## BULLETIN

DE

# l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises



BRUXELLES
PALAIS DES ACADÉMIES

### SOMMAIRE

Séance publique annuelle du 13 décembre 1969:	
Faut-il enseigner la Littérature?  Discours de M. Georges Sion	163 176 187
Les Prix académiques de 1969. Rapport de M. Marcel Thiry	190
Histoire merveilleuse d'une fleur nommée «Stachys» (Communication de M <sup>me</sup> Marie Gevers, à la séance mensuelle du 13 septembre 1969)	195
Le problème de « Poison perdu » (Communication de M. Robert Goffin, à la séance mensuelle du 18 octobre 1969)	203
En attendant Godot (Communication de M. Roger Bodart, à la séance mensuelle du 8 novembre 1969)	209
Liège et l'affaire Sainte-Beuve (Communication de M. Maurice Piron, le 6 octobre 1969, au Colloque Sainte-Beuve, tenu à l'Université de Liège)	228
CHRONIQUE	
A Floreffe : journée d'hommage à Henry Kistemaeckers et à M. Joseph Hanse	243
A Orléans : cérémonie anniversaire de Charles Péguy (Discours de M. Lucien Christophe)	257
La quinzaine française de Liège	265
Cours et conférences hors de Belgique	265
Distinctions	266
Tables des matières du tome XI VII	272

# Faut-il enseigner la Littérature?

I

#### Discours de M. Georges SION

Mesdames, Messieurs,

Il y a un peu plus d'un an, un étudiant qui achève dans un institut spécialisé des études de radio et de télévision, me dit au téléphone qu'il aimerait me voir dans les plus brefs délais. Il appartient à une institution où certains ont mis en cause l'enseignement de la littérature. Il est un garçon intelligent, sympathique et vivant. Il est aussi — et je ne lui reprocherai pas — de ceux qui avaient pensé qu'un cours de littérature, pour les créateurs sur les ondes, est à peu près aussi utile qu'une initiation à la dentelle pour un astronaute.

Il arrive un peu essoufflé par l'urgence. « Je voudrais que vous m'expliquiez en un quart d'heure Cervantès et Don Quichotte ». Je suis un peu étonné. « Vous comprenez, continue-t-il, je vais interviewer demain Jacques Brel sur L'Homme de la Mancha, et j'aimerais autant ne pas avoir l'air d'un sot ». J'ajoute qu'il ne disait pas « sot », mais un autre mot de trois lettres qui met une couleur si particulière dans le langage contemporain.

La tentation était grande de lui montrer qu'à la première occasion, l'exercice de sa profession lui dévoilait les lacunes de sa formation, mais les petites victoires faciles sont des plaisirs qu'il faut savoir refuser.

<sup>(1)</sup> Cette séance s'est tenue au local provisoire des Académies, 43, avenue des Arts.

Mais j'ai pensé ce jour-là avec amitié à l'enseignement de la littérature, que j'avais exercé quelques années et qui me permettait d'aider un brave garçon à ne pas paraître trop sot devant le merveilleux animateur d'un spectacle très moderne. Même s'il s'agissait de le faire en un quart d'heure, ce qui m'incitait à demander pardon en secret à Cervantès et au pauvre Quichotte, car ni l'un ni l'autre n'avaient mérité cela.

Tout de même, on ne répond pas par une petite anecdote à la question qui nous rassemble ici aujourd'hui. Cette question, il est probable que nous ne l'aurions pas posée il y a cinq ans. Non point que nous l'eussions redoutée: simplement nous n'y aurions pas pensé, ou nous y aurions pensé comme à une impertinence amusante que l'on désarme facilement. Nous aurions peut-être pensé à une question qui eût été: « Comment enseigner la littérature? » et nous l'aurions abordée, j'en suis sûr, avec liberté, sachant que la présence vivante de la Littérature est beaucoup plus importante que les habitudes ou les conforts de l'enseignement. Mais nous n'aurions pas cru qu'il fallût poser un jour ce qu'on appelle en politique la question de confiance.

Aujourd'hui, l'évolution des esprits et des choses pose cette question fondamentale, comme elle le fait d'ailleurs pour tous les problèmes. Nous y avons donc pensé. Cette fois, nous aurions pu avoir peur, car les réponses aux questions contemporaines ne sont plus jamais évidentes, et toutes les certitudes sont désormais des accusées qui doivent fournir la preuve de leur innocence — quand on leur laisse le droit de parler... La justice civilisée veut, nous dit-on, que l'accusé soit présumé innocent tant que l'accusation n'a pas démontré qu'il est coupable. Comme dit l'autre, nous avons changé tout cela. Serait-ce que nous nous éloignons de la justice ? Au présumé coupable de se défendre.

Le plus curieux est qu'il n'en ait pas toujours envie. Nous avons tous connu, pendant le printemps chaud de 1968, des coulpes surprenantes et des sabordages impétueux. Nous en sommes peut-être revenus, nous n'en sommes pas encore remis.

Que répondrons-nous aujourd'hui? Ma conviction est si instinctive et si nette que je m'en inquiète. Depuis qu'une conviction passe vite pour une bonne conscience — c'est-à-dire,

dans le langage actuel, pour une conscience suspecte - on se sent toujours plus ou moins coupable de croire à une idée, d'espérer qu'elle sera féconde et d'aimer la mettre en pratique. C'est bien pourquoi je suis impatient d'entendre M. Gaëtan Picon. Nous ne nous sommes pas concertés. Seule d'ailleurs une réflexion séparée me permettait de partager cette tribune avec un si éminent compagnon. Son expérience, sa culture et son autorité sont si grandes que j'aurais souscrit d'avance à ce qu'il vous dira bientôt. Si, dans un moment, nos idées se rencontrent, je lui devrai de me sentir beaucoup plus assuré des miennes. Si elles divergent, je sais que ses raisons seront sérieuses et convaincantes, et pour pénible que ce puisse être, je comprendrai que les miennes sont caduques. Vous le voyez, Mesdames, Messieurs, dans un programme de deux discours, ma sécurité me commandait de parler le premier pour conserver une raison d'être.

Ce qui motive notre question ne date pourtant pas d'aujourd'hui ni de 1968. Il y a longtemps que les hommes s'interrogent sur ce qu'ils font, longtemps que de grands esprits doutent de la culture enseignée. Le paradoxe est bien que nous l'apprenions généralement lorsque ces grands esprits sont entrés dans le patrimoine de la culture enseignée, lorsqu'ils figurent en bonne place dans les histoires de la littérature, donc dans des ouvrages qu'ils avaient réprouvés.

Ainsi de Jean-Jacques Rousseau. La méfiance des livres, la confiance dans l'expérience personnelle l'inspiraient déjà voici deux siècles. Mais dans le curieux mélange de lumières prophétiques et de naïvetés touchantes qui constitue l'Émile, où ranger les réticences vis-à-vis de la littérature? Du côté des anticipations, avec le sens de la pédagogie individuelle et l'idée d'une éducation active, ou du côté des candeurs, avec le carré de légumes qui pousse toujours et le rhume si formatif pour l'enfant qui a cassé un carreau?

La voix de Montaigne nous laisse aussi perplexes. Dans sa mobilité magique, Montaigne est à la fois réactionnaire et novateur. Il doute de l'utilité de changer les lois, des connaissances pédantes et même des leçons à tirer des auteurs. « Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui que nous anéantissons nos forces ». Et il dit aussi une phrase qui ravirait la contestation attachée au seul moment présent : « Nous ne sommes, ce crois-je, savants que de la science présente, non de la passée, aussi peu que de la future ». Mais il était un liseur insatiable. S'il prétendait picorer plutôt que manger, parce que c'était son plaisir, il était admirablement nourri...

Mais tout ceci est encore littérature. Tâchons d'aborder plus nettement la question.

Contester l'enseignement de la littérature, au sens où nous pouvons comprendre la chose aujourd'hui, c'est sans doute contester la littérature elle-même. Ou du moins toute celle qui a précédé le moment de la contestation. Depuis une quinzaine d'années, des voix s'élèvent pour proclamer que la littérature a changé de vocation et presque de nature. Il ne s'agit plus d'une école qui en évince une autre, d'une tendance qui ranime ce qu'une tendance précédente avait négligé, ni même d'une vision qui se déplace pour renouveler un angle de perception. Il s'agit de déclarer la littérature antérieure révolue parce qu'elle a rempli des fonctions qui ne peuvent plus nous intéresser.

A quelques nuances près, le refus est global. A quelques nuances près, ceux qui l'expriment sont assurés de vivre une véritable hégire et de changer le calendrier de la culture. La nouvelle littérature An I correspond au Degré zéro de l'écriture, dont parlait Roland Barthes.

Une suspicion générale est née, que les événements de 1968 ont traduite à leur façon plus décisive encore. Nathalie Sarraute l'indiquait nettement en publiant en 1956 L'ère du soupçon. L'accusation était dans le titre, elle était dans le livre. Je crois que l'essai de Nathalie Sarraute est à la fois très remarquable et extrêmement important pour le problème qui nous occupe. Il concerne apparemment le roman seul, mais il met ainsi en cause une des parties essentielles de la littérature et celle qui touche le plus grand public. Il renouvelle tout autant l'essai, puisque l'essai est une attitude écrite devant la création littéraire. Il appelle un changement si profond qu'il ébranle du même coup tout ce que nous appelons, ou que nous appelions, littérature. L'époque a d'ailleurs achevé le travail. D'autres attaques se sont chargées de la poésie et du théâtre.

Nathalie Sarraute pense incidemment, mais d'emblée, à l'enseignement littéraire. Je cite la première phrase de l'étude qui donne son titre à L'ère du soupçon: « Les critiques ont beau préférer, en bons pédagogues, faire semblant de ne rien remarquer...» Elle paraît dire déjà que l'enseignement ferme les yeux, délibérément, sur l'essentiel. Et qu'est-ce que l'essentiel ? Dans Situations I, Sartre avait condamné le romancier qui invente souverainement ce qu'il raconte, et sa condamnation était d'ordre philosophique. Nathalie Sarraute voit plus large et plus loin. Le romancier qui conte une histoire et crée des personnages est mort. S'il est honnête, l'auteur ne peut plus croire à ses créatures. S'il est de son temps, le lecteur ne peut plus les accepter. L'auteur et le lecteur se méfient l'un de l'autre, parce que leur ancien pacte est une mutuelle duperie. Le lecteur n'accepte plus l'univers et les hommes que l'auteur lui propose, puisque cet univers et ces hommes, étant créés par l'auteur, sont arbitraires. En effet, la vraie réalité ne peut être un arrangement de l'auteur. Elle existe en soi, et dès que l'auteur intervient personnellement, il la dérange. L'auteur doit donc être l'instrument d'une perception immédiate et non retravaillée.

Recevant cette matière dont Nathalie Sarraute note qu'elle doit être « anonyme comme le sang » et devenir « un magma sans nom, sans contour », le lecteur n'est plus inférieur à l'auteur qui se prenait jadis pour Dieu le Père. Il est comme l'auteur, il est, selon son expression, « à l'intérieur, à la place même où l'auteur se trouve ».

Les conséquences de cette pétition de principe sont nombreuses. Bien entendu, la psychologie disparaît. Elle n'a rien produit qu'une sorte de despotisme vaguement éclairé. La science nous prouve toujours plus et mieux que la psychologie est dérisoire. « Le mot psychologie, précise Nathalie Sarraute, est un de ceux qu'aucun auteur d'aujourd'hui ne peut entendre prononcer à son sujet sans baisser les yeux et rougir ». Dérisoire, la psychologie rend même dérisoire tout ce qu'elle touche, fût-ce l'analyse la plus poussée au sein du mystère le plus complexe. Joyce et Proust s'éloignent dans le paysage du passé. La prêtresse du soupçon écrit : « Le temps n'est pas éloigné où l'on ne visitera plus que sous la conduite d'un guide, parmi les groupes d'enfants

des écoles, dans un silence respectueux et avec une admiration un peu morne, ces monuments historiques.»

Qu'on m'excuse de m'attarder à tout ceci. Nathalie Sarraute le mérite. Elle dépasse de cent coudées les imprécations faciles des iconoclastes et la prétention commode de ceux qui sont persuadés que le monde commence avec eux. Elle a de la rigueur. Même si elle la met à mal, elle part d'une culture puissante. Elle n'écarte pas Proust, par exemple, d'une chiquenaude désinvolte. Elle observe chez Proust ce qui lui aurait plu: la recherche des parcelles, la quête d'une substance anonyme et globale. Mais elle observe aussi ce qui lui a déplu: que ces parcelles se soudent et que la substance anonyme s'ordonne en un tout cohérent. C'est peut-être ce qui plaît à d'autres.

Il va de soi que l'œuvre finie ne trouve plus de place dans l'ère du soupçon. La finition est le signe même de l'auteur condamné. Elle est la pièce d'eau à côté de la mer, la direction à côté de la pulsion, le contrôle à côté de la soumission. Et qu'on n'essaie pas d'ajouter, pour se justifier, la psychologie des profondeurs. Le créateur n'y a pas droit : c'est le critique qui se la réserve.

Une telle attitude nous ouvre peut-être le monde des tropismes, ces mouvements fugitifs, non élaborés, que la conscience perçoit un instant, qu'elle ne saurait définir ou expliquer sans leur donner une forme, donc une déformation. Il est bien vrai que les tropismes constituent des étincelles de réalité, qu'ils sont dignes d'attention et que le romancier traditionnel les a souvent négligés au profit d'un deuxième niveau d'analyse où ils s'enchâssaient dans une certaine continuité. Nathalie Sarraute a bâti, en partant des tropismes, des romans d'un vif intérêt. Mais il me semble tout aussi vrai que l'homme s'emploie à dépasser les tropismes et que la littérature de création a le droit de traduire cet effort dont l'aboutissement n'est pas automatiquement une tricherie avec le réel. Qu'on permette à un écrivain qui n'est pas romancier et qui s'essaie à la critique de le dire. Il n'a aucune envie, et d'ailleurs aucun droit, de cantonner le romancier dans le tropisme et de laisser au seul critique le privilège de la complexité intelligente.

Je cite pour mémoire une autre conséquence d'ordre esthétique, donc pour certains totalement indifférente : la disparition de la beauté. La séduction d'une pensée à travers le langage, l'attrait de la maîtrise du verbe, le charme (au sens élevé) de l'écriture, sont aussi désuets que l'arquebuse ou la chaise à porteurs. Mieux : ce sont des fautes graves, et qui n'en guérit pas se range aussitôt parmi les irrécupérables. Le mot littérature a passé du vocabulaire de l'estime au vocabulaire du mépris. Certes, nous savons que la beauté change selon l'espace et le temps. Nous savons que des œuvres réputées belles ont cessé de l'être. Nous savons que les excès formalistes sont dangereux et que toutes les délectations ne sont pas pures. Mais ce n'est pas assez de le savoir et d'essayer un tri. Toutes les délectations sont désormais impures.

Autre conséquence encore: le soupçon donne à ceux qui l'articulent une conscience tranquille. Suspecter autrui est aujourd'hui le chemin du contentement de soi. Je ne parle pas tant, ici, de Nathalie Sarraute que de ceux qui se sont plus ou moins nourris d'elle. L'École du Regard, ou cette nébuleuse qu'on a baptisée le Nouveau Roman, ne donne pas l'impression d'être assaillie par le doute, et lorsque Claude Mauriac a inventé le mot alittérature, il n'était pas non plus en proie aux affres de la perplexité.

Nous voici en tout cas devant une dogmatique formelle, et exclusive: l'annulation du passé, la consignation objectale (puisque *objective* n'est pas assez) des gestes et des choses, l'œuvre en train de se faire et que le lecteur achève en soi comme il veut. Donnons à ces dogmes un autre nom, et nous rencontrons des mouvements essentiels de notre époque: contestation, objectivation, participation. Cela seul indiquerait leur importance.

La contestation a toujours existé, dit-on. Tout ce qui s'affirme conteste ce qui s'affirmait auparavant: Beethoven conteste Mozart, Hugo conteste Racine, et plus banalement le bourgeon conteste la feuille morte sur la branche. Cette contestation indéfinie, nous l'avons pratiquée comme Monsieur Jourdain la prose, parce qu'elle est la respiration de la vie. Mais il y a l'arbre... D'autre part, le snobisme et la sottise ont, depuis quelque temps, tellement galvaudé le terme qu'on aurait envie de reprendre ici l'expression de Nathalie Sarraute à propos du mot psychologie: « un de ceux qu'aucun auteur d'aujourd'hui ne peut entendre prononcer à son sujet sans baisser les yeux et rougir ».

Le refus actuel a une tout autre importance. Il n'est une crise ni d'acné juvénile ni d'urticaire politique. Il est, au plus fort de lui-même, une attitude consciente qui juge les valeurs anciennes avec sévérité, renonçant à leurs meilleurs fruits plutôt que d'en tolérer les autres.

On discuterait longtemps le manichéisme de pareille attitude, mais on s'embarquerait dans une réflexion éthique, et notre question risquerait de s'y perdre. Disons au moins que le refus exige aussi un ordre, et que cet ordre, plus lourd de proscriptions que de prescriptions, aura lui aussi ses lacunes, et plus certainement encore ses impuissances. L'une de celles-ci serait l'inadaptation aux réalités vivantes, qu'il est paradoxal de voir jumelée à une véritable passion pour le réel.

L'objectivation, ou mieux : la puissance des choses, marque elle aussi notre monde et dépasse naturellement les inventions de l'École du Regard. A constater une si entière, si tenace et si féroce limitation au concret, ne devrions-nous pas nous demander si nous ne sommes pas investis par les choses ? Nous vivons avec elles, nous vivons d'elles, mais elles menacent de prendre la place de la vie elle-même. Les papiers, les objets, les techniques, les gadgets nous servent et nous cernent. Le prix Renaudot de 1965 s'appelait Les Choses, de Georges Perec. Le théâtre nous alerte encore plus. L'invasion des choses, même si elle est symbolique, traverse comme une panique tout le théâtre d'Ionesco, des Chaises à Rhinocéros, du Nouveau Locataire à Comment s'en débarrasser?

Nul d'entre nous, je parie, n'a échappé à un moment d'inquiétude devant la mécanisation, fût-elle agréable, de l'existence, devant une armée de choses qui nous assiège, qui paraît nous aider, qui crée le besoin pour se donner le pouvoir de le satisfaire, et qui nous fait rêver, quelquefois, d'on ne sait quelle libération.

Valéry le devinait-il, qui soufflait ce cri à Monsieur Teste : « Otez toute chose que j'y voie » ? Nous ne le saurons pas. Ce que nous savons, c'est qu'il n'y a qu'un remède aux choses : le dépouillement. La littérature « chosiste » d'aujourd'hui n'est pas un remède, mais un consentement. Elle nous enlève au moins un refuge, qui est de cantonner les choses pour tenter,

faute de s'en passer, de les dépasser. Peut-être est-ce la tare la plus subtile de ses décrets : vouloir le concret en nous interdisant de le conjurer. *Tel quel*, proclame un jeune groupe militant où des poètes pratiquent le collage. Tel quel, nous ont dit à leur manière le pop-art ou le Nouveau Roman. Hélas.

Le dépouillement n'est d'ailleurs pas facile. Le génie inquiétant de Samuel Beckett nous en suggère un redoutable, et son amère honnêteté me paraît très certaine. Seulement, Beckett ne sauve pas l'homme en le menant au dénuement. L'ascèse de *Godot* ou de *Fin de partie* nous conduit au vide, au silence, à la dilution. Vraiment, c'est le bébé qui part avec l'eau du bain. Il faudra bien qu'un jour nous inventions, ou nous réinventions, un dépouillement qui grandisse et qui sauve. Je me permets de suggérer qu'on trouverait pas mal d'idées parmi les écrivains qu'on enseigne... Ici encore, nous débouchons sur une réflexion éthique où chacun choisira ses déterminations.

Et ce « chacun de nous » m'amène à la participation. Mot-clé des relations politiques, sociales, culturelles, la participation, c'est le cas de le dire, n'est pas un vain mot. Si l'homme d'aujour-d'hui demande beaucoup, il déteste tout recevoir et le recevoir tout fait. Du moins dans les secteurs de son action. Il porte du prêt-à-porter, il mange du prêt-à-manger, mais il veut savoir dans quoi on l'implique, savoir où va son travail, et collaborer à ce qu'on lui propose de voir, d'entendre ou de regarder. Il a envie de trouver des formes ouvertes, prêtres à sa propre intervention et à sa finition toute personnelle. Il préfère ne pas comprendre à tout comprendre. Chez Berio comme chez Marguerite Duras, chez Alain Resnais comme chez Henry Moore, il perçoit une sollicitation, peut-être un défi, que les œuvres d'hier lui refusent parce qu'à ses yeux elles ont gagné d'avance.

Et me voici rejoignant notre question, que je crois n'avoir désertée qu'en apparence.

Tout cela, qui mêle des éléments honorables à d'autres qui le sont beaucoup moins, nous devrions l'avoir à l'esprit quand nous pensons à enseigner la culture. Car aux refus de la méfiance excessive, que nous condamnons, nous ne pouvons pas opposer simplement les refus d'une confiance excessive.

Enseigner la littérature est sûrement la plus belle chose du monde, à condition que l'enseignant ne s'immobilise point dans ses plus grandes amours et qu'il n'oublie pas l'appel de l'enseigné. Avec mesure, naturellement, et sans abdication. On veut nous faire croire que le dialogue est un enseignement, mais nous devons croire plutôt que l'enseignement est un dialogue. L'université critique est un non-sens, et en outre une malhonnêteté, parce qu'elle devient vite un monologue à l'envers et qu'elle ressemble alors à l'inquisition. Mais le monologue professoral est un échec s'il n'est plus écouté.

L'élève ou l'étudiant — je ne parle pas de celui qui se bute dans ses refus — l'élève ou l'étudiant a plus envie de connaître que de savoir. Il attend, même inconsciemment, qu'on lui fasse connaître, et non qu'on l'oblige à savoir. Il attend donc que le professeur livre une connaissance plutôt qu'un savoir. Il attend que ce professeur s'engage, que ce qu'il enseigne vienne de lui, et non d'un livre ou d'un cours fait une fois pour toutes. Il ne se sent certainement pas « invité » s'il a l'impression d'une matière immuable, qui existe au-dessus de ceux qui lui en parlent et de lui qui en entend parler.

Qu'on me comprenne bien. Les Classiques français ou le Romantiques allemands sont là, ou l'Iliade, ou les Mémoires d'outre-tombe ou Les Fleurs du mal, et le garnement qui hausse les épaules ne les annule pas. Mais une part de relativité entoure toujours l'absolu qui veut vivre. On ne lit rien de ce que je viens de citer comme on le lisait il y a cent ans, voire comme il y a vingt ans. Ce n'est pas un décret de l'enseignement qui fait vivre La Princesse de Clèves ou Le Cimetière marin: c'est une richesse qui continue d'agir à travers les âges, les goûts et les psychologies. C'est une durée, ce qui paraît une victoire, et non une éternité, qui paraîtrait sans mérite.

Les œuvres qui respirent encore, les figures qui ne jaunissent pas à la lumière des années, gagnent chaque jour leur chance, et le professeur, quelle que soit son éloquence, ne la gagnera pas à leur place.

Comment imaginer que les jeunes, qui ignorent en principe ce qu'on leur enseigne (et plus ils en savent, plus ils sont exigeants), comment imaginer que ces jeunes placeront dans leur paradis personnel un livre ou un homme qui n'aurait que son importance historique? Les œuvres qui font date sont celles qui perdent leur date. Les œuvres qui ne sont qu'une date datent à partir du lendemain.

Je sais bien qu'il faut un certain bagage d'information, mais un cours de littérature est avant tout un bagage de chaleur. Cela suppose que les œuvres soient chaudes, que le professeur s'échauffe et qu'il fasse partager sa température. Un enseignement n'est en bonne santé que s'il est contagieux, et la contagion exige le contact.

Le professeur qui parle de ce qu'il aime doit l'aimer ce jour-là, ou en donner l'impression. C'est la condition de la communication. C'est aussi la condition de sa propre jeunesse. S'il n'y arrive plus, qu'il s'interroge. L'œuvre a vieilli, ou il a vieilli, et son amour proclamé devient mensonge. Qu'il se regarde changer sans honte. Sa liberté est à ce prix. Et la liberté de ses étudiants.

Car il me semble beaucoup plus nécessaire qu'autrefois de se convaincre de la liberté de l'étudiant. Non point son ignorance : sa liberté. Enseigner, c'est former une autonomie féconde. L'enseignement partage cette gloire parfois difficile avec la paternité, et peut-être la création divine. Je n'ai jamais oublié la phrase que met Valéry dans l'avertissement qui précède Mon Faust: «Rien ne démontre plus sûrement la puissance d'un créateur que l'infidélité ou l'insoumission de sa créature. Plus il l'a faite vivante, plus il l'a faite libre. Même se rébellion exalte son auteur: Dieu le sait...»

Bien sûr, ce n'est pas toujours facile. On se sent déprimé lorsqu'un étudiant qui n'est pas un sot déclare qu'il n'aime pas ce qu'on aurait voulu lui faire aimer. Mais c'est son droit, comme c'était le nôtre d'essayer. Nous accusons les moyens de masse d'uniformiser le goût pour des millions de gens. Et nous nous étonnerions de voir des gens singuliers? Les sacrifices du métier résident beaucoup moins dans son austérité matérielle que dans la reconnaissance du libre-arbitre d'autrui. Mais ces sacrifices sont aussi les plus honorables.

J'hésite à continuer, Mesdames, Messieurs, parce que je sens que j'enfonce des portes ouvertes. En outre parce que je sens qu'il est plus facile de prêcher que d'agir. Je voudrais pourtant dire une chose encore. Garder à un écrivain ou à une œuvre sa chaleur et sa valeur de présence est capital, mais pas au prix d'une certaine démagogie qui touche à la sottise. Faire de M<sup>me</sup> de Clèves une Marie-Chantal vertueuse ou de Baudelaire le premier hippie est à la fois une sottise et une tricherie. La mode sévit beaucoup au théâtre où on nous montre Horace prenant sa douche, Hamlet en salopette et Araminte en pyjama de soirée. Comme lorsqu'on joue Bach à l'ocarina ou Schumann à la trompette bouchée. La présence confondue avec l'actualité est un sophisme à la mode.

Faut-il enseigner la littérature? Même ceux qui la nient ne s'en privent pas. Claude Mauriac cherche dans la littérature des antécédents à son alittérature, comme celui qui a quitté le foyer, mais tient à rappeler qu'il a quand même de la famille. En outre, je le dis sans aucun sadisme, cette alittérature, nous aurons bientôt sur elle la plus jolie des revanches : nous allons l'enseigner à son tour.

L'enseignement de la littérature est en soi beaucoup plus que sa propre matière. Il affine, il aiguise, il élucide. Il est connaissance plus que savoir. Shakespeare nous apprend autant sur l'homme, le monde et le sens de la vie, que vingt études contemporaines, et les *Mémoires d'Hadrien* nous parlent de nous-mêmes à nous-mêmes parce qu'ils sont une pensée entée sur une culture. Il n'est pas même nécessaire d'exiger toujours le génie. Le jour où je suis monté pour la première fois aux Cèdres du Liban, quelque chose comme une reconnaissance, dans les deux acceptions du terme, s'est éveillé en moi. Ma mémoire, oublieuse depuis plus de trente ans, me rendait les échos endormis d'un roman d'Henry Bordeaux, *Yamilé sous les Cèdres*, et je revenais à Bécharré où je n'avais pas encore mis le pied.

Oui, il faut enseigner la littérature, par un enseignement qui change, qui corrige et qui trie ce que change, corrige ou trie la littérature elle-même.

Cet enseignement est plus difficile qu'hier, je le crois sincèrement. Sévèrement astreint à rester debout, mais à marcher. Ceux qui le refuseraient sont, eux, les immobiles d'aujourd'hui. Ceux qui le tiennent pour une aliénation ou un asservissement

me font penser, qu'ils m'en excusent, à un homme tristement célèbre qui voulait tout recommencer et qui disait : « Quand j'entends le mot culture, je mets la main sur mon révolver. » La différence avec ceux-ci n'est que dans l'arme : ils mettent la main sur un pavé.

Mesdames, Messieurs, en commençant, je vous parlais de ma conviction si instinctive et si nette que je m'en inquiétais. Je souhaite que ces quelques réflexions ne vous aient pas détourné de la partager. Un dernier mot : j'ai enseigné la littérature et je continue d'enseigner l'histoire du théâtre. Je ne le ferais plus si je n'y croyais plus : un enseignement n'est évidemment pas justifié par le seul fait qu'il est le métier des professeurs. Mais je continue.

#### H

#### Discours de M. Gaëtan PICON

Faut-il enseigner la littérature? Si un doute m'est d'abord venu, non certes sur la légitimité de la question à laquelle l'Académie me fait le grand honneur de m'inviter à répondre, mais — eu égard à la personne du questionné — sur sa convenance, c'est que, ayant pour profession, justement, d'enseigner la littérature, le questionné pouvait craindre que la question ne contînt une sorte de pétition de principe par quoi il serait enclin, de la facon la plus prévisible, à justifier son existence en répondant affirmativement, ou qu'à rebours elle ne se présentât comme un défi. l'occasion d'une auto-critique l'entraînant. et non moins prévisiblement, vers une attitude de doute, ou de négation; mais m'avisant que le questionné a vécu tantôt en enseignant la littérature, tantôt en ne l'enseignant pas, de telle sorte qu'il nourrit sans doute (si la vie d'un homme est plus qu'un hasard) les deux postulations opposées, espérant et désespérant tour à tour de cette tâche particulière, je me suis assez tôt persuadé que la question posée, dans sa sagesse, par votre Académie se trouvait pure, sinon d'une indulgence qui lui vaut ma gratitude, du moins de toute arrière-pensée qui préjugerait de la réponse : réponse qu'elle est donc en droit d'attendre honnête (pour ne pas dire: exacte, ou originale), et telle qu'elle suive, au lieu de le précéder, l'examen, puisque, sans savoir encore ce que je vais être conduit à penser, je considère cette question comme si elle était placée sur un plateau en parfait équilibre, qui ne devra, finalement, de pencher dans un sens ou dans un autre qu'aux manipulations prudentes, aux pressions successives que la réflexion va pratiquer, à moins que - mais nous verrons bien! — il ne reste en équilibre jusqu'au bout.

Faut-il enseigner la littérature? Mais d'abord: faut-il enseigner? La contestation globale, radicale, à laquelle l'enseignement fut — demeure — soumis est dans toutes les mémoires, dans toutes les sensibilités. Voici que — tout enseignement

supposant un savoir, un dogmatisme de culture — on le soupçonne d'être au service des valeurs acquises, de l'ordre établi; on lui fait grief de barrer la route à la critique et à la création dont surgiront valeurs nouvelles et nouvelle société. La suspicion épargne-t-elle les connaissances scientifiques (personne n'a prétendu — et je serais presque porté à le regretter — que l'égalité de deux plus deux avec quatre est complice d'un ordre haïssable), c'est pour retomber d'autant plus lourdement sur les valeurs de culture, qui sont liées aux décisions de la sensibilité, en connivence avec l'indémontrable. Les vérités scientifiques sont respectées parce que nul ne peut vivre sans elles : les hippies eux-mêmes font des additions. Les faits de culture qui sont incontestables (par exemple que Racine a écrit *Phèdre* en 1676) n'ont d'intérêt qu'en raison de l'intérêt que l'on prête à un ensemble dont, après tout, on peut se passer.

J'admets que les faits de culture peuvent être utilisés au profit d'un ordre social, qui est très loin d'être le meilleur qui soit imaginable. Mais comment croire qu'ils aient tous leur origine dans le désir de consolider cet ordre, et que le salaire soit versé selon les services rendus? Baudelaire et Mallarmé n'ont pas plus écrit pour consolider le Second Empire ou la Troisième République que Beckett pour soutenir le capitalisme de l'Ouest ou Pasternak le socialisme de l'Est.

L'on enseigne ce qui est acquis et, pour acquérir, la création doit avoir les mains libres. Faut-il, pour autant, qu'elle ait les mains nues? Et qu'avant qu'elle n'aboutisse, ceux qui n'y participent pas soient plongés dans la nuit? Bien plus : la création ne pouvant aboutir qu'à un acquit, à son tour objet de contestation, la lumière n'aura jamais le temps de parvenir avant d'être dévaluée! Une société de la contestation permanente, une culture de l'anti-culture créatrice, bien loin d'accomplir le vœu de l'égalitarisme progressiste, ne serait (à la rigueur) respirable que pour les seuls créateurs. A la relation difficile, mais vivante, de l'enseignant et de l'enseigné succèderait l'opposition irrémédiable des Pleïades, des Argonautes de l'esprit, et d'une masse condamnée à une ignorance sans fin.

Toute invention se refroidit en culture, toute vie devient un souvenir de la vie, qui risque d'empêcher de vivre. Mais que serait une vie qui, avançant, ne porterait pas sa mémoire? Que serait une invention qui renoncerait à se fixer — sinon une peine perdue? C'est le Yin et le Yan. Ne tentons pas de vivre sans l'un des deux principes, dont la dialectique constitue la fécondité difficile de la vie. A chacun de nous, à chaque culture, à chaque époque, de résoudre le problème qui n'est à personne épargné: qu'acquérir soit, non une dispense, mais un moyen d'acquérir.

Mais laissons cela.

S'il y a un enseignement nécessaire, que doit-il être? La contestation, ici, se fait plus pertinente. Les Bastilles qu'ébranla le mois de mai ne s'appellent d'abord ni lettres de cachet, ni deux cents familles, ni État totalitaire, ni monopole capitaliste, mais : autorité magistrale, cours ex cathedra. Ce sont les chaires professorales, haut juchées sur des estrades à qui il arrive d'être de mauvais bois, qui subirent les secousses du séisme.

Gœthe raconte qu'étudiant le droit à Strasbourg, s'apercevant que son professeur répétait mot à mot ce qu'il avait déjà écrit et publié dans un livre, il acheta le livre, et déserta le cours. Étudiant, qui n'a fait la même expérience? Professeur, qui n'a surpris avec malaise dans le regard d'un auditeur le salut réservé aux vieilles connaissances? Pourtant, à l'âge où finit la galaxie Gutenberg, nul n'imagine une université de professeurs absents et d'étudiants penchés sur les livres. Sera-t-il interdit, au contraire, de publier, devra-t-on parler, parler toujours, et sans se répéter, de telle sorte qu'il sera recommandé de ne jamais fixer par écrit ce que l'on dit, l'écrit étant le seul témoin irrécusable de la redite? Mais j'ironise un peu facilement. Il y eut, dans les naïvetés du mois de mai, et tout au rebours des conséquences qu'on en pourrait tirer ab absurdo, ceci de profond et de vrai : les chaires ont été contestées parce qu'elles incarnent moins un savoir autoritaire, et référé au livre, qu'un savoir distant, n'acceptant pas de descendre dans la rue, je veux dire : dans l'amphithéâtre. Paradoxalement, c'est pour un enseignement de dialogue que certaines barricades furent dressées.

Ici encore, il est aisé d'imaginer des conséquences absurdes. L'un — par définition — sachant ce que l'autre ne sait pas, un dialogue d'égal à égal est inconcevable. Inconcevable, même, la fonction de fichier, de répondant, à quoi certains veulent réduire le professeur, non pour l'humilier, mais pour s'assurer de sa vigilance. Seul l'enseignant connaît les questions à poser, en même temps que les réponses; il est, initialement, le seul juge de l'intérêt de la question. Que l'enseigné se donne le droit de contester non la réponse (il pourra le faire, ensuite) mais la validité de la question, il sort du jeu, il triche, il avoue qu'il est là pour saboter, « casser la baraque ». Mais il reste que l'enseignement ne se justifie que pour abolir la distance qui est celle du livre, et des mass-media audio visuels: radio, télévision.

Enseigner suppose que l'on s'assure, à chaque instant, d'avoir été compris. Enseigner est toujours apprendre à lire, parler pour celui qui lit mal, afin qu'il lise mieux, avec ce doigt du maître d'école sur les lignes du livre, émouvant comme celui de Dieu touchant le doigt de l'homme dans Michel-Ange. Enseigner, c'est aussi répondre aux questions nées des réponses. L'enseignant est là pour communiquer ce qui ne peut être communiqué que par la chaleur d'une voix, l'éclair d'un regard : la présence, l'importance d'une chose vivante.

«Il y a tout un monde vivant de choses non écrites », disait Michelet dans le cours qu'il professa au Collège de France en 1847, et que le gouvernement de la Restauration suspendit parce qu'il y contestait beaucoup de choses, et notamment : l'enseignement. Condamnant formulaires et aide-mémoire, il exaltait «l'action de la parole », la sympathie des présences et des regards.

A coup sûr, l'enseignement de Michelet devait être tel qu'il justifiait l'enseignement! Avons-nous souvent rencontré semblables justificateurs? Assuré que je n'ai été ici l'étudiant de personne, et m'inquiétant plutôt d'avoir été le professeur de quelqu'un, je dirai que, de tous mes maîtres, je n'ai vraiment gardé qu'un souvenir: son nom ne dirait rien à personne, bien qu'il ait laissé après lui quelques écrits, où, d'ailleurs, je ne l'ai jamais retrouvé. C'était au Lycée de Bordeaux, en Troisième. La maladie de notre professeur (qui était un bon professeur) fit qu'un jour nous vîmes arriver un jeune homme qui prit la classe de latin où elle avait été laissée — au début du livre II de l'Énéide,

quand dorment les Troyens et qu'Hector apparaît en songe à Énée. Il ne resta parmi nous que deux mois. De tous les textes latins qu'il m'est arrivé de traduire, les passages déchiffrés avec lui sont les seuls qui restent vraiment dans ma mémoire, où je respire encore presque avec la même aisance que dans un poème français.

La chaleur d'une voix, l'éclat d'un regard... Seul les suscite ce qui est précieux : fragile comme un être, une personne — ce qui est lié à l'arbitraire de l'amitié, de l'amour.

Communiquer un goût, une passion, est autre chose qu'enseigner des connaissances utiles et vraies. La littérature correspond à la fois à un domaine de vérités et à un domaine de valeurs.

L'enseignement de la littérature conçue comme objet direct ou indirect de connaissance scientifique ne fait pas question — si l'on peut discuter de la place qu'il convient de lui accorder. Que l'enseignement de la langue soit nécessaire, le plus contestant ne le niera pas, qui doit parler pour contester; et il est naturel que cet enseignement utilise, entre autres matériaux, des exemples littéraires. L'histoire de la littérature fait partie de l'histoire de la langue.

Mais le nom de l'auteur peut, à la rigueur, ne pas figurer après la citation du dictionnaire, ou au bas de l'exercice de dictée. Au-delà s'ouvre l'enseignement de la littérature comme histoire des œuvres signées, étudiées en elles-mêmes, dans leurs sources, leur genèse, leur importance relative, leur personnalité.

De Lanson à Thibaudet, l'histoire a dominé, en France, l'enseignement de la littérature. Nous n'y consentions pas sans agacement, sans ironie, nous dont la littérature était la passion; et nous nous réservions pour autre chose. Mais nous ne songions pas à nier que l'histoire apportait à cet enseignement sa dignité scientifique.

Les choses ont changé.

Ce qui, maintenant, représente la science de la littérature, c'est — après cette « nouvelle critique » qui n'a rompu avec l'histoire et avec la personnalité biographique que pour reporter tout l'accent sur la personnalité, sur l'insularité de l'œuvre —

une perspective où les œuvres ne comptent qu'à titre d'exemples des propriétés générales du discours. Peu importe la date, la signature, les particularités, l'écart de l'œuvre : dépouillée la chair personnelle, illusoire, apparaît enfin le commun squelette.

N'est-ce pas revenir, en un sens, à l'état qui précédait l'incarnation historique: aux schèmes rhétoriques désincarnés? Par exemple, on exhume, on actualise un ouvrage comme Les figures du Discours, de Fontanier, qui était en usage dans les classes de Seconde et de Rhétorique des Collèges royaux, vers 1830. Ouvrage, certes, remarquable — mais que nous aurions eu en haine, s'il nous avait fallu y apprendre à distinguer ce qui est trope et ce qui est non trope, au lieu d'ouvrir, à l'abri de notre pupitre levé, ces poésies d'André Chénier qui venaient de paraître, et dont s'entretiennent, au début des Illusions perdues, David Séchard et Lucien de Rubempré!

Réduire des émotions vagues, et superficiellement diversifiées, à des propriétés générales, à des invariants, tout au moins à des propositions claires et distinctes, c'est l'entreprise scientique par excellence — et n'est-ce pas celle qu'appelait Valéry, qui s'intéressait à la poésie plus qu'au poète, au langage plus qu'à la poésie ? — Mais ce fut un projet auquel, finalement, il consacra moins de temps qu'à ses exercices poétiques, et il lui est arrivé aussi d'écrire que la poésie était de l'ordre des larmes, des soupirs, du cri.

Les mots: beauté, valeur, esthétique... font courir sur les travées universitaires une houle de désapprobation, comme s'ils avaient la même charge que Monarchie ou République, Ordre ou Liberté. Ceux qui ont choisi d'étudier les lettres de préférence aux sciences éprouvent cependant un curieux complexe vis-à-vis de la science, qui fait qu'ils ne veulent rien admettre qui soit sous la dépendance du goût.

Du goût, parce qu'il est l'indémontrable, et aussi l'incommunicable, l'inégalement réparti : donc, l'injuste. La défiance devant la grâce reçue par quelques-uns pour apporter, et par d'autres pour comprendre, défiance qui transforme l'art en une terre nivelée et anonyme où l'on a peine à le reconnaître, couvre l'émouvante exigence de la Justice. Mais le mot : Histoire — soulève lui aussi les huées d'une extrême-gauche majoritaire, alors qu'il fut, il y a peu, son mot de passe. Les applaudissements ne saluent que le mot : théorie.

C'est que — fût-elle tournée vers les grandes masses, les longues durées et la quantification — l'histoire tient encore au particulier, à ce que Michelet appelait l'irréparable, à tout ce qui a porté un nom, perdu et (grâce à elle) retrouvé : elle reste discours de l'unique. On lui reproche de maintenir le privilège aristocratique de l'individu. On la soupçonne aussi de ne pas servir à l'action, d'être, dans la phrase fameuse où Marx semble opposer connaître à transformer le monde, du côté d'une connaissance sans incidence pratique, puisqu'elle est savoir de ce qui, ayant eu lieu, ne peut plus être modifié. L'histoire, décidément, est mal vue, suspecte d'avoir partie liée avec l'ordre établi.

On est tenté ici de rappeler à nos nouveaux révolutionnaires (mais, justement, ils ne veulent rien savoir du passé) que l'histoire a toujours inquiété les dictateurs, les hommes de l'ordre. Elle fut souvent proscrite, ou asservie. Michelet, auquel je reviens encore, la disait séditieuse, terrible. C'est sans doute qu'elle semblait, naguère, animée d'un mouvement promettant de nous conduire, tôt ou tard, là où nous voulions arriver — et qu'aujourd'hui, doutant qu'elle contienne un tel mouvement, on imagine qu'elle ne peut le recevoir que d'un geste d'arrachement, de rupture et d'inauguration, faisant « table rase ». Les déceptions historiques accumulées rendent cette attitude aisément compréhensible, même si elle aboutit à une position peu intelligible : car d'où tirer, sinon de cette histoire convaincue de ne servir à rien, une théorie servant à quelque chose ?

En tout cas, après avoir tant sacrifié à l'étude historique de la littérature, il est naturel, il est utile que l'on fasse autre chose — qu'une étude théorique soit tentée. Il est normal que l'on reprenne, avec les moyens infiniment accrus de l'intelligence contemporaine, notamment les ressources de la linguistique, à la vieille rhétorique son bien.

Loin de moi l'arrière pensée de contester sa part au structuralisme! Mais c'est lui qui conteste. Les choses en sont au point où il nous faut bien défendre notre peau.

Car c'est bien de cela, c'est de peau qu'il s'agit.

Une science n'est qu'une abstraction, une perspective choisie sur une réalité multiface. Elle est à celle-ci ce que l'image est à la perception. Notre squelette est réel, et le squelette type, compensant les écarts morphologiques, est vrai. Mais notre peau, elle aussi, est réelle — notre peau qui a toujours une température particulière, puisque les mains qui se nouent ne se confondent pas.

Si le squelette la déclare illusoire, elle peut aussi bien le déclarer illusoire. La peau ne manque pas d'arguments.

Car ce qui met en branle la théorie scientifique, ce sont des œuvres, des ensembles qui lui sont signalés. Elle les voit autrement, mais elle les voit après un acte d'élection, d'adhésion. Elle met le vêtement à l'envers, mais c'est l'endroit qui a attiré son regard. Et j'accorde que la connaissance de l'envers enrichit ma vision de l'endroit, je veux bien dire même que l'envers est l'endroit: à condition que je ne perde pas de vue ce dont je suis parti. Si, dans l'objet qui surgit au terme de l'opération, je ne retrouve rien de l'objet initial; si la relation qui vient d'être établie entre la conscience et les structures refuse de glisser sur les mêmes rainures que la relation première de la conscience aux apparences; si l'objet maintenant connu n'est plus, en même temps, l'objet reconnu, alors, je ne me risquerai pas à dire qu'il n'est rien, mais j'affirme que l'objet initial est perdu. Or, c'est lui qui m'a mobilisé. C'est de lui que je m'inquiète.

La peau, la chair, les apparences... C'est l'œuvre dans la mesure où elle me touche. Mais c'est là un domaine de sensibilité, non de connaissance exacte.

Y a-t-il science, enseignement de cela? S'il semble vain de parler de la littérature comme si elle ne correspondait pas à ce domaine du goût (si l'on ne veut qu'intelligere, et non : ridere, lugere, detestari, pourquoi ne pas s'occuper d'autre chose?), il semble impossible de parler d'elle en tant que domaine du goût.

Il semble... Mais cela n'est pas tout à fait vrai.

A la limite, indémontrable est la valeur, puisque le goût est un sixième sens dont tous les hommes ne sont pas pourvus, et qu'il ne permet pas toujours à ceux qui en sont porteurs de détecter les mêmes choses. Les clairvoyants se heurtent aux aveugles, et se heurtent entre eux. Mais: est-on aveugle, ou clairvoyant de naissance? Peuton s'opérer soi-même de la cataracte? N'arrive-t-il pas que quelqu'un voit, qui ne voyait pas, non parce qu'on lui démontre, mais parce qu'on lui montre qu'il y a quelque chose à voir, que l'on lui donne à voir? Nous qui avons vécu en art, en littérature, interrogeons notre expérience. Notre passion fut-elle le développement d'une idée innée — ou y eut-il un ami, un maître, un aîné, un voyage, un hasard, qui nous ouvrit les yeux?

Voir suppose qu'il y ait quelque chose à voir, mais ne se réduit pas au constat d'un objet. Voir, c'est situer l'objet dans son champ, et pénétrer en lui. C'est une attention qui progresse — work in progress. Voir, apprendre à voir, c'est faire monter l'image, l'enrichir, sans sortir des apparences, et sans se contenter des pléonasmes, des périphrases de l'émotion inductrice. Les apparences elles aussi sont un monde à approfondir. Épaisse, non moins que chaude, est la peau!

Il m'est arrivé de définir la critique : « la caresse réanimatrice de notre regard, de notre main amoureuse cherchant nulle part ailleurs qu'à la surface de ce beau corps fermé, mais sur chaque parcelle et sur tous les circuits de son épiderme, son inextinguible ardeur momentanée ».

Si, lisant les Mémoires d'outre-tombe, je suis de page en page, avec le doigt de l'aveugle, leur filigrane d'eaux, de nuages et de vents; si je remarque, grâce à Panofsky, que, dans la seconde version des Bergers d'Arcadie (celle du Louvre) — où le crâne du mort a disparu — les personnages qui déchiffrent l'inscription du tombeau (Et in Arcadia ego) découvrent moins le tragique de la mort qu'ils ne rêvent à celui qui a connu leur propre bonheur, ou si je précise par quelle scansion des couleurs froides et des couleurs chaudes, par quelle tempérance du jaune et du rouge par le bleu est répandue l'égale sérénité de l'éclat; si je note (suivant Auerbach) que c'est pour la première fois que surgissent, dans ce texte de Saint-Simon, telle alliance de mots, tel ordre de sensation: je vois à la fois ce qui est et ce qui, étant, a agi sur moi sans que je le discerne, je fixe l'errante lueur qui m'alertait.

Éclats particuliers, écarts d'une œuvre personnelle, écarts d'une forme historique, feux locaux où passe, certes, une lumière

venant de plus loin : Peinture, Poésie... que l'on a le désir légitime de traquer dans ses structures générales, mais que l'on ne sent qu'au plus près de ces foyers. Soleils invisibles dont témoignent les pierres et les mousses qui réchauffent nos mains.

Toute proposition tend fatalement vers une forme générale où il semble que nous soit retiré cela même qui avait été apporté : la découverte d'un trait efficace, la raison d'être de notre goût. En effet, quelle particularité agissante avons-nous jamais repérée, qui ne se trouve ailleurs, où elle n'agit plus ? Quelle propriété est-elle jamais devenue loi en gardant ce qu'elle possédait en propre? Je reconnais qu'une théorie de la littérature rencontre moins d'obstacles qu'une esthétique théorique, puisque l'intention d'une esthétique suppose, justement, l'impossible : que la loi conserve la part du feu. Mais j'ai toujours cru, je crois toujours qu'il y a une expérience esthétique, une esthétique comme méthodologie d'une expérience vécue, lecture, vision instruite des œuvres. Les mains plongées dans l'œuvre, comme dans une eau qui nous apporterait les trésors d'une autre terre, je touche, je rassemble ses secrets. Dans le mouvement que je fais pour les élever à la lumière, pour les déposer sur la rive, l'eau sèche, le jour baisse. C'est entre le moment où l'œuvre est immergée, recouverte, invisible, et celui où elle s'évapore dans la formulation théorique, que se joue l'instant précaire, mais auquel il faut toujours revenir, où je touche, vois à travers l'eau, dans une clarté d'aurore : celle de la Naissance de Vénus.

« Du reste, je déteste, dit Gœthe, tout ce qui ne fait que m'instruire, sans augmenter mon activité, ou l'animer directement. » Il y a un enseignement de la littérature qui se contente d'instruire, échappant à la contestation, assurément indispensable quelle que soit sa forme : linguistique, historique, théorique. Mais le seul qui ressemble à son objet est celui qui dégage l'animation qui y fut investie. S'agit-il d'un enseignement ? Sans doute, avais-je d'abord répondu. Et j'ajoutais : « destiné à ceux qui déjà portent les signes de la passion qui les écarte, risque de les mettre de plus en plus à l'écart dans un monde voué aux choses dites sérieuses, parant à ce qu'il croit être le plus pressé. »

Mais voici qu'à relire ce texte devant vous j'hésite, au dernier moment, à maintenir — non certes cette réserve finale — mais ce: sans doute, qui semble assurer que, tout compte fait, il n'y a pas de doute, et suggère que les difficultés avaient été plutôt exagérées. Pourtant, je vous dois bien une réponse - et je ne la voudrais pas négative. Que dire ? Ceci, peut-être. S'il n'y a d'enseignement que de science, et si le seul enseignement, au sens strict, sera celui d'une histoire traditionnelle, aux résultats assurés, et d'une théorie naissante, élaborant la méthode dont on peut attendre des résultats assurés, il faut bien donner un nom, et un statut, à cette communication d'une expérience qui, même largement partagée, ne sera jamais que l'expression d'un moment de la sensibilité, du goût, de la lecture — expérience qui est à la science littéraire ce qu'est aux sciences diverses de la nature la relation d'un voyage, qui suscitera des vocations de voyageur, non de géologue ou de botaniste. Dira-t-on que cette expression (au lieu de prendre la littérature pour objet) fait elle-même partie de l'objet littéraire, dont il y a lieu de faire la science et de diffuser l'enseignement ? Pour la Science, en effet, elle est Littérature. Pour la Littérature, elle est Conscience, elle est l'inséparable regard qui ne voit pas tout, qui ne voit rien de définitif, d'objectif, et sera à son tour regardé. mais qui regarde qui le regarde, étant le regard vivant.

# Le Concours scolaire

## Rapport de M. Charles BERTIN, secrétaire du jury

En première partie de la séance publique où furent prononcés les discours de MM. Georges Sion et Gaëtan Picon, avaient été proclamés les résultats du Concours scolaire organisé annuellement par l'Académie, et récapitulés les prix académiques décernés en 1969; lecture avait été donnée des rapports que voici.

Je ne sais pas s'il faut enseigner la littérature. Du moins, je ne le sais pas encore. Nos éminents confrères, Gaëtan Picon et Georges Sion, nous le diront sans doute tout à l'heure. Ce que je sais, c'est qu'il faut la défendre, qu'il faut en propager le goût, et, dans le cas des vocations véritables, encourager sa pratique. C'est une des missions de notre compagnie. Ce n'est pas la moindre. Et quand elle s'exerce à l'égard de la jeunesse, elle revêt un caractère de nécessité plus impérieux encore.

C'est ainsi que l'Académie range au nombre de ses tâches les plus fécondes, l'organisation annuelle de ce Concours scolaire national qui institue, grâce aux moyens que nous fournit le Fonds Paschal, une aimable compétition entre les élèves de Poésie et de Rhétorique de ce pays, sur le terrain de la dissertation française. Il a eu lieu pour la 27ème fois cette année, et nous avons plaisir à constater que son succès demeure constant.

Son mécanisme est simple: la direction de chaque établissement moyen, officiel et libre, du régime français et du régime flamand, soumet à un jury, constitué par l'Académie, une composition française sur un sujet au choix, rédigée à l'école par un élève qu'elle a désigné, en certifiant qu'il s'agit bien d'un travail personnel. Le jury choisit, parmi ces rédactions, les 9 meilleures dans chacun des deux régimes linguistiques. Les auteurs de ces 18 compositions sont appelés à participer à Bruxelles, dans les locaux de l'Académie, à une épreuve définitive,

au cours de laquelle chacun fournit une nouvelle dissertation sur un sujet qui, cette fois, lui est imposé par le jury. Celui-ci classe, pour chacun des deux régimes, 3 lauréats, qui bénéficient d'un diplôme et d'une récompense en livres et en espèces.

Le sujet choisi cette année par le jury, qui était composé de MM. Willy Bal, Adrien Jans et moi-même, est une phrase d'Albert Camus, extraite de son roman *La Chute*: « Je vais vous dire un grand secret, mon cher. N'attendez pas le jugement dernier. Il a lieu tous les jours... »

La phrase est belle, redoutable, ambiguë. Comme certains accords en musique qui, longtemps après avoir été frappés, prolongent dans l'âme le souvenir de leur sonorité, elle a cette vertu particulière d'émouvoir l'esprit plus durablement que l'oreille, et d'offrir à l'imagination un prétexte à de multiples variations sur la condition de l'homme et sur son destin.

Les meilleurs parmi les candidats ont montré, dans le difficile exercice qui leur était proposé, une maturité, une culture, une vigueur, un sens du développement raisonné et sensible, et, pour tout dire, une humanité, qui nous ont touchés et — puis-je l'ajouter ? — rassurés. Ils y ont d'autant plus de mérite, qu'à dix-huit ans, le jugement dernier apparaît le plus souvent, malgré l'injonction d'Albert Camus, comme une échéance bien lointaine; et qu'il faut un goût déjà très affirmé des idées générales et des spéculations métaphysiques pour ne pas contredire insolemment l'auteur de La Chute. Je n'aurais donc que des compliments à faire à nos lauréats, si leur langue était toujours à la hauteur de leur pensée et s'ils avaient appris que la richesse est le plus souvent dans l'économie. Mais cela peut se conquérir. L'apprentissage du style est une des manières les plus sûres d'éduquer sa rigueur.

C'est la grâce que je souhaite à nos lauréats de cette année, à qui j'adresse les félicitations de l'Académie, et dont je vais avoir maintenant le plaisir de proclamer les noms :

# Régime français:

rer prix: M. Thierry Braun, de l'Institut St-Michel de Verviers.
2<sup>me</sup> prix: M<sup>11e</sup> Évelyne Lengelé, du Lycée royal de Nivelles.
3<sup>me</sup> prix: M. Jean-Philippe Art, de l'Athénée royal de Charleroi.

# Régime néerlandais:

1er prix: M<sup>11e</sup> Lucile Hugé, du Lycée St-André d'Ostende.

2<sup>me</sup> prix : M<sup>11e</sup> Myriam Geuning, du Lycée du Sacré-Cœur

d'Anvers.

3<sup>me</sup> prix : M<sup>11e</sup> Gerda Witters, du Lycée Ste-Ursule de Wavre-

Notre-Dame.

# Les Prix académiques

### Rapport du Secrétaire perpétuel

L'Académie renoue aujourd'hui une tradition qu'avait interrompue la période où il ne lui était plus possible de recevoir chez elle, son salon du palais d'Orange menacant de s'écrouler sur la tête de ses invités. Dans les salles d'emprunt ou de location où elle tint, trois années de suite, la séance publique annuelle que prescrit son statut légal, elle jugea bon de restreindre le programme de ses réceptions, soit pour ne pas abuser d'une hospitalité qu'on lui prêtait, — ce fut le cas lorsque pour célébrer le septième centenaire de Dante nous fûmes les invités de la Maison italienne de la Culture, gracieusement mise à notre disposition par l'Ambassade d'Italie — soit, dans des salles louées, pour manifester ce qu'avait d'anormal la situation qui nous était faite par l'inconcevable lenteur avec laquelle fut entreprise enfin la restauration du Palais des Académies. Aujourd'hui c'est dans le provisoire, mais du moins dans un provisoire qui est un chez nous, que nous accueillons le fidèle public de nos amis, pendant qu'à quelques pas d'ici notre grande maison décoiffée de son toit subit toute une longue chirurgie. Nous vous prions donc d'excuser l'insuffisance de cette installation précaire, dont nous voulons pourtant nous accommoder pour rétablir nos usages perturbés et notamment pour reprendre notre coutume de récapituler en fin d'année les prix que nous avons attribués et les résultats de nos concours.

L'Académie gère actuellement vingt fondations, y compris ce fonds Paschal dont M. Charles Bertin vient de vous dire comment fonctionne le Concours scolaire et dont vous avez applaudi les lauréats pour cette année. Les revenus des dixneuf autres fondations, le plus souvent augmentés dans une forte proportion par des dotations du Fonds national de la Littérature, sont affectés à l'attribution de prix littéraires, les uns annuels, les autres à décerner tous les deux, trois, cinq ou dix ans. Dix de ces récompenses ont été attribuées en 1969. Je ne puis penser à faire de chacun de ces dix lauréats quoi que ce soit qui ressemble à une présentation critique, et ce que vous allez entendre sera donc à peine plus qu'une énumération. Vous me permettrez cependant de faire une exception pour saluer un peu plus longuement le poète à qui nous avions décerné au printemps dernier le prix Bouvier-Parvillez et qui vient de mourir.

Le règlement de ce prix porte que celui-ci doit récompenser une longue activité littéraire : or Achille Chavée, de 1935 à 1969, avait publié plus de trente recueils. Il les publiait dans sa province et à ses dépens, à Mons ou à La Louvière, sans avoir jamais rien fait pour gagner à Paris ou chez nous d'autre gloire que l'admiration cordiale de quelques initiés. On a dit de lui qu'il aura été le grand surréaliste belge. Surréaliste, soit ; la catégorie est extensible et la définition peu facile. Il me semble quant à moi que dans la poésie de Chavée n'intervient que peu cet élément de système volontaire qu'on trouve à première analyse chez un André Breton; le péché de théorie ne se découvre que bien rarement chez Chavée, non plus que l'intention délibérément agressive. Une nonchalance assez parente de celle d'Éluard, alliée à un penchant vers la fantaisie et aussi vers un élégiaque primesautier, le laisse aller à son plaisir de l'invention libre sans que, le plus souvent du moins, nous y sentions la petite cruauté de la surprise voulue pour elle-même et pour son traumatisme sur le lecteur. Dans son dernier livre, qui est un des meilleurs, le Grand Cardiaque, il y a des pièces où rien n'apparaît de ce parti pris de subversion offensive et offensante auquel ne peuvent pas échapper dans une partie de leur œuvre les novateurs en poésie, qu'ils s'appellent romantiques, symbolistes ou surréalistes. Mais on voit naître au détour de ce petit livre la formule d'une sagesse, par exemple dans ce fragment où l'alexandrin s'élève purement et naturellement comme il le fait de place en place tout au long de cette œuvre importante :

#### ORDINATEUR

Faire confusément du calcul végétal ainsi qu'un arbre parle et ne fera jamais le compte de ses feuilles. Achille Chavée n'aura jamais fait le compte de ses feuilles. Il ne mettait jamais aucune pagination à ses livres, comme s'il eût été bien vain de penser que quelqu'un pût avoir un jour l'idée d'y faire référence. Dans son espèce de relégation volontaire, il vivait avec sa poésie et pour elle. C'est elle maintenant qui sera l'arbre qui parle et qui grandit.

Le Prix Beernaert est une des plus importantes récompenses dont nous disposons. Il doit couronner tous les quatre ans «l'œuvre la plus remarquable, sans distinction de genre ou de sujet », parue dans cette période. C'est un travail d'histoire littéraire qui a fixé cette fois les suffrages du jury, le remarquable ouvrage sur la troisième époque du romantisme, de 1869 à 1896, publié dans la collection dirigée par M. Claude Pichois sous le titre général de Littérature française. L'auteur en est M. Raymond Pouilliart, professeur à l'Université de Louvain. Le jury a relevé dans cette étude approfondie la sûreté des jugements portés sur les œuvres qui se rattachent encore au romantisme dans cette période touffue où les jeunes écoles sont là qui montent autour de la vieille révolution traditionalisée ; il en a loué l'érudition, la largeur de vues, la méthode, et le rapporteur a pu conclure qu'« il n'est pas exagéré de dire que cet ouvrage renouvelle l'histoire littéraire de cette période et qu'il est de nature à favoriser le genre même de l'histoire littéraire ».

Un autre ouvrage appartenant au même genre historique a été couronné cette année, c'est celui que M. Georges Hermans a consacré aux *Premières armes de Maurice Maeterlinck*. Il a reçu le prix Auguste Michot, que notre compagnie est chargée d'attribuer tous les deux ans à une œuvre qui célèbre les beautés de la terre de Flandre. Cette disposition testamentaire a toujours été interprétée dans un sens large, et plus d'une fois le prix a servi à récompenser des auteurs flamands ou des ouvrages consacrés à des auteurs flamands. Le livre de M. Hermans est celui d'un amateur de littérature et d'un fervent de Maeterlinck qui s'est passionné pour son enquête sur les débuts du grand poète gantois, et il en a rapporté tout une somme de documents qui serviront la connaissance de Maeterlinck.

Sortant du domaine strict de la littérature, mais littéraire assurément par sa qualité d'écriture, la vaste étude de sociologie

contemporaine que M. Maurice Lambilliotte a intitulée L'homme relié a reçu le prix Félix Denayer. C'est d'ailleurs tout l'ensemble d'une œuvre très considérable que le jury a entendu distinguer, sans méconnaître dans cette œuvre celle du directeur de revue, qui n'a pas signé dans Synthèses, dont il est le fondateur, moins de deux cents éditoriaux.

Est-ce aussi un essai, cette monographie que M. Désiré Denuit a écrite avec piété sur sa petite bourgade brabançonne de Couture-Saint-Germain? Le piix Garnir, qui lui est attribué pour cette Vie d'un village, doit aller à un roman ou à un recueil de contes évoquant les aspects et les mœurs de la province wallonne. Vie d'un village est presque un roman, en même temps qu'un portrait; c'est l'histoire vraie, racontée avec un humour attendri et dans une langue parfaite, de cette personne qu'est un petit paysage de château, de toits modestes et de figures humaines à travers des siècles.

Le roman, le vrai roman, sacrifiant avec mesure au style du nouveau roman, a sa part de nos lauriers avec le livre de M. Jacques-Gérard Linze, La Fabulation, qui reçoit le prix Lucien Malpertuis. Cette intrigue policière se complique des imaginations auxquelles elle donne lieu chez chacun des témoins plus ou moins directs du drame. Les qualités de M. Jacques-Gérard Linze, qui dans le roman n'oublie jamais qu'il est poète, qualités éprouvées déjà par cinq heureuses expériences précédentes, se retrouvent dans cette œuvre dont le jury a souligné la construction habile et la sagacité psychologique.

La prose encore, mais toujours une prose à laquelle l'imagination poétique transfuse ses magies, avec Les Locataires, le recueil de nouvelles qui a mérité cette année un des deux prix De Wever que nous avions à décerner. M<sup>me</sup> Anne Richter a de qui tenir, puisque dans les deux branches de son ascendance directe elle trouve la maîtrise, que ce soit par le roman ou par la poésie. Elle fait la synthèse de ces dons originels dans cette série de récits qui vient confirmer les promesses un peu incroyables — les professionnels mûris croient difficilement aux enfants prodiges — qu'elle avait données à quinze ans par un début mémorable.

Nous revenons à la poésie, à la poésie en poèmes, avec M. Jacques Crickillon et avec M. Christian Hubin. Jacques Crickillon,

sous le ciel d'Afrique, a écrit de très beaux poèmes pour une femme lointaine, La Défendue. Ces vers sont à la fois de rares objets verbaux, d'une qualité valéryenne, et les instruments d'un sortilège de restitution sensuelle. La Défendue a reçu le prix De Wever destiné à une œuvre poétique. J'aime que ce palmarès rapproche du nom de Jacques Crickillon celui de Christian Hubin, à qui nous avons attribué le prix Eugène Schmitz. Ces deux jeunes poètes sont des valeurs sûres. Le rapporteur du prix Eugène Schmitz a justement trouvé dans la suite de courts poèmes en prose que nous avait envoyés Christian Hubin l'impression d'un long chemin « dans le sens des étoiles » à travers les brouillards et les entrevisions. C'est une poésie qui sait le vers et qui sait s'en méfier, et qui passe de la forme régulière à l'autre avec un art déjà consommé.

Enfin, nous avons décerné le prix Charlier-Anciaux à M. André Gascht pour l'ensemble de son œuvre écrite et un peu aussi de ses autres activités littéraires, car nous ne pouvons méconnaître notamment le rôle important que tiennent les revues dans une littérature et les dévouements qu'elles exigent. Comme Synthèses avec M. Maurice Lambilliotte, avec M. André Gascht c'est un peu le Thyrse que nous avons entendu honorer, et tout ce que le nom de cette revue évoque d'efforts récents et de souvenirs groupés autour de la grande figure de son fondateur Léopold Rosy. Mais, bien entendu, c'est avant tout l'essayiste et le poète André Gascht que l'Académie a couronné: l'essayiste de L'humanisme cosmique de Saint-Exupéry, le poète de ce Royaume du Danemark, qui a trouvé pour y promener ses élégics hamlétiennes le juste climat d'une forme poétique aux élégantes fluidités.

Telle fut en 1969 la distribution de nos lauriers. Ils ne sont pas dorés d'un or très riche, ils ne procurent pas une gloire bien solide, mais ils sont donnés de tout cœur par des gens qui aiment la littérature et souvent qui l'ont très longuement aimée à ceux qui les suivent dans la carrière. On a demandé s'il fallait tuer les prix littéraires. C'est un peu comme de savoir s'il faut enseigner la littérature. Vous trouverez certainement que ce n'est pas le moment d'examiner la première question, mais qu'il est grand temps aujourd'hui d'aborder la seconde.

# Histoire merveilleuse d'une fleur nommée Stachys

## Communication de Madame Marie GEVERS, à la séance mensuelle du 13 septembre 1969

Cette histoire peut être racontée en deux parties, encadrées d'un court prologue et d'un court épilogue.

### Prologue

Larousse nous affirme que pour susciter un arc-en-ciel, il faut l'accord de trois grandes puissances : le soleil, les nuages et la pluie, mais nous savons que pour en compléter la valeur de rêve et de poésie, Iris et Noé sont indispensables. Dès lors, le lièvre de Rimbaud pourra faire sa prière à l'arc-en-ciel et Wordsworth nous révéler que l'enfant est le père de l'homme.

Prenant Pline comme le début de l'ère botanique, nous diviserons l'histoire du stachys en deux parties : l'avant-Pline et l'après-Pline.

Or, c'est à cause d'un arc-en-ciel que je me suis mise en quête du stachys, comme un chasseur de jadis aurait suivi, sur les brisées indiquées par un grand veneur féerique, une licorne ou un oiseau bleu, le départ étant donné par la fanfare lumineuse des sept couleurs.

« Tiens, me dit mon amie M.A. J'ai trouvé, dans mes paperasses, un vieux numéro de Noël de *Marie-Claire*. Tu aimeras ça. Il montre, tendu sur un paysage désertique, à Éphèse, la plus belle photo d'arc-en-ciel que je connaisse. »

C'était vrai, et, de plus, le commentaire du magazine en disait long concernant la belle image. Dans ce désert de cailloux et de pierraille s'élevait jadis la grande ville d'Éphèse. Dévastée par un siège, rasée de ses palais par l'incendie, elle ne fut jamais reconstruite, car la mer qui lui amenait navires et richesses s'éloigna. De récentes fouilles ont découvert d'émouvants vestiges : le tombeau de saint Jean l'Évangéliste, celui de Marie-Madeleine, et la maison de la Sainte Vierge.

La mer retirée, comme à Aigues-Mortes, comme à Bruges! Bruges aussi faillit en mourir, mais les marées permettaient des liaisons avec la mer et aujourd'hui on voit par là les grands marécages salins du Zwyn, qui sont devenus une réserve d'oiseaux. Une jolie fleur que l'hiver ne flétrit jamais, que l'on nomme Herbe du Paradis, y abonde : la statice.

C'est donc à Éphèse que St Jean l'Évangéliste, après l'Apocalypse, à Pathmos, trouva le grand repos.

À en juger par les voyages des Apôtres, la navigation était déjà aisée, au premier siècle de notre ère. Pensez qu'un demimillénaire auparavant, Homère scandait le récit des voyages d'Ulysse qui mit quatorze ans à retrouver Ithaque! Il est vrai que son naufrage dans l'île de Calypso lui prit beaucoup de temps. L'île des Lotophages aussi dût le retenir, car, si j'en crois mes rêves d'enfant, les insulaires s'y nourrissaient exclusivement d'artichauts, de choux-fleurs et de violettes confites. Saint Paul, lui, le grand navigateur, fit naufrage a Malte où, dit-il, « les barbares nous témoignèrent une bienveillance peu commune ».

On se souvient que sauvé du massacre qui le menaçait à Jérusalem, le juge Feetus envoyait le grand apôtre à Rome pour y être jugé.

Saint Paul, arrivé à Rome, y établit solidement son Église, puis il s'embarquera pour Corinthe, car « I.a vie est variable aus-i bien que l'Euripe ». Avant de quitter Rome, l'Apôtre fait affectueusement ses adieux à ses disciples. Plusieurs portent encore les noms païens donnés à leur naissance : Hermès, Olympe, Junias, Jason, Narcisse et « Stachys, mon bien-aimé »!

Hélà ... Quoi ? La fleur des étendues salines du Zwyn, glacées l'hiver, mouillées d'embruns de la Mer du Nord ?

Mais non, mais non. La fleur mouillée et secouée par Boréas s'appelle *Statice* et non *Stachys* ... Pourtant, ma mémoire me certifie que Stachys est un nom botanique. Recherches...

Stachys est une sorte d'ortie rouge, non brûlante, répandue dans toute l'Europe, sans attraits. Mais pourquoi un Romain du début de notre ère porte-t-il son nom?

La réponse à cette question va nous faire naviguer dans la houle des siècles, depuis le temps où Pluton régnait aux enfers, et nous y verrons bien des prodiges, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, où le Stachys se trouve dépouillé de toute qualité surnaturelle, morale ou matérielle.

## Pline, et l'Avant-Pline

Un peu avant Pline, Antonius Musa, médecin de l'Empereur Auguste, qui fondait sa science sur Esculape, Hippocrate et Gallien, a consacré une importante étude au stachys, dont le nom signifie épi. Le stachys, dit Musa, guérit la goutte, la sciatique, l'épilepsie, il est purgatif, émétique, sternutatoire. Enfin mystérieusement magique et bénéfique, mais, si l'on en mésuse, maléfique.

Teirlinck cite un curieux passage de l'étude de Musa, traduit par Mattheolus...

« Elle (cette fleur) contregarde les corps et les ames des hommes et défend tous ceux qui vont la nuit de tous charmes et dangiers. Elle asseure les lieux sacrés et les cimetières de toutes visions estranges et qui font peur. Bref c'est une herbe sainte entre toutes choses. »

Ne nous étonnons donc pas qu'un Romain au début du premier siècle portât son nom.

Peu d'années après Antonius Musa, Pline s'occupera aussi du stachys. Il confirmera ses grands pouvoirs et lui donnera une seconde identité: « Bétonia » du nom d'un peuple qui vit au pied des Pyrénées en Vétonie où cette plante abonde. Mais l'Encyclopédie botanique anglaise conteste cette étymologie et assure que la bétoine appartient à la botanique celtique.

Stachys ou Bétoine, la merveille est que cette plante très répandue et peu attrayante se soit vu attribuer partout les vertus les plus diverses.

Avant-Pline, nous pouvons nous reporter d'un bond au douzième travail d'Hercule. On se souvient que le héros fut chargé de s'emparer du bétail de Géryon, le monstre triple.

Les Colonnes d'Hercule commémorent ce grand voyage. Est-ce des parages de Vétonie que l'Alcide rapporte le stachys, herbe espagnole? Ou bien la valeur mystérieuse lui avait-elle été révélée par Péon, médecin de Pluton? Péon avait pansé et guéri le dieu des enfers d'une blessure due à un accès de colère d'Héraclès... rappelons ici que si le buste survit à la cité, la fleur survit aux dieux, car la racine dont se servit Péon venait d'une plante: la Plante-à-péon — qui fleurit encore dans nos jardins: la pivoine — en néerlandais Pioen!

Péon s'y connaissait dans la science des simples. Héraclès savait profiter des bons avis et le pouvoir du stachys aussi valait la peine d'en apprendre le secret.

Pline et Dodoens citent dix simples utilisés par Heraclès, dont l'herbe-aux-lièvres. Et si l'on cherche quelle affinité peut réunir Heraclès et un lièvre, on trouve que l'herbe-aux-lièvres est le nom du Cumin, lequel est employé dans la recette d'une liqueur stimulante russe : le Kummel!

Mais peut-être qu'Héraclès connaissait les vertus des plantes par Esculape, son camarade à l'école du Centaure Chiron...

Toujours est-il que, ramenant le bétail pris à Géryon, le héros était muni de l'herbe espagnole, bétoine ou stachys.

Arrivé dans la vallée du Tibre, le brigand Cacus, fils difforme et malfaisant de Vulcain, déroba plusieurs taureaux et génisses au bétail d'Hercule. Afin de brouiller la piste du larcin, il fit entrer les animaux à reculons dans son antre, se chaussant lui-même orteils aux talons. Puis il ferma la porte d'une manière qu'il crut inexpugnable...

Mais le stratagème était connu depuis longtemps, Hermès au berceau l'avait inventé pour cacher le bétail volé à son frère Apollon (on sait que leur différend fut aplani par le don de la lyre à Apollon) Hercule, sur les traces inversées, atteignit donc rapidement l'antre du brigand. Mais la porte était si magiquement close que même les coups d'épaule du grand Alcide ne parvenaient pas à l'ébranler.

Alors, Hercule se servit du stachys, comme « Sésame, ouvretoi »

Il s'en suivit un sauvage combat, où le brigand Cacus fut pulvérisé.

Est-ce à cause de la déconvenue de Cacus que le stachys, plus souvent nommé bétoine après Pline, devient le symbole de la surprise? « Car, prétend-on, les parties volatiles de ce végétal sont si vives que celui qui la cueille est ivre en le respirant».

Depuis Hercule, Musa et Pline, le stachys-bétoine a eu une nombreuse descendance. L'English Botany en énumère une cinquantaine de variétés. Celle qui fleurit en Italie est nommée par les botanistes Stachys d'Heraclès, et un proverbe italien rappelle l'œuvre de Musa en mêlant la bétoine à une formule de politesse : « Ta maison a plus de vertus encore que la bétoine. »

\* \*

Après Pline, les botanistes modernes séparent stachys et bétoine. Ils en font deux espèces voisines, puis, Gaston Bonnier les réunit fraternellement.

Il est difficile d'établir une chronologie des confuses merveilles attribuées à cette plante dans les siècles de notre ère.

La magie du Moyen Âge donne des recettes compliquées, par exemple :

« Pour éviter et vaincre le Mauvais Œil, prenez neuf feuilles de bétoine bien intactes, dont les bords ni les nervures ne soient attaqués par les insectes. Joignez-y neuf grains de sel et enfermez ce mélange dans un sachet de toile de lin vierge, non blanchie. Fermez ce sachet à l'aide d'un fil de lin non blanchi, tracez-y le signe de la croix et glissez-le dans le tronc d'une église en y joignant une obole, ou plus, pour le Saint-Esprit. »

Il convient aussi d'arracher le stachys-bétoine la nuit de la Saint-Jean, et celui qui s'en empare devra être en état de pureté.

L'énigme gît dans l'extrême diversité des valeurs données à la bétoine ou stachys : racines, tiges, feuilles, fleurs sont douées de pouvoirs divers. Pline affirme que les serpents ne peuvent franchir un cercle planté de tiges de bétoine. Teirlinck énumère plusieurs noms et sobriquets, insultes ou louanges qui lui sont infligés : Herbe aux sorciers. Herbes aux Juifs. Herbe magique. Herbe aux crapauds. Origan de Crète...

La bétoine servait aux alchimistes aussi dans leurs travaux de transmutation des métaux.

Depuis le poète Lucanus, qui la mentionne, elle n'a cessé d'être une des herbes à fumigation usitées contre les présences maléfiques.

Des herbes à fumigations, on en possède bien des listes. Elles sont sept, parfois neuf... « si cela ne suffit pas » : quinze... on atteint des nomenclatures qui vont jusqu'à soixante-dix!

Dans mon enfance, une voisine fermière exorcisait encore ainsi la salle et les étables. Elle promenait partout une poêle à frire où grésillaient des herbes séchées dont elle taisait le nom mais qui n'étaient certainement pas du pyrèthre.

Et toujours, en médecine, selon la manière dont on en use, la bétoine sera antirhumatismale, vomitive, purgative, purifiante, emménagogue, abortive ou vivifiante. Au début du XIXe siècle, dans la province française, elle servait encore d'ersatz de tabac.

Dans cette confusion contradictoire et mystérieuse, un point fixe demeure : la fameuse École de Médecine de Salerne, dont la tradition, évidemment contestée, attribue la fondation à Charlemagne.

Les préceptes de Salerne sont rassemblés en 3.520 vers latins que les étudiants devaient connaître par cœur pour obtenir le diplôme de médecin, et les vertus du stachys y sont mentionnées. La tradition rapporte aussi que le célèbre médecin de Salerne Jean de Milan parvint à guérir Guillaume-au-court-nez, blessé au siège de Jérusalem. Puisque la médecine antique guidait Salerne, nous pouvons supposer que Musa ayant usé du stachys pour les soins à donner à l'Empereur Auguste, Jean de Milan se servit de cette plante pour panser Guillaume-au-court-nez.

Avant d'arriver au génial Linné, nous avons encore une opinion favorable de notre Dodoens, mais au cours du XIXe, nommé le stupide par Daudet, seul l'usage des fumigations traîne encore ses bienfaits dans le paysannat.

Pendant le romantisme naissent de nombreux petits livres de symboles des fleurs. Ils sont jolis, mais destinés aux dames sentimentales. On y parle peu du stachys — confondu d'ailleurs avec statice... Un auteur très dévot, vers 1823, dit que statice, voulant dire « arrêt », représente le séjour de Notre-Dame chez sa cousine Élisabeth. Le même auteur d'ailleurs, voudrait changer le nom de notre galaxie, Voie Lactée étant indécent et païen par l'origine qu'on lui attribue.

Et me voilà arrivée au bout de la quête dont le départ me fut donné par le bel arc-en-ciel dominant le désert d'Éphèse; il me reste à en formuler l'épilogue, ou morale de la fable.

## Épilogue

J'ai devant moi, sous les yeux, la parfaite image en couleurs du stachys, due à l'encyclopédie anglaise, et j'ai son passeport Linné, reconnu dans toutes les chancelleries botaniques du monde, comme les passeports Nansen le furent pour les apatrides.

C'est une labiée, calice tubuleux campanulé, fleur hermaphrodite, gamopétale, hypogyne... etc. La description complète occupe dix lignes en très petits caractères italiques. Que manquet-il pour la connaître vraiment? Tenir en main sa tige un peu rèche, humer l'odeur qui s'en dégage. Tout ce qui sépare une image de la réalité.

Rouvrons le vieux précis de botanique de Crépin de mon père : il indiquait souvent au crayon où il avait trouvé les fleurs un peu rares dans nos régions. Voici, presqu'effacé : Bétonia palustris : bois de Kontich. La Palustris ? : bois frais, taillis mouillés... c'est à deux pas de mon logis. J'irai, en rêve ; Longer le vieux chemin de fer... mais il est aboli. Prendre le sentier à gauche, entre les champs de blé du fermier De Bruyn... mais c'est aujourd'hui une petite avenue bordée de cottages fleuris. Atteindre le petit bois : peupliers, taillis de saules... mais là où coulait doucement l'eau du petit fossé de drainage, passe aujourd'hui le flot de voitures de l'autoroute de Bruxelles.

Le stachys est semblable à l'oiseau bleu. Il se trouvait au logis, mais, au moment de mettre la main dessus, il s'est envolé. Pourtant il est impérissable.

Les vertus et le don de rêve des fleurs sont aussi impérissables que lui, puisque de nouveaux rêves sont semés et fleurissent sans cesse. Rousseau offre la pervenche, Chateaubriand l'héliotrope, Balzac l'anémone pulsatile. Si Villon n'est plus là pour saluer l'Empérière des infernaux paluds, Proust replace l'aubépine sur l'autel de Notre-Dame à Combray, et fait du cattleya le symbole de l'amour, Van Gogh offre les tournesols ivres de soleil; le trèfle à quatre feuilles affirme la chance, le chrysanthème

blanc de novembre se souvient des morts et le muguet du premier mai promet le bonheur.

Car si un rêve s'envole comme l'oiseau bleu, s'exile comme la bétoine ou fuit comme la licorne, il sera toujours remplacé par un autre rêve.

#### BIBLIOGRAPHIE

S. PAUL, Épître aux Romains. Chapitre XIV. Plantelore.

Flora magica. Isidore Teirlerich Vuylsteke, uitgever. Gent 1864.

An Encyclopédia of plante. London 1829. Longman and Green.

Dictionnaire des Symboles, emblèmes, attribus. M. P. Verneuil. Paris 1894. La grande encyclopédie Larousse.

Dictionnaire d'histoire naturelle.

Tradition et Légendes de la Belgique, 1864. Baron de Reinsberg. Duringsfeld, Bruxelles. Clasien 1870.

Armand Delatte Herbarius. Liège-Paris 1939.

Mythology: A mentor Book. Edith Hamilton. Published by the new. American Library.

Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle. Paris, Didot le jeune. 1764.

Mythologie générale Larousse 1935.

# Le problème de Poison perdu

# Communication de M. Robert GOFFIN, à la séance mensuelle du 18 octobre 1969

En 1888 paraissait, dans la *Cravache*, un poème intitulé *Poison perdu*. Il était signé par Arthur Rimbaud et, en 1891, lorsque Genonceaux publia *Le Reliquaire*, le poème s'y retrouva. Il réapparaîtra sous le nom de Rimbaud dans les *Poésies complètes* de Vanier en 1895, avec une préface de Verlaine.

Mais plus tard quand Berrichon dirige l'impression des Œuvres de J. A. Rimbaud au Mercure de France, Poison perdu n'y figure plus. Voyons d'abord ce sonnet:

Des nuits du blond et de la brune Rien, dans la chambre n'est resté Pas une dentelle d'été Pas une cravate commune

Et sur le balcon, où le thé Se prend aux heures de la lune Il n'est resté de trace aucune Aucun souvenir n'est resté

Au bord d'un rideau bleu piquée Luit une épingle à tête d'or Comme un gros insecte qui dort

Pointe d'un fin poison trempée Je te prends, sois moi préparée Aux heures des désirs de mort.

On peut consulter le Rimbaud de la Pléiade, le poème n'est pas repris, pas plus que dans l'édition Garnier, commentée par Suzanne Bernard, pas plus que dans le *Club du Meilleur Livre*, où les poèmes sont présentés par Antoine Adam. Que s'est-il passé? Dans le Mercure de France du 1er mars 1914, au cours d'une polémique suscitée par l'édition de 1912, Marcel Coulon se demandait comment Verlaine « avait pu laisser passer une pièce aussi douteuse ». Et dans son livre Au cœur de Verlaine de 1925 le même Marcel Coulon étudie longuement l'histoire de Poison perdu, et conclut que le poème n'est pas de Rimbaud mais de Germain Nouveau.

Cependant dans la *Cravache* du 1<sup>er</sup> novembre 1888, Verlaine garantissait la paternité de Rimbaud.

Bien plus, en 1923, Les Feuilles libres republient le poème comme un inédit de Rimbaud.

Puis André Breton, peu après, intervient et refuse d'attribuer l'œuvre à Rimbaud. Jamais, prétend-il, Rimbaud n'a rimé avec cette pauvreté! En effet, on constatera que Verlaine n'a remis à quiconque le manuscrit qu'il détenait, et pour cause! Il y avait un deuxième vers

Rien dans la chambre n'est resté

qui devient

Pas un souvenir n'est resté.

Et ce même vers se retrouve au huitième, malencontreusement! J'ai déjà examiné ce poème dans Rimbaud vivant de Corrêa, et plus tard dans Rimbaud et Verlaine Vivants, où je confirmais l'opinion prétendant que Poison perdu était de Germain Nouveau.

Je relis mes notes d'alors et je trouve un huitième vers qui serait :

De la troublante intimité

Où ai-je découvert cet octosyllabe? J'ai revu plusieurs textes anciens et je ne le trouve pas! N'est-ce pas une phrase du docteur Beaudier, à Attigny, qui a soigné Rimbaud à Roche pendant sa dernière maladie et qui ayant parlé au malade de ses rapports avec Verlaine, reçut cette réponse cinglante: « Je n'ai plus d'activité à consacrer à la question de cette troublante intimité! »

Ce n'est qu'une supposition! mais dans ce cas, le poème intégral, du moins en ses 8 premiers vers, serait

Des nuits du blond et de la brune Rien dans la chambre n'est resté Pas une dentelle d'été Pas une cravate commune

Et sur le balcon, où le thé Se prend aux heures de la lune Il n'est resté de trace aucune (De leur troublante intimité).

Il n'y a pas de doute que Verlaine vers 1887-1888 ne pouvait laisser paraître pareille accusation, le mettant en cause dans ses rapports avec Rimbaud, qui étaient tenus pour suspects.

Mais précisons brièvement les fugues des trois amis Verlaine, Rimbaud, Nouveau.

Voici comment je résume leur odyssée selon Fil d'Ariane pour la Poésie. « En 1873, après le coup de révolver de Bruxelles qui provoque la rédaction de Crimen Amoris, et de la Saison en Enfer, Verlaine reste enfermé à la prison de Mons et Rimbaud retourne à la petite ferme de Roche. Pour Rimbaud, l'expérience est terminée (tout au moins avec Verlaine). La Saison en Enfer le dit tout au long.

» Il est tenté par les horizons étrangers qui l'appellent. Il s'ennuie à Roche et fait une nouvelle fugue à Paris. C'est au *Tabourey* qu'il rencontre l'*Ange Noir* (Nouveau) et bientôt tous deux décident de partir pour l'Angleterre.

» La Nouvelle Saison en Enfer ne dure pas un an! En juillet 1874, nous retrouvons Germain Nouveau à Paris où il envoie à Mallarmé deux sonnets dont nous recopierons Janvier à la fin de cette étude! En 1875, après sa libération, Verlaine apprend la fugue de celui à qui il tient toujours, et cherche d'abord à rejoindre Rimbaud: puis, il questionne son ami Delahaye sur le troisième satan. Bientôt, Verlaine et Nouveau se retrouveront à Londres. »

Résumons-nous, Verlaine vit d'abord avec Rimbaud à Londres; puis Rimbaud y séjourne avec Nouveau et enfin Verlaine et Nouveau habiteront ensemble en Angleterre.

On se rend compte que Verlaine devait modifier le poème qui eût sinon été une preuve accablante contre lui.

Rien dans la chambre n'est resté

devient

Aucun souvenir n'est resté.

Et enfin le huitième vers est recopié simplement sur le texte du second.

Mais voici quelques jours, en rendant visite à mon ami l'excellent poète Georges Charaire, j'eus en main des manuscrits de Verlaine, et parmi ceux-ci une lettre inconnue (tout au moins par moi) de Verlaine, avec un poème : *Poison perdu*.

Or, on croyait selon les dernières opinions critiques que l'auteur du poème était Germain Nouveau! Cette lettre me fit réfléchir et reconsidérer l'authenticité des textes.

Il me fallut bien constater que le sonnet attribué à Germain Nouveau n'avait pas été repris dans les Œuvres poétiques de celui-ci, en 2 volumes, chez Gallimard.

Et, chose inconcevable, cette édition des œuvres complètes avait été dirigée par Jules Mouquet et Jacques Brenner, alors que dans Le Calepin du Mendiant publié par le même Mouquet en 1949 chez Pierre Cailler à Genève, Poison perdu se trouve bien, à la page 95, avec une note à la page 176 où le critique annonce l'autographe du Poème à paraître dans une Iconographie de Germain Nouveau, en préparation.

Il me reste à conclure :

Je crois actuellement qu'il n'y a pas de doute que le poème *Poison perdu* est de Rimbaud. Mais il a été modifié par Verlaine qui ne pouvait pas livrer une preuve contre lui-même.

Je fonde cette conviction sur les éléments du problème luimême, qui n'ont sûrement pas été considérés par ceux qui attribuaient *Poison perdu* à Nouveau.

Il y a bien la fracassante prise à partie de Breton mais elle était justifiée par les changements de Verlaine. Il ne faut pas oublier qu'en octobre 1888 la *Cravache* publiait *Poison perdu* avec une lettre de Vittorio Pica, communiquant le sonnet, et le certifiant authentique.

Plus tard, Delahaye fut interrogé et il répondit : j'ai posé la question à Germain Nouveau lui-même et il m'a répondu : « Certainement, je me rappelle qu'étant jeune poète, moi et mes camarades nous connaissions pas mal de poèmes de Rim-

left water from le Catine. Oly vanly on I then day at 5 th of Seine example. To now per four money a von 2 com lawy Slander, I on to part author queiny; in patient broants trying De to when her of faller, I minore to file bout a has been from mallomed John monet frue, the mon paste install Photocopie d'une lettre de Verlaine appartenant au poète Georges Charaire. Drie mon armi ct roulent 135 mit It alm class the Com can le che in next sale of Sums. Points Jun for poign theuping To peers our him a home Com a we good ingold you . . . t The years of as such your son Rubaru the der note, my former I found all C. L. L. L. L. Mate, now observe and in the ( s) con - change ( or remain) Ou bars Sun riche it propul Rien Som L. Collen in a lette Outun tomania all rest. is we Dendelle the CHAR KING Deit was oping - i To te frank Moin Southand to premy engin eminimi Can hany is die. The state of the state of men Sjang 12 w

baud, et ce que nous chantions de préférence c'était Ophélie, c'était surtout Poison perdu!

Cela semblerait infirmer l'opinion de ceux qui trouvent que *Poison perdu* aurait été écrit vers 1877 ou en 1878.

Si l'on ajoute à cet argument la lettre de Verlaine, il n'y a plus de doute à avoir. Le pauvre Lelian ne pouvait pas se tromper sur le poète qui avait écrit le sonnet.

La seule question qui subsiste est du côté de l'explication elle-même du sonnet.

Il faut comparer le texte de Vanier avec celui de la lettre. Celle-ci doit être de 1888.

Nous y trouvons sans nul doute le second vers avec

Rien dans la chambre n'est resté

comme sur le texte épistolaire de Verlaine.

En 1895, Verlaine considéra vraisemblablement que l'allusion à son séjour à Londres avec Rimbaud était trop apparente, et il modifia le vers ! Ce sonnet prêterait à de larges commentaires. Nous découvrons dans le premier tercet une « épingle à tête d'or » que nous retrouverons dans un poème de Nouveau, intitulé Les Trois Épingles, à la page III, de l'Édition Gallimard.

Je le recopie, car la comparaison est enrichissante :

Paul est, offerte par Hécate, L'épingle d'ivoire enchanté De qui la tête délicate Reluit piquée à la cravate De la belle fatalité

Et vous vous êtes Delahaye Dardant l'éclair de vos vingt ans Pareil aux roses de la haie Sur la cheminée du printemps

Mais moi qu'on vend à la douzaine Pour vingt sols ; j'en fais les aveux Humble épingle à tête d'ébène Je ne verrai finir ma peine Que plantée haut dans ses cheveux.

Nouveau connaissait, s'il faut l'en croire, le sonnet de Rimbaud! Mais il y a tant de recoupements entre ces textes et d'autres que ces rapports méritent une analyse très attentive. Il n'entre pas dans mes intentions d'examiner ces correspondances. Mais il est bon en vue de cette étude de rappeler un autre sonnet de Nouveau, où le blond et la brune de *Poison perdu* se substitueront en une idole Noire (Jolie Abyssinienne) et une saison en Ivoire. C'est-à-dire que les personnages du sonnet (Verlaine et Rimbaud) deviennent ici l'autre couple (Rimbaud et Nouveau).

Germain Nouveau prétendait en effet descendre des Nègres d'Abyssinie!

## JANVIER

Dans le palais d'hiver, écoutez bien, c'est l'aube Et la Saint Valentin entrebaillant les portes Et, par les escaliers en velours, toutes sortes D'éveils, soupirs de pas et musiques de robes

L'Enfant si frêle sous d'énormes cheveux d'ambre Assise au lit, de ses deux yeux trop grands dévore Les joujoux monstrueux que la nuit fit éclore Son âme en fête a parfumé toute la chambre

La servante, jolie Abyssinienne, rêve Et s'afflige aux carreaux car la neige sans trève A tué le jardin, que c'est à n'y pas croire!

Et le rire ébloui de l'une ne s'achève Encore, et l'autre enfant, petite idole noire, Se dresse étrangement sur la Saison d'Ivoire.

Londres 74.

Quel foisonnement dans l'œuvre de cette trinité satanique de saison, d'épingle, d'ivoire, de poison, de satan, d'enfer, de St Valentin! Mais je me laisse entraîner; mon seul propos était de rendre à Rimbaud ce qui est à Rimbaud. Nous serions coupables de légèreté critique si, après les différentes preuves, confirmées par la lettre de Verlaine nous ne prenions pas attitude à propos de Poison perdu.

## En attendant Godot

## Communication de M. Roger BODART, à la séance mensuelle du 8 novembre 1969

Dans une communication faite ici, il y a quelques années, et qui concernait ce que l'on nomme arbitrairement le second métier d'un écrivain, Marcel Thiry parlait d'une fiche de renseignements où, énumérant ses activités commerciales, on avait ajouté: « serait ancien poète ».

Le mode conditionnel conviendrait à cet être fantomatique. à cette « chose » comme on dit dans Hamlet, nommée Samuel Beckett. Les critiques bien informés croient pouvoir dire qu'il aurait été le secrétaire de James Joyce. Le personnage central, dont on ne sait trop s'il est visible ou invisible, de sa pièce En attendant Godot, pourrait être Dieu, à moins qu'il ne soit Pozzo, Godot, ou Godin, ou Godet, ou un autre! Beckett serait. selon certains, athée, mais lui-même ne se serait jamais prononcé de façon formelle à ce sujet puisqu'il est peu visible et que ceux qui le connaissent, ne l'entendent guère parler. Quand le prix Nobel lui fut décerné, Beckett aurait été de passage en Tunisie, mais son hôtelier l'aurait perdu de vue tout en disant qu'il ne se serait guère éloigné puisque les inondations auraient dû l'arrêter à peu de distance de l'hôtel. Quelques heures plus tard, son éditeur aurait dit qu'il ne refuserait pas le Prix, mais qu'il ne pourrait sans doute aller à Stockholm pour le recevoir. et que de toute façon il en offrirait le montant à une œuvre de bienfaisance. Quant aux amis de Beckett, ils déclaraient que rien ne serait plus absurde que de voir ce poète de l'échec absolu consacré par une réussite totale. Cette trompette triomphale percerait le mur de silence dans lequel Beckett s'enferme depuis toujours comme un air de cornemuse dans la lande perce un épais brouillard.

Homère n'a jamais existé. Napoléon serait un mythe solaire. Samuel Beckett est-il un innommable? Quand on parle de Beckett, parle-t-on de roman, de théâtre, ou bien de cette brume insaisissable que certains nomment poésie? L'attente qui est le thème central de l'œuvre de Beckett est-elle la préhistoire de l'être? Ou le non-être? Ou l'histoire de l'être qui ne peut rien faire d'autre qu'attendre, qui ne peut avoir d'autre nom que le plus personnel et le plus impersonnel des noms : *Personne*?

Le Prix Nobel 1969 aurait-il été donné à une ombre, à une larve, un embryon ?

Beckett est irlandais. Être irlandais, est-ce être? C'est être et ne pas être. Uni, désuni, Irlandais du Sud, ou du Nord. Catholique, ou protestant. Riche, ou pauvre. Priant, ou jurant. Taciturne, et bavard. Avare et débordant. Buveur d'eau, et d'eau de vie. De chez soi, et d'ailleurs.

D'ailleurs surtout. Chez soi ailleurs, Quatre millions d'Irlandais en Irlande. Trente millions en Amérique, dix millions au Canada, en Australie, en Afrique du Sud. L'Irlandais ne supporte pas l'Irlande. Il la fuit. Mais il la transporte avec lui. Sordide et songeur, avide et généreux, on le trouve partout. Aux États-Unis, il peuple les prisons : geôlier ou prisonnier. Il est président libertaire, ou parlementaire libertin, pasteur austère, ou ivrogne inspiré. D'autant plus enraciné dans sa terre qu'il s'en est détaché. Un soir, à Montréal, un chauffeur de taxi m'a dit : « je suis un véritable Irlandais, pas un traître : je parle français ». La patrie, c'est là où on est mal, disait un patriote polonais, Mickievickz. Ainsi pensent le Roumain Ionesco, le flamand Maeterlinck, l'Américain Ezra Pound, l'Irlandais James Joyce et son ami Samuel Beckett.

Joyce réinvente Ulysse et Dédale, double patrie qui est un double exil, chemin de terre et chemin d'eau. Beckett le suit sur cette double voie. L'Ire Land est l'Error Land. L'errance est sa vérité, sa vie. It's a long way: Un long chemin, mène de celui qu'on n'est pas encore à celui qu'on ne sera jamais.

Dans je ne sais plus quel livre consacré à Pasternak, on peut voir son cabinet de travail. Une bibliothèque. Un lit. Une porte fenêtre ouvrant sur un bois de bouleaux. Une chaise. Et une paire de bottes. La paire de bottes, c'est Pasternak, c'est le Russe qui n'est chez lui que sur une route, c'est le juif errant, c'est ce que Gabriel Marcel appelle la condition itinérante de l'homme. Le docteur Jivago est une histoire de bottes. En attendant Godot aussi.

— Qu'est-ce que nous avons fait hier soir, demande Vladimir.

Estragon:

- Ce que nous avons fait ?

Vladimir:

- Essaie de te rappeler.

Estragon:

- Eh bien, nous avons dû bavarder.

Vladimir:

- A propos de quoi?

Estragon:

— Oh... à bâtons rompus, peut-être à propos de bottes... Voilà, je me rappelle, hier soir, nous avons bavardé à propos de bottes. Il y a un demi-siècle que ça dure.

Ouvrez la partition (je dis bien la partition parce qu'En attendant Godot est plus un concert qu'une pièce en deux actes) et vous découvrirez que tout se passe du début à la fin, sur une route, près d'un arbre, et que l'un des principaux acteurs, Estragon, au lever du rideau est assis par terre et s'efforce d'enlever sa chaussure. Il a l'aspect d'un clochard, c'est vrai. Il s'appelle Estragon, acceptons-le. Mais il pourrait tout aussi bien s'appeler Ahasverus, Ulysse, Dédale, Don Quichotte, ou le docteur Jivago. Comme tous ceux-là il passe sur la terre comme un pèlerin et un voyageur, il franchit le pont des reviens-ten. « Un jour je m'attendais moi-même, je me disais Guillaume. il est temps que tu viennes. » La chaussure qu'il essaie d'enlever, comme les bottes de Pasternak, est l'image de sa condition d'homme: elle est l'attente de quelque chose, de quelqu'un qui n'a pas de nom bien qu'on s'efforce de le nommer et de le trouver, elle est ce que certains appellent l'absurdité du destin, ce que d'autres appellent notre raison d'exister.

Les critiques et les historiens de la littérature contemporaine ont surtout voulu voir dans cette œuvie l'absurdité. Du concert qu'est cette œuvre plus musicale que théâtrale, ils n'ont entendu que les dissonnances. On peut se demander pourtant, si, pardelà les dissonances, ou par-dessous, une oreille attentive ne pourrait pas entendre des assonances et des harmonies souterraines.

Il est possible que toute la philosophie, j'oserais même dire toute la sagesse de Samuel Beckett, tienne dans les deux premières répliques d'En attendant Godot. Estragon s'acharne des deux mains à enlever sa chaussure, s'arrête, à bout de forces, renonce et dit:

## - Rien à faire.

Vladimir, son compagnon depuis un demi-siècle, arrive à ce moment-là et dit :

— Je commence à le croire... J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable, tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat.

Jusqu'à la fin de la pièce, Estragon et Vladimir attendront Godot, reprendront le combat. D'une façon un peu molle peut-être, ou léthargique, ou paresseuse. Beckett qui a beaucoup lu Dante dans le texte a toujours été hanté par un personnage de la Divine Comédie, Belacqua qui, dans le Quatrième chant du Purgatoire, représente la lassitude, la paresse, l'indifférence. Dante le rencontre, assis à l'ombre d'un roc, harassé, le visage abattu entre ses deux genoux qu'il tient de ses bras. Dante reconnaît un luthier de Florence, qui fut son ami et qui était connu pour son indolence et son apathie. Belacqua est condamné à attendre comme il a attendu toute sa vie. Il ne pourra gagner le Paradis et rencontrer Dieu que lorsqu'il aura patienté à l'ombre du roc, au bord du chemin, autant d'années que sa vie en a contenu.

Dans la première œuvre publiée par Beckett, More Pricks than Kicks, (Plus de coups d'épingle que de coups de pied), la première nouvelle Dante et le homard débute ainsi : « C'était le matin et Belacqua était empêtré dans le premier des canti de la lune. Il était si embourbé qu'il ne pouvait ni avancer ni reculer. » Tous les personnages de Beckett, par la suite, seront

autant de Belacqua repliés sur eux-mêmes, dans le purgatoire non de l'indifférence, ni de l'ennui, ni du désespoir, mais dans le purgatoire d'une pré-existence.

Ce qu'ils attendent, c'est de rencontrer par-delà la nuit, le jour. Ils sont des larves, ou des lymphes. Leur position, la tête dans les genoux, est celle de l'embryon. Beckett le laisse clairement entendre quand, comme Belacqua accroupi sous son rocher, il montre Estragon s'efforçant de dormir, au pied d'un arbre, dans « une position utérine, la tête entre les jambes ». Que peut bien représenter cet arbre sinon l'arbre de la vie, l'arbre Ygdrasill qui tient dans ses racines l'univers entier? Cet arbre doit avoir une certaine importance aux yeux de Beckett puisque, dans le jardin de sa maison qu'il s'est fait construire sur une colline de Seine et Marne, derrière un mur gigantesque qui le protège de toutes parts comme une enceinte de forteresse, un arbre s'élève, un seul arbre, l'arbre de Godot.

- On attend Godot, dit Vladimir.
- C'est vrai répond Estragon. Tu es sûr que c'est ici ?
- Quoi ?
- Qu'il faut attendre.
- Il a dit devant l'arbre.

Devant l'arbre, au pied de l'arbre, la tête dans les genoux, Belacqua, Estragon, Vladimir, Lucky, Murphy, Watt, Malone, Malloy, Mahood, attendent l'être (avec ou sans majuscule). Dans l'Innommable, œuvre tout en clair-obscur, Beckett est un auteur à la recherche de ses personnages et de lui-même. De nombreuses pages sont consacrées à la description de la vie utérine, de cette stagnation dans la source, ou dans la mare originelle. Cette vie avant la vie n'est même pas le songe d'une chrysalide ou d'un têtard.

Les clochards de Beckett ne sont nullement, comme on le dit trop souvent, des pelures d'hommes que la vie a crachées. La pelure n'attend rien. Eux, ils attendent. Qu'est-ce donc que le clochard beckettien? C'est l'homme par excellence puisqu'il est sur une route, au pied d'un arbre ou d'un rocher, et qu'il attend quelque chose d'autre que ce qu'il est et que ce qu'il a. J'ai parlé de la condition itinérante de l'Irlandais. C'est vrai,

tout en étant insuffisant. Beckett est universel, et ses personnages aussi.

En 1938, après avoir fait un tour d'Europe, Beckett s'est installé à Paris au 8º étage d'un immeuble du XVº arrondissement. Un soir, non loin de là, un clochard le poignarde. Pourquoi ? Sur son lit d'hôpital, Beckett se le demande. A peine guéri, il se précipite à la Santé où son agresseur est incarcéré, et à travers les grilles du parloir, il l'interroge. L'autre, hébété, répond : « Je ne sais pas. » Ce coup de poignard dans la nuit, ce « je ne sais pas », ces actes d'êtres « qui ne savent pas ce qu'ils font », comme il est dit dans un autre Livre, tout cela est le tissu même de l'œuvre de Godot. Quand Estragon voit Lucky pleurer et s'approche de lui pour lui essuyer les yeux, Lucky lui décoche un violent coup de pied dans les tibias. Estragon fait le tour du plateau en boitant et en hurlant de douleur. Lucky ne pleure plus. C'est Estragon qui saigne et qui souffre.

— Il ne pleure plus, constate Pozzo. Vous l'avez remplacé en quelque sorte. Les larmes du monde sont immuables. Pour chacun qui se met à pleurer, quelque part, un autre s'arrête de le faire.

Un poète, sud-américain, a dit quelque chose comme cela : « à l'instant où je parle, quelqu'un va naître, un autre va mourir ».

Est-ce vraiment un autre qui pleure pendant que l'autre cesse de pleurer, un autre qui naît pendant que l'autre cesse de vivre, ou bien tous les hommes seraient-ils les notes d'un même concert, les grains de sable d'une même plage, les larmes d'un même océan?

C'est cela que semble suggérer *En attendant Godot*, ce magma, cette mêlée, cet emmèlement, cette mélasse. Le titre et le contenu d'une de ses œuvres *L'innommable* révèle combien tous les hommes qui passent dans ses pièces ou dans ses nouvelles sont un seul et même homme.

Vladimir dit à Estragon:

- Ils ont beaucoup changé.
- Qui ?
- Ces deux-là. N'est-ce pas qu'ils ont beaucoup changé?

- C'est probable. Il n'y a que nous qui n'y arrivons pas.
- Probable? C'est certain. Tu les as bien vus?
- Si tu veux. Mais je ne les connais pas.
- Mais si, tu les connais.
- Mais non.
- Nous les connaissons, je te dis. Tu oublies tout... A moins que ce ne soit pas les mêmes.
- La preuve, ils ne nous ont pas reconnus.
- Ça ne veut rien dire. Moi aussi j'ai fait semblant de ne pas les reconnaître. Et puis nous, on ne nous reconnaît jamais.

Personne ne reconnaît personne. Personne ne connaît personne. Personne même ne se connaît. Godot est-il Godot, ou Godin, ou Godet ? Et Pozzo ?

Vladimir l'appelle, et crie:

- M. Pozzo! Reviens! On ne te fera pas de mal!
- Si on essayait avec d'autres noms ?
- J'ai peur qu'il ne soit sérieusement touché.
- Ce serait amusant.
- Qu'est-ce qui serait amusant?
- D'essayer avec d'autres noms, l'un après l'autre. Ça passerait le temps. On finirait bien par tomber sur le bon.
- Je te dis qu'il s'appelle Pozzo.
- C'est ce que nous allons voir. Voyons... Abel! Abel! Pozzo:
- A moi!
- Tu vois!
- Je commence à en avoir assez de ce motif.
- Peut-être que l'autre s'appelle Caïn.

Il appelle:

— Caïn! Caïn!

Pozzo:

- A moi!

Estragon:

C'est toute l'humanité...

Ce qui heurte certains dans les personnages de Beckett, c'est ce qu'on appelle leur inhumanité, leur manière d'enfoncer

de plus en plus dans la misère, d'avoir l'air de s'y complaire. Cependant rien n'est peut-être plus humain que le monde de Beckett à cause précisément de cet humus de misère.

Quand Pozzo, le bourreau, est devenu aveugle et demande pitié, Vladimir dit :

- Faisons quelque chose pendant que l'occasion se présente! Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous. Non pas à vrai dire qu'on ait précisément besoin de nous. D'autres feraient aussi bien l'affaire, sinon mieux. L'appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité entière qu'il s'adresse. Mais à cet endroit, en ce moment, l'humanité, c'est nous, que ça nous plaise ou non. Profitons-en, avant qu'il soit trop tard. Représentons dignement pour une fois l'engeance où le malheur nous a fourrés.

La puissance rend seul. L'argent aussi. Les personnages de Beckett sont humains parce que rejetés. Être des rebuts les a soudés, jumelés. Vladimir et Estragon, ne l'oubliez pas, attendent Godot côte à côte depuis un demi-siècle. S'ils avaient été seuls peut-être n'en auraient-ils pas eu le courage.

Pendant la nuit, on a volé les chaussures noires d'Estragon. On a mis à la place des chaussures verdâtres. Didi dit à Gogo:

- Si tu les essayais.
- J'ai tout essayé, dit Gogo.
- Je veux dire les chaussures.
- Tu crois?
- Ça fera passer le temps... Je t'assure, ça sera une diversion.
- Un délassement.
- Une distraction.
- Un délassement.
- Essaie.
- Tu m'aideras ?
- Bien sûr.
- On ne se débrouille pas trop mal, hein, Didi, tous les deux ensemble?
- Mais oui, mais oui. Allez, on va essayer la gauche d'abord.
- On trouve toujours quelque chose hein, Didi pour nous donner l'impression d'exister?

— Mais oui, mais oui, on est des magiciens. Mais nous ne nous laissons pas détourner de ce que nous avons résolu.

C'est merveilleux, oui, ces magiciens qui en n'existant pas se donnent l'impression d'exister, qui en piétinant se sentent avancer, en attendant ne se détournent pas de ce qu'ils ont résolu.

Dans son roman, Comment c'est, un simulacre d'être humain se traîne dans la boue on ne sait trop vers quel lieu mais on saura que c'est vers son compagnon. Et là aussi parlant de la boue et du noir, Beckett dit : oui, la boue et le noir sont vrais oui là rien à regretter non.

On peut se demander si par-delà l'influence du Belacqua dantesque et du coup de poignard qu'il a reçu un soir, en 1938, dans le XVe arrondissement, Beckett en étant obsédé à ce point par des êtres réduits à moins que rien, n'a pas retrouvé quelque souvenir prénatal. Peu de pays ont été aussi misérables que l'Irlande. En 1846, au moment de la grande famine, un expert du gouvernement arrive à Skibereen, entre dans une cabane et v trouve six squelettes vivants, aux veux hagards, gisant tous ensemble sur un peu de paille, recouverts d'une seule couverture en lambeaux. Dans une autre masure, il trouve sur le sol en terre battue trois cadavres dévorés à moitié par les rats. A cette époque-là, en cinq ans, la population a diminué de 2 millions d'habitants, morts de faim ou émigrés, ces émigrés s'embarquant sur les fameux bâteaux-cercueils où beaucoup mouraient avant d'atteindre les côtes d'Amérique. Il y a un peu plus de cent ans les Irlandais étaient huit millions. Le pays, depuis, a perdu la moitié de ses habitants. Voilà sans doute la source profonde de la hantise de l'errance et de la misère chez Beckett; il est littéralement fasciné par elle, il semble qu'il ait découvert la beauté de l'horrible, qu'il soit attaché à elle par un étrange amour. Beckett a eu beau fuir l'Irlande et faire le tour de la Terre, il emportait avec lui, en lui, dans la moelle de ses os, le paradoxe de son peuple, l'un des plus malheureux qui soient et en même temps l'un des plus acharnés à vivre. Comment peut-on à ce point être harcelé par le destin et aimer le destin ? A cela il n'y a pas de réponse. Cela est ainsi. « Moi je m'appelle Comment » conclut Beckett en conclusion de son

roman le plus pénible à lire: comment c'est. Il s'appelle comment comme dans son roman comico-sérieux Watt s'appelle Quoi? (What) et l'homme qu'il cherche Knot, c'est-à-dire rien (Not).

L'étonnant dans cette œuvre, c'est que non seulement l'horrible y soit vraiment beau, mais aussi que l'insensé semble receler un sens caché. « En attendant Godot » pourrait être une parabole biblique, un Évangile revu et corrigé par Joyce, ou Céline ou Kafka. Attendre Godot, c'est attendre un Dieu dont on n'ose pas dire le nom, parce que ce nom est indicible, innommable. Si Dieu est, il ne peut être que l'Innommé. Bien des mots-clés apparaissent dans cette parabole à la fois nauséeuse et franciscaine.

Vladimir songe à la mort du Christ et à celle, à ses côtés, des deux larrons.

- Un des larrons fut sauvé, dit-il. C'est un pourcentage honnête.
  - Il a une idée. Il se tourne vers Estragon. Il lui dit:
- -- Gogo...
- Quoi?
- -- Si on se repentait?
- De quoi?
- Eh bien... On n'aurait pas besoin d'entrer dans les détails.
- D'être né?

Vladimir éclate de rire. Mais rire lui fait mal au ventre.

- Seulement sourire, dit-il. Il sourit, puis subitement redevient grave, et dit:
- Gogo...
- Qu'est-ce qu'il y a?
- Tu as lu la Bible?
- La Bible... J'ai dû y jeter un coup d'œil... je me rappelle les cartes de la Terre Sainte. En couleur. Très jolies. La Mer Morte était bleu pâle. J'avais soif rien qu'en la regardant. Je me disais, c'est là que nous irons passer notre lune de miel. Nous nagerons. Nous serons heureux.

Autres mots-clés dans *En attendant Godot*: les noms de Caïn et d'Abel auxquels répondent deux de ses personnages.

Un autre encore:

Vladimir s'exclame:

— Jésus! Qu'est-ce que tu vas chercher là! Tu ne vas tout de même pas te comparer à lui!

Estragon: Toute ma vie, je me suis comparé à lui.

Autre mot clé:

Vladimir demande à Pozzo, s'il veut vraiment se débarrasser de Lucky :

— Il veut m'avoir, répond Pozzo, mais il ne m'aura pas... En réalité, il porte comme un porc.

(Lucky porte cet être qui se dit d'essence divine, comme le Passeur porte le Christ.)

Pozzo ajoute: Au lieu de le chasser, ... Je l'emmène, telle est ma bonté, au marché du Saint-Sauveur, où je compte bien en tirer quelque chose...

Ces paroles sont énigmatiques. Qu'est-ce que ce marché du Saint-Sauveur ? Qu'est-ce que Pozzo va faire de Lucky ? En quoi, en qui va-t-il le transformer ?

Autre mot-clé aussi, ou plutôt autre page-clé.

Le jour baisse. *Jam vesperit*, comme dit le latin. Une grande paix descend. Vladimir cependant s'impatiente. La nuit viendrat-elle jamais? Il voudrait partir avec Estragon?

— Mais c'est tout naturel, dit Pozzo. ... C'est tout naturel. Moi-même à votre place si j'avais rendez-vous avec un Godin... Godet... Godot... enfin vous voyez qui je veux dire, j'attendrais qu'il fasse nuit noire avant d'abandonner.

C'est Pozzo qui veut partir. Il regarde sa montre. Et voilà qu'à son tour Vladimir veut le retenir, lui disant que le temps s'est arrêté.

— Ne croyez pas ça, répond Pozzo. Tout ce que vous voulez, mais pas ça... Je vois ce que c'est, vous n'êtes pas d'ici. Vous ne savez pas ce que c'est que le crépuscule chez nous. Voulez-vous que je vous le dise ?... Regardez...

(Tous regardent le ciel.)

... Qu'est-ce qu'il y a de si extraordinaire? En tant que ciel? Il est pâle et lumineux, comme n'importe quel ciel à cette heure de la journée... Dans ces latitudes. Quand il fait beau. Il y a une heure... environ... après nous avoir versé... depuis... mettons dix heures du matin... sans faiblir des torrents de lumière rouge et blanche, il s'est mis à perdre de son éclat, à pâlir... à pâlir toujours un peu plus, jusqu'à ce que... vlan! fini! il ne bouge plus! Mais... mais derrière ce voile de douceur et de calme... la nuit galope... et viendra se jeter sur nous... pfft! comme ça... au moment où nous nous y attendrons le moins...

Le début de cette page étrange fait penser aux pèlerins d'Emmaüs au moment où le passant inconnu va broyer le pain. Quant aux dernières paroles, elles rendent le même son que l'avertissement « je viendrai vous surprendre la nuit comme un voleur ».

Ces paroles semblent livrer la signification cachée de l'œuvre. Vladimir et Estragon veillent et attendent pendant que les autres dorment. Ils attendent la nuit parce qu'alors le Maître viendra.

— Une seule chose est claire, dit Vladimir. Nous attendons que Godot vienne.

Estragon:

C'est vrai.

Vladimir:

— Ou que la nuit tombe. Nous sommes au rendez-vous, un point, c'est tout. Nous ne sommes pas des saints; mais nous sommes au rendez-vous. Combien de gens peuvent en dire autant?

A la première d'En attendant Godot, le 5 janvier 1953, en traversant la cour obscure de l'immeuble bourgeois habité, boulevard Raspail, où se trouvait alors le théâtre de Babylone, Jean Anouilh disait: « J'ai vu « Les Pensées » de Pascal jouées par les Fratellini ».

J'ai dit des personnages de Beckett qu'ils étaient des larves, qu'ils vivaient une vie embryonnaire, qu'ils attendaient la tête dans les genoux comme le fait un fœtus. Ils sont condamné à vivre un jour, a-t-on dit. Oui. A moins qu'ils ne vivent déjà, et qu'ils soient condamnés à mourir. Mais qu'est-ce que la naissance sinon un arrachement, une agonie ? Et l'agonie, n'est-ce

pas un avènement, une naissance? Où en sommes-nous? Où, et quand? Nos notions d'espace et de temps ont-elles un sens? Pozzo ne le pense pas:

— Vous n'avez pas fini de m'empoisonner avec vos histoires de temps? C'est insensé! Quand! Quand! Un jour, ça vous ne suffit pas, un jour pareil aux autres, il est devenu muet, un jour je suis devenu aveugle, un jour nous deviendrons sourds, un jour nous sommes nés, un jour nous mourrons, le même jour, le même instant, ça ne vous suffit pas? ... Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau...

### Vladimir:

— Est-ce que j'ai dormi pendant que les autres souffraient? Est-ce que je dors en ce moment? Demain, quand je croirai me réveiller, que dirai-je de cette journée? Qu'avec Estragon, mon ami, à cet endroit, jusqu'à la tombée de la nuit, j'ai attendu Godot? Que Pozzo est passé, avec son porteur et qu'il nous a parlé? Sans doute. Mais dans tout cela qu'y aura-t-il de vrai? Lui ne saura rien. Il parlera des coups qu'il a reçus et je lui donnerai une carotte... A cheval sur une tombe et une naissance difficile. Du fond du trou, rêveusement, le fossoyeur applique ses fers. On a le temps de vieillir. L'air est plein de nos cris. Mais l'habitude est une grande sourdine... Moi aussi un autre me regarde, en disant, il dort, il ne sait pas; qu'il dorme... Je ne peux pas continuer... Qu'est-ce que j'ai dit?

Il y a en Vladimir et Lucky un acquiescement dans la profondeur, une paix mystérieuse dans l'attente, un concert lointain au-delà des mots.

E.: Pour bien faire, il faudrait me tuer, comme l'autre.

VI.: Quel autre? — Quel autre?

E.: Comme des billions d'autres.

V.: A chacun sa petite croix... Pendant le petit pendant et le bref après ?

E.: En attendant, essayons de converser, sans nous exalter, puisque nous sommes incapables de nous taire.

V.: C'est vrai, nous sommes intarissables.

E.: C'est pour ne pas penser.

V.: Nous avons des excuses.

E.: C'est pour ne pas entendre.

V.: Nous avons nos raisons.

E.: Toutes les voix sont mortes.

V.: Ça fait un bruit d'ailes.

E.: De feuilles.

V.: De sable.

E.: De feuilles.

Silence

V.: Elles parlent toutes en même temps.

E.: Chacune à part soi.

Silence

V.: Plutôt elles chuchotent.

E.: Elles murmurent.

V.: Elles bruissent.

E.: Elles murmurent.

V.: Que disent-elles?

E.: Elles parlent de leur vie.

V.: Il ne leur suffit pas d'avoir vécu.

E.: Il faut qu'elles en parlent.

V.: Il ne leur suffit pas d'être morts.

E.: Ce n'est pas assez.

Ainsi tout continue. Le chemin est sans fin. On n'en finit pas d'attendre. Il faut tenter de vivre, soupire l'autre. De vivre, d'aimer.

Comme le dit James Joyce, l'infirmière aime le nouveau pharmacien. L'agent 14 A aime Mary Kelly, Gertie Mac Doweil aime le jeune homme qui a une bicyclette. M.B. aime un Monsieur blond. Li Chin Han aime embrasser Cha Pu Chow. Jumbo l'éléphant, aime Alice l'éléphante. Le vieux Monsieur Verschayle qui a un cornet acoustique aime la vieille Madame Verschayle qui a un œil qui dit zut à l'autre. L'homme au mackintosh brun aime une dame qui est morte. Sa Majesté le Roi aime Sa Majesté la Reine. Madame Norman W. Tupper aime le lieutenant Taylor. Vous aimez une personne, et cette personne

aime une autre personne parce que tout le monde aime quelqu'un, mais Dieu, lui, aime tout le monde.

... Humour, bien sûr. L'humour est l'humus de l'âme. Il la cache, il la nourrit. L'humour est l'humus de l'amour.

On a dit de la pièce de Beckett, En attendant Godot, qu'elle était statique, ou plus précisément stagnante, qu'il ne s'y passait rien. Ce n'est pas tout à fait vrai. Au premier acte, au moment où Vladimir et Estragon constatent (pour la quantième fois?) qu'ils attendent Godot, où Estragon pour la deuxième fois répète qu'il n'y a rien à faire, Pozzo entre précédé de Lucky qui le porte. Pozzo tient la corde et le fouet et voudrait se débarrasser de Lucky.

Au deuxième acte, Pozzo reparaît. Il reparaît au moment où Estragon demande à Vladimir:

- Tu crois que Dieu me voit ?
  - Et Vladimir répond :
- Il faut fermer les yeux.

Estragon ferme les yeux, puis crie à tue-tête :

- Dieu aie pitié de moi!

A ce moment précis, Pozzo entre accompagné de Lucky. Mais ce n'est plus le Pozzo terrible du premier acte. Il est devenu aveugle. Et c'est lui qui crie:

- A moi!

Il appelle à l'aide.

La roue a tourné. Maintenant que Pozzo est dans la nuit, Vladimir et Estragon en sortent. Vladimir dit:

— Nous ne sommes plus seuls, à attendre dans la nuit, à attendre Godot, à attendre, — à attendre. Toute la soirée, nous avons lutté, livrés à nos propres moyens. Maintenant, c'est fini. Nous sommes déjà demain.

Estragon:

- Mais ils sont seulement de passage!

Pozzo:

- A moi!

## Vladimir:

— Déjà le temps coule tout autrement. Le soleil se couchera, la lune se lèvera et nous partirons — d'ici.

Mais avant de partir, Vladimir et Estragon regardent Pozzo. Ils le regardent et ils l'aident, car il est tombé. Il tombera plusieurs fois. Plusieurs fois, il demandera pitié. Il criera à l'aide, et il se sentira abandonné de tous.

Ces deux Pozzo, celui du premier acte et celui du second, se succèdent comme le Dieu de colère de l'Ancien Testament succède à l'homme-dieu pitoyable du Nouveau Testament. Vladimir et Pozzo sont autour de lui comme les deux larrons.

- A moi, crie Pozzo.
- Nous sommes là, répond Vladimir.
- Qui êtes-vous -, demande Pozzo.
- Nous sommes des hommes, répond Vladimir.

Comme Pozzo crie encore « Pitié! Pitié! », Vladimir irrité lui donne des coups et Pozzo se dégage en poussant des cris de douleur et s'éloigne en rampant. Pozzo s'effondre et Vladimir crie: « Il s'est sauvé. Il est tombé! »

- Il s'était donc levé ? demande Estragon.
- Non.
- Et cependant tu dis qu'il est tombé.

Vladimir:

- Il s'était mis à genoux.

Vladimir se met alors à regretter sa colère.

- Il a imploré notre aide. Nous sommes restés sourds. Il a insisté. Nous l'avons battu.
  - ... Si je pouvais ramper jusqu'à lui...

Voilà ce que signifie peut-être le rampement des personnages de Beckett. Il n'est pas loin du boitillement de doña Pronhèze qui, dans le Soulier de Satin, offre un de ses souliers à Notre-Dame qu'elle nomme sa grand'maman effrayante, afin qu'allant vers le péché, elle y aille en boîtant.

Quand Pozzo et Lucky s'en vont, un jeune garçon arrive, un berger qui garde des chèvres, envoyé par son maître Godot, et qui, au premier acte, avait déjà fait une courte apparition. Il avait répondu aux questions de Vladimir que Monsieur Godot était gentil avec lui, qu'il ne le battait pas, qu'il ne battait que son frère, berger lui aussi, mais qui gardait les brebis. Quand Vladimir lui avait demandé s'il n'était pas malheureux, il avait répondu : « je ne sais pas ». Alors Vladimir l'avait renvoyé.

- Qu'est-ce que je dois dire à Monsieur Godot, Monsieur ? avait demandé le garçon.
- Dis-lui... dis-lui que tu nous a vus, avait répondu Vladimir.

Le lendemain, le garçon revient, toujours de la part de Monsieur Godot. Ce dialogue s'amorce avec Vladimir:

- Il ne viendra pas ce soir.
- Non, Monsieur.
- Mais il viendra demain.
- Oui, Monsieur.
- Sûrement.
- Oui, Monsieur.
- Ou'est-ce qu'il fait, Monsieur Godot? Tu entends?
- Oui, Monsieur.
- Et alors?
- Il ne fait rien, Monsieur
- ...
- Il a une barbe, Monsieur Godot?
- Oui, Monsieur.
- Blonde ou... noire?
- Je crois qu'elle est blanche, Monsieur.

Vladimir:

- Miséricorde.

Garçon.

- Qu'est-ce que je dois dire à Monsieur Godot, Monsieur ? Vladimir :
- Tu lui diras tu lui diras que tu m'as vu et que que tu m'as vu...

Puis, au moment où le garçon va parler, Vladimir s'arrête, le garçon s'arrête, Vladimir ajoute:

— Dis, tu es bien sûr de m'avoir vu, tu ne vas pas me dire demain que tu ne m'as jamais vu? Voir, être vu. Se connaître, se reconnaître. Se saluer. Là est toute la recherche de Vladimir, d'Estragon, de Lucky, de Pozzo, du berger, des autres. Mais ils sont distraits, ou bien oublieux, ou encore aveugles comme Pozzo au second acte. Et puis voir, est-ce voir avec les yeux du corps ? Vous vous souvenez du dialogue entre Vladimir et Estragon.

## Estragon:

- Tu crois que Dieu me voit?
  - Vladimir:
- Il faut fermer les yeux.

C'est à ce moment là que Pozzo paraît, Pozzo devenu aveugle. Pozzo qui peu après sera sauvé parce qu'il tombera. Pozzo que l'on aidera à se relever, qui sera une nouvelle fois sauvé parce qu'il sera à genoux.

- Quand on cherche, on entend, dit Vladimir.
- C'est vrai, dit Estragon.
- Ça empêche de trouver.
- Voilà.
- Ça empêche de penser.
- On pense quand même.
- Ce n'est pas le pire de penser.
- Bien sûr, bien sûr, mais c'est déjà ça.
- Comment, c'est déjà ça?
- C'est déjà ça en moins.
- Évidemment.
- Alors? Si on s'estimait heureux.

Ceci n'est pas le dernier mot d'En attendant Godot. Les deux dernières répliques sont celles-ci :

- Alors on y va?
- Allons-y.

Ainsi parle celui qu'on nomme le poète de l'Absurde. Absurde comme la vie dont on ne voit pas le sens parce que l'œil de la

pensée est aveugle. Absurde comme le roman récent d'Andrée Chédid L'Autre qui aurait pu s'intituler Le Même, roman où, après un tremblement de terre, un homme d'Orient, à la surface, s'efforce de sauver un homme d'Occident, emmuré. Leur aventure sera celle d'un sauvetage et d'une disparition. L'emmuré et le sauveteur s'approcheront lentement à travers la dureté de la terre, à travers l'épaisseur des différences. Quand l'emmuré revoit le jour, il ne verra pas le visage de celui qui l'a délivré. Son libérateur, le vieil homme de la Terre enfourche un moteur derrière un jeune garçon qui lui dit « Cette fois, on y va! » Et le vieil homme, serrant les genoux, se penche par-dessus l'épaule du conducteur, et hurle, par-dessus le vacarme: « On y va! »

# Liège et l'affaire Sainte-Beuve

Communication présentée au Colloque « Sainte-Beuve et la critique littéraire contemporaine », le 6 octobre 1969, à l'Université de Liège.

Un colloque réunissant à Liège des théoriciens de la critique littéraire autour du souvenir de Sainte-Beuve, mort il y a cent ans, ne pouvait se dispenser de rappeler le séjour dans cette ville de l'auteur des Lundis. Ce devoir, si c'en est s'accompagne pourtant de quelques périls dont je ne suis que trop conscient. Lorsque voici deux ans, M. André Vandegans, à l'occasion du 150e anniversaire de l'Alma mater liégeoise, fit paraître son importante notice sur Sainte-Beuve et l'Université de Liège, c'était, en même temps qu'une synthèse, la mise au point de ce qu'on avait écrit sur le sujet depuis 1905, date de la plaquette d'Oscar Grojean : Sainte-Beuve à Liège. Lettres et documents inédits, première étude d'ensemble qui allait être suivie d'autres recherches dues — je les cite dans l'ordre chronologique — à Félix Magnette, Émile Van Lerberghe, Georges Laport, Carlo Bronne, Jean Bonnerot, moi-même et Léon-Ernest Halkin. Ce dossier progressivement enrichi n'était-il pas enfin complet? Une surprise nous attendait: elle nous est venue tout récemment de l'Exposition Sainte-Beuve (organisée à la salle Wittert de l'Université) et plus précisément de son beau catalogue enrichi par les notices détaillées de Mme Rita Lejeune. Des documents inédits et d'heureuses découvertes venant s'ajouter à tout ce qui était déjà connu font de cet ouvrage plus qu'un instrument de travail, dont je suis du reste le premier bénéficiaire. Ce catalogue chronologique constitue en réalité, le livre blanc de ce qu'on pourrait appeler l'affaire Sainte-Beuve.

\* \*

L'affaire Sainte-Beuve: et pourquoi pas? Car les rapports entre Sainte-Beuve, la Belgique et Liège forment la trame d'une histoire non dépourvue d'intrigues et de rebondissements avant de s'achever par la retraite volontaire du héros principal. Elle gravite essentiellement autour de la nomination de Sainte-Beuve à l'Université de Liège en 1848. Certes, il n'est pas rare que la nomination des professeurs d'université provoque quelques remous, surtout dans une ville wallonne habituée au tumulte gaulois et dans des lieux où souffle l'esprit... qui est parfois celui de Byzance. Mais dans le cas de Sainte-Beuve, les choses allèrent plus loin: les remous devinrent tempête.

Cette histoire débute par un prologue qui se situe au lendemain de l'indépendance belge. C'est en 1831, en effet, que Sainte-Beuve faillit venir à Liège pour y enseigner la littérature « comparée et générale». Le jeune critique, déjà réputé, avait alors 27 ans ; il s'était épris passionnément d'Adèle Foucher, la femme de son meilleur ami, Victor Hugo, et de cet amour était né une liaison trouble et difficile. Ce sont là les « circonstances toutes privées et personnelles», comme le dira Sainte-Beuve lui-même, qui le déterminèrent à s'éloigner de Paris et à solliciter une nomination de professeur à Liège où l'enseignement supérieur devait être réorganisé. Ce poste obtenu par arrêté du 31 mai 1831, Sainte-Beuve s'empressa — si j'ose ainsi m'exprimer de ne pas venir l'occuper, et, le 4 septembre suivant, ayant revu Adèle, il envoyait sa démission. Liège avec ses 2.200 florins d'appointements ne dut pas peser bien lourd dans la balance où Paris jetait le cœur reconquis de Madame Victor Hugo. Et c'est ainsi que l'amoureux sacrifia le professeur.

Je ne m'attarderai pas davantage au roman de cette première nomination, sauf pour signaler que nous trouvons alors quelquesuns des principaux acteurs qui seront en scène plus tard, lorsqu'il sera de nouveau question de Sainte-Beuve à l'Université de Liège: Charles Rogier, l'un des chefs de la Révolution de 1830, futur ministre de l'Intérieur, et son frère Firmin, ministre plénipotentiaire, tous deux amis de Sainte-Beuve qui les avait rencontrés à Paris dans l'entourage de Pierre Leroux et des Saint-Simoniens; Philippe Lesbroussart, pour lors Administrateur général de l'Instruction publique à Bruxelles, avant de devenir, à l'Université de Liège, le professeur auquel Sainte-Beuve allait succéder dix-sept ans plus tard.

Nous sommes alors en 1848. Depuis huit ans, Sainte-Beuve est conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Un jour de l'automne précédent, une cheminée s'est mise à fumer dans son bureau. Le travail de réparation s'élève à une centaine de francs. Mais la dépense ne peut être imputée sur les crédits ordinaires de 1847; c'est du moins ce qu'affirmera Sainte-Beuve douze ans après. Survient la révolution de février suivie de la chute du gouvernement. Les républicains s'emparent aux Tuileries des listes, soumises à la signature de Louis Philippe, qui mentionnaient les sommes distribuées par le ministère Guizot : or, le nom de Sainte-Beuve y figure et il y figure, selon Jean Bonnerot, pour un exercice budgétaire antérieur à celui auquel se rapportait la note payée au fumiste. Ténébreuse affaire dont s'emparent des esprits mal intentionnés qui laissent entendre que le conservateur de la Mazarine a émargé aux fonds secrets de la monarchie. Sainte-Beuve proteste, est officieusement disculpé, mais le coup a porté sur sa nature sensible. Se jugeant aussi stupidement qu'injustement compromis, il démissionne de son emploi. Par fierté d'âme sans doute et aussi parce qu'il ne veut plus être le témoin inquiet des soubresauts politiques de la France. De nouveau, c'est la porte de l'exil volontaire qui va s'ouvrir devant lui. Laissons Sainte-Beuve expliquer lui-même, dans la préface de son Chateaubriand, comment notre pays, à ce moment, se retrouva sur son chemin:

« Un ancien auteur dramatique, qui était un perpétuel candidat à l'Académie, et qui, à ce titre, me visitait quelquefois, M. Casimir Bonjour, ami particulier de M. Firmin Rogier, le ministre de Belgique à Paris, m'ayant demandé en conversation si je ne connaîtrais point par hasard quelque homme de lettres qui voulût accepter en Belgique une place de professeur de littérature française, et m'ayant appris qu'on en cherchait un pour l'Université de Liège, je m'étais offert moi-même; j'avais vu M. Firmin Rogier, j'étais allé à Bruxelles conférer de ce projet avec M. Charles Rogier, ministre de l'Intérieur, que je connaissais de longue

date, et j'avais accepté avec gratitude les conditions qui m'étaient faites. »

Agé de quarante-quatre ans, Sainte-Beuve, à présent membre de l'Académie française, est à la tête d'une œuvre déjà imposante : quatre recueils de poèmes — y compris le trop fameux *Livre d'amour* (1843) dont ses ennemis feront un objet de scandale — un roman et surtout plusieurs volumes de critique parmi lesquels les deux premiers tomes de *Port-Royal* tirés d'un cours professé à Lausanne en 1837-38. Tel est l'écrivain que l'opinion belge et l'opinion liégeoise en particulier se préparent à accueillir avec des sentiments fort divers.

Une fois connues la candidature de Sainte-Beuve et l'intention de Charles Rogier, grand maître de l'Université, de le nommer à la chaire vacante à Liège, un hourvari s'éleva dans la presse. A Bruxelles, La Nation, L'émancipation, L'observateur, en province Le messager de Gand, Le journal du commerce d'Anvers, Le journal de Charleroi et La Gazette de Liège firent chorus pour dénoncer, en termes plus souvent vifs que modérés, le choix que l'on faisait d'un étranger et, singulièrement, de la personne de Sainte-Beuve, attaqué par certains jusque dans son comportement moral. Ce furent Le libéral liégeois et La tribune de Liège qui se montrèrent les plus hargneux. Il s'agissait pourtant de feuilles libérales, et la nomination de Sainte-Beuve était le fait d'un gouvernement libéral homogène. On s'expliquerait malaisément cette divergence si l'on ne s'avisait, comme l'a fait Mme Lejeune, que les journaux libéraux hostiles à Sainte-Beuve représentaient la fraction progressiste et radicale opposée aux libéraux doctrinaires qui étaient au pouvoir. Et l'on comprend du même coup que les principaux organes de ceux-ci, c'est-à-dire L'indépendance, quotidien bruxellois et Le Journal de Liège, de la famille Desoer, soient pratiquement les seuls à soutenir Sainte-Beuve.

Mais l'aspect politique de la querelle n'en était que l'arrièreplan. C'est sur le terrain littéraire qu'elle trouvait son origine.

En 1848, l'honnête Philippe Lesbroussart entrait doucement dans la retraite, après avoir, au long d'une carrière qu'on est convenu d'appeler féconde, commis des écrits de tout genre:

une épopée sur Les Belges (1810), un récit historique, des poèmes inspirés d'Ossian, des fables à l'intention de la jeunesse, sans oublier de nombreux articles de critique. N'était-ce point là les titres qu'il fallait pour occuper une chaire universitaire? C'est ce qu'on pensa dans le Landerneau et, parmi les noms qui furent avancés, deux surtout apparaissent comme significatifs de la tendance à réserver l'enseignement des lettres françaises à un représentant des lettres belges. C'est tout d'abord un magistrat. Théodore Weustenraad, célèbre pour avoir célébré les progrès de l'égalité sociale et de l'âge industriel dans Le remorqueur (1841) et dans Le haut-fourneau (1844); mais ce poète saint-simonien ne poussa guère sa candidature, étant un ami de Rogier, lequel était acquis tout entier à Sainte-Beuve. Il n'en fut pas de même d'Édouard Wacken. Poète lui aussi et auteur dramatique, il avait fondé en 1846 la Revue de Belgique pour la défense et l'illustration des lettres nationales, et l'idée qu'on allait lui préférer Sainte-Beuve le mortifiait cruellement. Aussi, pour tenter de faire pièce à la nomination de son rival, il accueillit dans sa revue un violent pamphlet qu'il fit ensuite tirer à part.

Et voici que, derrière Wacken, se profile l'ombre inquiétante d'un autre personnage: Alfred Michiels, un des plus tenaces ennemis de Sainte-Beuve après avoir été un de ses plus anciens obligés. Hollandais par son père et Bourguignon par sa mère, Michiels s'était cru Belge tout un temps, le temps de faire subventionner par le ministère son Histoire de la peinture flamande; après quoi, il se fit naturaliser Français, sans cesser pour autant de s'occuper des affaires de Belgique où son talent de polémiste acerbe trouvait de nombreux emplois. C'est ainsi que, peu de temps avant de lancer, en octobre 1847, Les nouvelles fourberies de Scapin où il attaquait en même temps Arsène Houssaye et Sainte-Beuve, Michiels s'était fait la main en publiant une brochure anonyme intitulée Manufacture de plagiats, sous le patronage du gouvernement belge, dirigée par M. André Van Hasselt, membre de l'Académie royale de Belgique et inspecteur des écoles normales et des écoles primaires supérieures. Ce pamphlétaire au vitriol avait fait de Sainte-Beuve l'une de ses bêtes noires et, tant dans ses Études sur l'Allemagne (1839) que dans son Histoire des idées

littéraires en France (1842), il ne lui avait pas ménagé les étrivières. Se sentait-il à bout de souffle lorsqu'éclata l'affaire de la nomination, en août-septembre 1848 ? Toujours est-il qu'il préféra inspirer la plume d'un sous-traitant, Édouard De Linge, avocat à la cour d'appel de Bruxelles. De Linge, dont le passé littéraire se résumait dans la traduction d'une nouvelle d'Henri Conscience, Ce que peut souffrir une mère (1846), partageait avec Michiels le titre de membre des Agathopèdes. L'ordre des agathopèdes était un club de mystificateurs composé de gens sérieux, comme il se doit : archivistes, académiciens, professeurs, magistrats et officiers supérieurs. De Linge devait un jour s'y distinguer comme... juriste en posant, dans l'Annulaire (sic) agathopédique la question saugrenue qui contribua à la gloire de l'ordre tout entier : « L'adultère consommé sur un mur mitoyen peut-il être considéré comme perpétré dans le domicile conjugal ? ».

Voilà l'homme requis pour exécuter Sainte-Beuve dans La Revue de Belgique d'Édouard Wacken. Son article, intitulé Impossible, mérite, ne fût-ce que pour la virulence du ton, qu'on en cite la fin :

« Avons-nous tort de nier qu'il se soit trouvé un ministre belge qui ait voulu confier l'instruction de la jeunesse universitaire à un étranger sans titres sérieux, et publiquement flétri d'une façon si infamante <sup>1</sup>?

Non! ce n'est pas au moment où le sentiment de la nationalité a été si vivement excité en Belgique que le pouvoir le voudra blesser à ce point.

Non! pour la dignité de nos savants et de nos hommes de lettres, pour les droits du corps enseignant, pour le respect dû à la jeunesse, pour l'honneur des lois, la pudeur du pays, non, l'auteur de *Port-Royal*, l'inventeur du *Livre d'amour* ne remplacera pas M. Lebroussart; non, et quoi qu'on dise et qu'on publie, — tant que le *Moniteur* n'aura pas parlé — nous continuerons à crier: Impossible! »

Quelques jours plus tard, le *Moniteur* parlait et l'impossible devenait réalité. Un arrêté royal du 7 septembre nommait Charles-Augustin Sainte-Beuve « professeur ordinaire de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège ». Une disposition complémentaire fixait le traitement annuel au chiffre de 6.000 francs à dater du 1<sup>er</sup> octobre mais, *in cauda* 

<sup>(1)</sup> Allusion à la publication du Livre d'amour. Ce n'est pas la seule qu'on relève sous la plume des ennemis belges de Sainte-Beuve.

venenum, précisait que le montant du mois d'octobre serait perçu pour la caisse de pension des veuves et orphelins de l'enseignement supérieur...

Tandis que la presse marque le coup, le nouveau professeur gagne Liège et s'installe rue des Anges — c'était alors un quartier quasi champêtre — dans une maison qu'on peut encore voir aujourd'hui. Le 16 octobre, il assiste à la réouverture solennelle des cours, salué par le nouveau recteur, l'historien Adolphe Borgnet. Et le 30 octobre, à midi, il prononce lui-même sa leçon inaugurale.

La veille, Le libéral liégeois avait lançé une nouvelle attaque, harcelant une fois de plus Sainte-Beuve au sujet du Livre d'amour et de ses « peintures d'une obscénité mystique », comme disait la feuille liégeoise qui cherchait visiblement l'incident. Dès le 27 octobre, une lettre de Sainte-Beuve adressée à Charles Rogier fait voir que l'on craignait, pour la journée du 30, quelque manifestation déplaisante qui serait le fait non des étudiants, « mais de personnes du dehors ». Aussi, le recteur « plein de franchise et d'énergie, écrit Sainte-Beuve, a cru de lui-même devoir prendre quelques petites précautions (...) secrètement et non ostensiblement, pour ne pas montrer qu'on a des craintes ». Ces précautions (qu'étaient-elles au juste?) furent inutiles. La leçon d'ouverture se déroula au milieu du calme et de l'attention générale. Elle devait avoir lieu dans une salle de la Faculté de droit ; l'affluence fut telle qu'il fallut se transporter à la salle académique. A travers le compte rendu enthousiaste que publie, le jour même, le Journal de Liège, à travers aussi les appréciations mi-figue, mi-raisin du Libéral liégeois, on se rend aisément compte du succès que rencontra la parole du maître dans ce premier contact avec le public. Encore que Sainte-Beuve ne fût pas « un admirable dupeur d'oreilles » — pour le professeur, quel hommage lui décernait là, sans le vouloir, un de ses adversaires! - son exposé (qu'on peut lire en tête de Chateaubriand et son groupe littéraire) touchait à beaucoup de choses avec finesse, avec à-propos et, en plusieurs endroits, avec une réelle hauteur de vues. Il définit sa mission, traça le plan de son enseignement. évoqua à larges traits le milieu littéraire des premières années du siècle, salua « le génie des lieux » en des termes qui méritent encore l'estime des wallonistes d'aujourd'hui et termina par un acte de foi dans les belles-lettres. Au début, il avait rappelé que ce qu'il venait chercher en Belgique, c'était « un pays d'entière et de véritable liberté ». Certains virent-ils une allusion déplacée aux convulsions qui agitaient sa patrie? Le Libéral liégeois assure qu'on a pu « s'apercevoir aux chut! très généraux et très prononcés de l'auditoire que la loyauté liégeoise ne faisait pas si bon marché des convenances; à une leçon d'éloquence, le public a répondu par une leçon de dignité ». Ce qui n'empêcha pas l'orateur d'être plusieurs fois applaudi.

La polémique autour de Sainte-Beuve allait s'apaisant et le sottisier de la presse livrait ses dernières inepties. Épiloguant sur la leçon inaugurale, un folliculaire du *Libéral liégeois* écrivait, au début de novembre, ces lignes après lesquelles on peut, je crois, tirer l'échelle:

« Et c'est un pareil homme, un républicain, un buveur de sang, comme disent les portières, qu'on a été chercher à Paris, dans cette infâme fournaise de toutes les révolutions ? C'est affreux, on ne trompe pas ainsi les familles, et la police fera bien d'avoir l'œil ouvert sur ces horribles cours, car si M. Sainte-Beuve est républicain comme il l'était il y a deux mois, ce sera un club, une propagande organisée. Et dire qu'il va examiner la littérature du Consulat! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête de tout homme bien pensant...».

\* \*

Suivant le programme des cours de l'Université, Sainte-Beuve était chargé de trois enseignements.

Parmi les matières de la candidature en Philosophie et Lettres, sous l'intitulé « Littérature française », il faisait en réalité deux cours distincts.

L'un de ces cours embrassait l'histoire de la littérature française des origines au XVIIIe siècle. Il se faisait les mercredi et vendredi, et était réservé aux étudiants. C'est le cours dit d'ancienne littérature conservé dans la collection Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly: M<sup>11e</sup> Françoise Dehousse en prépare l'édition.

Le second cours était un cours public, dont il est maintenant établi, grâce à M<sup>me</sup> Lejeune, qu'il répondait au désir de Sainte-Beuve de donner un enseignement spécial — hors programme — de critique littéraire commençant avec le XIXe siècle. Chaque lundi donc, devant un auditoire d'où les dames n'étaient point absentes (autre innovation), il parlait de Chateaubriand et de la littérature sous l'Empire, en suivant un texte soigneusement préparé. C'était en quelque sorte ses Causeries du lundi avant la lettre.

Leçons fameuses où, comme le dira Pierre Moreau dans sa conférence de 1949 à Liège, le romantique de l'avant-veille, abjurant les beaux mensonges et les beaux songes, bat sa coulpe sur la poitrine de Chateaubriand. La liberté avec laquelle Sainte-Beuve parlait de l'Enchanteur, qui venait de mourir et dont il avait été un des hôtes choyés, fut-elle de nature à déplaire à ses auditeurs? Victor Giraud l'a supposé, pour expliquer en partie certaine réserve, certaine froideur qui ne cessa d'entourer à Liège l'ancien familier de l'Abbaye-aux-Bois. C'est, je crois, prêter au public plus de délicate subtilité qu'il n'en devait avoir. Quoi qu'il en soit, ces vingt et une leçons laissèrent dans un ravissement total la partie féminine de l'assistance. C'est du moins ce que fait savoir au Journal de Liège du 22 mai 1849 une admiratrice éperdue de reconnaissance...

Parmi les matières du doctorat, Sainte-Beuve était chargé d'enseigner la littérature comparée. Mais ce cours, on sait à présent avec une quasi certitude qu'il ne l'a pas fait. Les témoignages fournis par sa correspondance ne parlent jamais que des deux cours de littérature française, dont l'un, nous l'avons vu, était un cours libre que Sainte-Beuve devait sans nul doute préférer aux leçons de comparatisme que lui léguait la succession Lesbroussart.

Enfin, Sainte-Beuve faisait, pendant le second semestre, le jeudi à midi, un cours pratique d'« Exercices et compositions », cours destiné à former à la pratique du style les étudiants (sept ou huit, dira plus tard Alphonse Le Roy) qui se préparaient au professorat.

Tout cet enseignement pesait lourd aux épaules du critique, astreint à des lectures, à des méditations incessantes. Labeur qui n'était pas soutenu, comme à Lausanne, par les joies de l'amitié. Aucun doute, à cet égard, ne peut subsister depuis la publication du tome VII de la Correspondance générale de

Sainte-Beuve par Jean Bonnerot. Si l'auteur de Port-Royal rencontra « dans le public et dans la jeunesse une disposition à l'écouter avant de le juger », ainsi qu'il le dira plus tard, il ne trouva pas chez nous une famille Olivier pour l'accueillir, et la sollicitude de son compatriote Lacordaire, professeur à la Faculté des Sciences et frère de l'illustre dominicain, ne suffisait pas à lui faire trouver cet « air tiède de l'indulgence » (ce sont ses mots) dont il avait besoin. A peine arrivé, il se sent « comme un arbre déraciné, et dont les racines saignent ». Un peu après, il écrit : « Mes collègues de l'Université sont bien pour moi et m'ont fait tout l'accueil que je pouvais désirer »; seulement, il ne semble pas les avoir beaucoup fréquentés. Sa participation à la vie universitaire a dû être fort réduite, si l'on s'en rapporte aux procès-verbaux des conseils de Faculté que M11e Dehousse a eu l'idée d'interroger : sur les 23 séances de l'année académique 1848-1849, Sainte-Beuve n'a été présent que cinq fois. La séance du 14 mars est la dernière où il a pris la peine d'excuser son absence. Par la suite, il ne donne plus signe de vie à la Faculté, tout en continuant à y faire régulièrement ses cours. Mais en ce même mois de mars, une lettre à Madame Olivier contenait cet aveu où pointe déjà la détermination future : « Mon cœur, quand j'y regarde, est toujours tourné vers Paris: pourrai-je lui obéir?»

Il lui obéira. Car il est trop clair que Sainte-Beuve n'avait aucune raison de se fixer à Liège, confiné à un enseignement systématique pour lequel il se sentait peu fait et qui l'éloignait des relations, des amis, de la vie littéraire — et de Paris surtout, « cette ville maudite qu'on aime tant », comme il dit encore ailleurs.

Et Paris, ce sera, dès le 1<sup>er</sup> octobre suivant, les Causeries du lundi, chaque semaine, dans Le constitutionnel du Docteur Véron.

Arrivé à Liège au début de l'automne 1848, Sainte-Beuve en repartait définitivement en août 1849.

« Non, écrit-il à Charles Rogier dans sa lettre de démission du 16 août, je ne ferai jamais mon pays de celui qui m'a reçu de cette sorte, où j'ai trouvé tant de malveillance et où, si j'ai triomphé des difficultés de ma position, je ne l'ai dû qu'au bon sens du public liégeois, bon sens que j'apprécie et à qui je sais un gré profond.

Dans cette jeunesse paisible et calme que je viens d'enseigner pendant un an sous toutes les formes, pas un ne m'a dit en me voyant venir : « Nous sommes charmés de vous avoir ». Pas un ne me dira en me voyant partir : « Nous sommes fâchés de vous perdre ».

Pour comprendre le ton, qui se veut sans réplique, de cette lettre souvent citée, il faut savoir qu'elle venait après deux autres lettres, datées des 18 juin et 15 juillet, où Sainte-Beuve présentait sa démission au ministre Rogier en des termes plus sereins et plus persuasifs. Il alléguait que son fardeau avait été trop lourd, que son organisme avait fléchi, que le mal nerveux de son bras droit lui interdisait « toute écriture prolongée » (raison suspecte et qui n'est vraie qu'en partie). Charles Rogier, qui avait pris des responsabilités en nommant Sainte-Beuve et qui souhaitait le retenir, ne dut pas se rendre aux raisons invoquées par son illustre protégé. Et c'est pour rompre avec une insistance qui le gêne, que celui-ci, en fin de compte, rappelle avec une amertume implacable les circonstances pénibles de son arrivée en Belgique comme si elles aidaient à justifier son départ. Mais nous savons maintenant que là ne se trouve pas le motif réel de la démission de Sainte-Beuve.

Faut-il s'interroger davantage? Que Sainte-Beuve ait envisagé de se fixer chez nous, au moins durant un certain temps, c'est ce que révèle son journal intime. « Je suis prêt d'aller à Liège pour quelques années, écrit-il au début de l'été de 1848. Que suis-je après tout? Un naturaliste des esprits. J'en ai assez de la flore parisienne pour le moment, si flore il y a » 1.

Tout, d'ailleurs, dans son installation confirme bien cette intention. Dès septembre, il fait venir de Paris son mobilier et sa bibliothèque. Il engage du personnel domestique — une gouvernante et une jeune servante — pour s'assurer un train de maison convenable. Il ne recule pas devant l'acquisition d'une toge de professeur, dépense somptuaire assurément! « Elle te coûte bien cher », observera plus tard M<sup>me</sup> Sainte-Beuve, qui conseille alors

<sup>(1)</sup> Ce passage inédit d'un des cahiers conservés dans la collection Lovenjoul m'a été aimablement communiqué par M. Raphaël Molho qui prépare l'édition du journal de Sainte-Beuve.

à son fils de la revendre à celui qui le remplacera (en fait, ce sera le dévoué Lacordaire qui se chargera de l'opération).

Le revirement de Sainte-Beuve a dû se produire en mars ou avril 1849, au plus tard à son retour de Paris où il est allé passer une partie des vacances de Pâques. C'est alors que se manifeste dans la forme du cours de littérature française réservé aux étudiants une rupture d'équilibre qu'a bien observé Françoise Dehousse: d'avril à juillet, Sainte-Beuve «a imprimé à son enseignement un rythme précipité », de façon à parcourir, avant la date des examens, le XVIe siècle et toute la période classique. En même temps, on constate que les leçons ne seront plus rédigées de manière aussi suivie que pour la première partie; aux derniers feuillets, elles se réduiront même à de simples noms d'auteurs. Se hâter d'en finir: telle était, semble-t-il, dès le printemps de 1849, l'exigence de la «fibre secrète ».

\* \*

Comment se solde, pour nous d'abord, pour Sainte-Beuve ensuite, le bilan de cette campagne en pays liégeois ?

La littérature et les lettrés y ont gagné les deux volumes, publiés en 1861, sur *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Cet ouvrage qui, sur le plan biographique, marque l'adieu de Sainte-Beuve au romantisme, constitue aussi une illustration de sa méthode, « maniée ici avec une sûreté et une rigueur consommées », souligne André Vandegans. Même si « Liège n'a pas valu Lausanne », comme l'a écrit récemment Philippe d'Hugues, la comparaison avec *Port-Royal* ne pouvant tourner à l'avantage du *Chateaubriand*.

L'Université de Liège, particulièrement, doit à Sainte-Beuve l'honneur de l'avoir compté dans son corps enseignant. C'est un titre qui devient enviable quand s'y ajoute un témoignage d'estime qu'on peut croire sincère : « J'ai vu, écrira-t-il en septembre 1849, une université savante et non pédantesque, sans entremangeries professorales, comme dit Bayle, et sans aucune tracasserie ».

Quant à lui-même, il réalisa, durant cette année « la plus laborieuse et la plus paisible », la concentration d'esprit nécessaire

aux grands travaux. Année de fatigue extraordinaire certes, mais qui verra la mise au point des derniers volumes de *Port-Royal*, l'achèvement d'une série de *Nouveaux Portraits*, l'accumulation de matériaux qui allaient servir aux futures *Causeries du lundi*.

La thébaïde liégeoise fut précieuse autrement encore à l'homme — au poète. La société bourgeoise lui mesurait ses faveurs? Les amis étaient loin?... Il levait les yeux et, de sa fenêtre ouvrant sur les jardins de l'ancien couvent des Anges, il voyait

De pruniers blanchissants la plaine clair-semée Sans feuille, et rien que fleur, un verger gracieux!

« Dans cette vallée de Liège, écrira-t-il encore, j'ai joui, pour la première fois peut-être, de la naissance d'avril et des premières fleurs du printemps. » Plus généreuse que les hommes, la nature mosane offrait au grand Sainte-Beuve sourire et réconfort.

\* \*

Si l'affaire Sainte-Beuve a eu un prologue, elle a aussi son épilogue, un long épilogue qui, depuis un siècle et davantage, n'en finit pas de s'écrire : c'est le souvenir persistant de Sainte-Beuve à Liège.

Ce souvenir se manifesta de façon tangible pour la première fois en 1867, lors du cinquantième anniversaire de la fondation de l'université. Non seulement le *Liber memorialis* préparé à cette occasion par Alphonse Le Roy rappelle longuement la carrière de Sainte-Beuve, mais un échange de lettres entre ce dernier, le sénateur Forgeur et un ancien étudiant de 1848 devenu magistrat, Charles de Thier, montre que l'attachement était resté vif d'un côté comme de l'autre, et de la part de Sainte-Beuve, beaucoup plus qu'on ne pouvait l'imaginer.

Le centenaire de la naissance de Sainte-Beuve en 1904 donna lieu à une nouvelle commémoration de son passage à Liège, et qui fut, cette fois, particulièrement spectaculaire. L'Association générale des étudiants, guidée et encouragée par Maurice Wilmotte (qui se sentait plus d'une affinité avec le grand semeur d'idées) avait organisé, pour le dimanche 18 décembre, une journée Sainte-Beuve. Le matin, un cortège, recteur en tête, se forma devant l'Université et, précédé de la fanfare des étudiants, gagna la rue des Anges où fut découverte sur la maison portant le nº 25, une plaque en marbre rouge rappelant qu'« ici habita Sainte-Beuve ». L'après-midi, à la salle académique, Gustave Lanson, venu tout exprès de la Sorbonne, faisait une grande conférence dans laquelle il saluait en Sainte-Beuve « le digne patron des professeurs et des étudiants d'université ».

Vint la guerre de 1914. Les Allemands arrachèrent la plaque commémorative qui leur rappelait désagréablement que Lüttich était, en somme, une ville française. Cet acte de vandalisme culturel appelait une réparation : elle ne vint qu'en 1933, mais le retard fut compensé par la qualité de la cérémonie. Celle-ci était due à l'initiative de la Société des Écrivains ardennais et de son secrétaire-général George Laport. Et l'on fit bien les choses puisque, devant la plaque restaurée et en présence de l'ambassadeur de France qui n'était autre que Paul Claudel, on entendit, pour les discours d'usage, une brochette imposante de personnalités : l'ancien ministre Louis Barthou, au nom de l'Institut, Edmond Faral, pour le Collège de France, Jean Thomas pour l'École Normale Supérieure, Fernand Baldensperger, de la Sorbonne et le recteur Jules Duesberg.

Plus modeste assurément fut la commémoration du centenaire des cours de 1848-1849. L'Extension universitaire liégeoise tint à marquer cet anniversaire en invitant à sa tribune l'un des spécialistes de la critique beuvienne, Pierre Moreau, qui vint parler, le 7 avril 1949, du Chateaubriand de Sainte-Beuve.

Et ce n'est pas fini, puisque le centenaire de la mort du grand historien des lettres trouve écho dans cette maison où s'ouvre un colloque qui montrera la destinée d'une discipline qu'il a plus que tout autre honorée, en même temps que sera inaugurée, à la salle académique, la plaque rappelant qu'il y a cent vingt et un ans, Sainte-Beuve y faisait son premier cours liégeois.

J'aurais pu, dans le survol que je viens d'esquisser, citer d'autres témoignages, moins remarquables mais tout aussi révélateurs; je m'en suis tenu aux hommages publics et officiels. On dit pourtant que toute médaille a son revers. Le médaillon liégeois de Sainte-Beuve ferait-il exception? Qu'il me soit permis de

rappeler, en terminant, l'anecdote contée jadis par Félix Magnette, témoin oculaire de la manifestation de 1904. Pour annoncer la journée du 18 décembre, des affiches d'un format respectable devaient être apposées aux différents endroits de la ville. Le colleur d'affiches mandé pour ce faire n'avait pas de directives, mais il avait une conscience professionnelle. Sainte-Beuve : le nom, sous ses yeux, se détachait en gros caractères. Sainte-Beuve : une nouvelle sainte sans doute ?... Et, d'un cœur tranquille, le bonhomme s'en fut coller ses affiches sur les églises de l'ancienne capitale des princes-évêques !

Maurice PIRON

## Chronique

## A Floreffe: une journée d'hommage à Henry Kistemaeckers et à M. Joseph Hanse

Le dimanche 28 septembre dernier a été tout entier consacré par la commune de Floresse à deux de ses enfants: l'un disparu, l'auteur dramatique Henry Kistemaeckers; l'autre, jeune, alerte et présent, notre confrère M. Joseph Hanse, membre et ancien directeur de l'Académie, président du Conseil international de la langue française. Le matin, une plaque commémorative sut inaugurée par le bourgmestre sur la maison natale de chacun de ces deux Floressois partis de leur joli coin de Sambre pour aller l'un et l'autre, par des voies bien dissérentes, servir et honorer la littérature française.

A la séance académique, où l'évêque de Namur Mgr Charue était représenté par M. le chanoine Jacques, assistaient de nombreux professeurs d'Université, au premier rang desquels Mgr Descamps, recteur magnifique, et Mgr Massaux, recteur de l'Université catholique de Louvain; on y voyait M. Yves Rodrigues, conseiller culturel de l'ambassade de France, M. Pieltain, bourgmestre de Namur, M. Robert Gruslin, gouverneur honoraire de la province et président du Centre d'action culturelle de la communauté de langue française, M. Alain Guillermou, secrétaire général du Conseil international de la langue française, M. Charles Thomas, président de la Fondation Charles Plisnier, le colonel Léonard, président des Rèlis namurwès, des personnalités du Parlement, de la haute magistrature et de l'armée et plusieurs membres de l'Académie. A près des allocutions de M. Triquet, bourgmestre, et de M. Cayer, président du syndicat d'initiative, M. Émile Lempereur fit l'éloge d'Henry Kistemaeckers. Il rappela sa carrière rapide dans le journalisme parisien, puis dans le théâtre du boulevard, dont il devint l'un des auteurs à la mode.

M. Marcel Thiry, au nom de l'Académie, prononça le discours suivant pour saluer M. Joseph Hanse.

Dans la contestation qu'on a faite de notre Académie, il y avait une critique sur laquelle je me suis interrogé vainement. En général, ceux qui sont contestés peuvent trouver dans cet état un certain confort ; la contestation, en effet, nous épargne les efforts d'imagination que nous demanderait l'autocritique, et c'est bien commode. Encore cet avantage suppose-t-il que le procès qui vous est fait ne repose pas sur des griefs trop énigmatiques, qui vous obligeraient à d'autres efforts plus grands pour en découvrir le sens. Le tort imputé à l'Académie et qui m'obligeait à ce travail d'essayer de comprendre était le tort d'amitié; on nous accusait d'être un groupe d'amis. Devant cette incrimination, je n'ai fait aucune résistance pour convenir avec moi-même de la réalité du fait. Il règne en effet entre tous ceux qui participent aux travaux de notre Compagnie une amitié que j'ai toujours trouvée extraordinaire, mais extraordinairement bonne; car je n'ai jamais pu m'expliquer et je ne m'explique pas encore qu'une amitié puisse être un mal.

Ce n'est pas aujourd'hui, rassurez-vous, que je vais me remettre à sonder la question. Si elle m'est venue à l'esprit au début de ce petit discours, c'est qu'à mes yeux vous êtes l'image même, mon cher Joseph, de cette amitié académique qui a été l'une des plus heureuses surprises de ma vie lorsqu'il m'a été donné d'y être admis il y a un peu plus de trente ans et d'apprendre peu à peu à la connaître, cette amitié dont nous sourions entre nous quand nous entendons dire qu'elle sert à nous partager des prix et des faveurs ou à les distribuer entre des courtisans qu'on nous prête avec luxe. J'ai sans doute été, quant à moi, spécialement gâté par cette gentillesse, au sens le plus noble du mot, des mœurs académiques, par cette solidarité affectueuse dont j'ai trouvé l'heureuse présence dans mes heures fastes et surtout le soutien dans mes heures néfastes; et je vous ai toujours vu, mon cher ami, au premier rang de ces confrères vraiment fraternels à qui j'ai tant de gratitude. J'ai voulu le dire ici, non pas pour vous faire un titre de ces bienfaits que je vous dois - les titres qui vous valent l'honneur de cette journée sont assez nombreux sans celui-ci et ils se passent bien qu'on y ajoute celui d'une reconnaissance personnelle — mais je l'ai dit pour aller au-devant d'un reproche, ou plus exactement du reproche, de ce qu'un terme technique de la procédure appelle le reproche. Il est bien vrai que je suis un témoin reprochable si le lien d'une fraternité amicale est une cause de reproche, c'est-à-dire de disqualification. Aussi veux-je m'effacer et taire des sentiments personnels qui ne demanderaient pourtant qu'à s'épancher pour laisser parler ces autres témoins, nombreux et irréprochables ceux-ci, que sont les faits.

Les faits, s'il faut les prendre à l'origine, c'est d'abord ceux de votre enfance, dont vous dites avec raison qu'elle dut être studieuse les résultats de votre première éducation scolaire et la base que votre formation intellectuelle y a trouvée sont là pour l'attester — mais dont vous dites aussi que vous ne vous la rappelez que comme une longue saison radieuse passée dans les champs, les bois et la rue, la rue alors sans danger où l'enfant était libre. Cela se passait ici, dans ce beau village natal que vous aimiez et que vous n'avez pas cessé d'aimer. Vos parents étaient venus s'y fixer, venant de Saint-Georges-sur-Meuse; ils y tenaient une de ces boutiques campagnardes d'autrefois qui préfiguraient en petit nos grands magasins universels. On pouvait s'y pourvoir de tout. Épiceries, vins, aunages, liqueurs, disait l'enseigne; mais l'enseigne ne pouvait tout annoncer: aussi bien que du café, de la farine, des raisins secs, des pois chiches, des conserves, des biscuits, des « boules » (bonbons que le Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques défend d'appeler ainsi, sauf s'il s'agit de boules de gomme), on y vendait du jambon, du lard, du saindoux, des vins, du genièvre, et aussi des tissus, du linge, des chaussures, des sabots, et jusqu'à du pétrole. Le relent du pétrole devait s'insinuer en dissonance dans cet arôme d'ensemble que composait la boutique et dont vous m'avez parlé — ou plutôt dont nous avons causé en commune connaissance, dans une remémoration affective moins aristocratique que celle de la saveur de la madeleine proustienne, mais aussi délicieuse; car dans mon enfance aussi il y a eu un magasin de village comme celui-là, dans un « coron » de Châtelineau. Je ne sais si la police de vos parents était mieux faite que celle de ma tante Julia, ou si votre honnêteté naturelle était plus scrupuleuse que la mienne, mais pour ma part je me souviens des terribles razzias de pruneaux, de biscuits, de sucres d'orge et de sucre candi que je faisais à travers les casiers et les bocaux derrière le comptoir à grosse balance de cuivre.

Vous fréquentez l'école gardienne des bonnes sœurs, puis l'école primaire, parlant français ou wallon selon les heures. En 1914, la guerre transforme provisoirement le petit séminaire en externat, vous y faites votre sixième latine; puis vous y êtes interne pendant deux ans. Mais ce régime ne convient pas à vos goûts de liberté; vous passez chez les jésuites du Collège Notre-Dame de la Paix, à Namur, préférant au pensionnat l'obligation d'aller tous les jours à pied jusqu'à Malonne pour y prendre le vicinal, car la consigne patriotique était de ne pas monter dans « le train des Allemands ». En 1920, vous sortez de rhétorique avec le premier prix d'excellence. Vos victoires

s'enchaînent dès lors régulièrement. Candidat en philologie romane des Facultés Notre-Dame, vous êtes diplômé docteur en philosophie et lettres de l'Université de Louvain en 1925, avec la plus grande distinction. Il vous avait fallu vaincre la résistance de votre professeur Georges Doutrepont pour lui faire admettre un sujet de thèse qui paraissait trop peu classique : Charles De Coster. Cette allègre résolution que vous mettez toujours à faire aboutir vos idées l'emporta, et vous en fûtes récompensé, car votre ouvrage ne vous valut pas seulement le parchemin de docteur avec le plus haut grade : grâce à lui, en 1926 vous étiez classé premier au Concours universitaire, ex aequo avec votre grand ami Gustave Vanwelkenhuyzen, l'actuel directeur en exercice de notre Académie. En 1928, l'Académie couronnait cet important mémoire, un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à notre collection.

Professeur de français à l'Athénée d'Alost depuis 1926, l'intérêt qu'à travers De Coster vous aviez porté au pays d'Ulenspiegel ne vous a pas détaché de notre terroir; vous savez y revenir à bon escient — à si bon escient que vous y épousez celle qui fut à votre côté, admirablement, pendant toute une vie qui sans doute ne fut jalonnée que de succès, vie tissée des honneurs le plus noblement gagnés, mais qui ne dut pas moins, je le présume, comme toute vie humaine, connaître ses épreuves. Madame, laissez-moi vous dire que l'Académie vous est reconnaissante d'être Madame Joseph Hanse comme le mérite notre grand ami et d'être vous-même notre grande amie, une amie au cœur infiniment sensible et généreux — j'ai pour ma part des souvenirs toujours présents qui l'attestent.

Je reviens à cette carrière rapidement montante qui est la vôtre, mon cher ami, si rapide que parfois elle n'a pas le temps de toucher le degré qu'elle vient d'atteindre parce qu'elle est déjà portée au degré supérieur. C'est ainsi qu'après avoir occupé la chaire de rhétorique à l'athénée royal de Bruxelles vous êtes en 1944 nommé préfet des études de l'athénée royal d'Ixelles, mais quand vous y prenez vos fonctions l'Université de Louvain vous a déjà appelé comme chargé de cours, avant de faire de vous, dès l'année suivante, un professeur ordinaire. Vous comptez donc aujourd'hui vingt-cinq années d'enseignement universitaire à Louvain, et tel aurait pu être le prétexte de cette journée s'il avait fallu un prétexte à une fête qui pouvait se prévaloir de tant de raisons.

Du professeur d'Université, vous pensez bien que je ne me risquerai pas à rien dire, alors qu'une éminente autorité est ici présente pour en parler avec la plus haute compétence. Mais parallèlement à votre œuvre enseignante vous poursuivez votre œuvre savante. C'est en 1949 que paraît ce fameux Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques, qui va vous valoir le premier Prix de la Fondation Joseph De Keyn, décerné par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts. Le livre en est aujourd'hui à son cinquantième mille, vous en préparez une édition nouvelle.

Ce dictionnaire, où vous avez rassemblé et élucidé tant de cas sur lesquels il nous arrive à tous de douter, est si pratique, il est devenu d'un usage si répandu qu'à lui seul il aurait suffi à vous valoir une renommée, une popularité, dirai-je, que connaissent peu d'auteurs vivants. D'où cette anecdote que je me suis déjà risqué à citer publiquement devant vous, mon cher ami, et que je ne résisterai pas à la tentation de répéter devant nos amis de Floreffe. C'était à l'Académie, où vous étiez venu me faire une de vos bonnes visites. Comme je vous reconduisais, dans l'antichambre l'huissier vous salua par votre nom. Il y avait là une très jeune femme de lettres qui attendait que je pusse la recevoir. Quand elle entendit nommer M. Hanse je la vis écarquiller les yeux, et dès votre départ elle me dit : « Ce n'est pas le Hanse du Dictionnaire ? Je pensais qu'il devait sûrement être mort ».

Vous deviez être mort, puisque vous aviez la gloire; cette enfant qui débutait dans la littérature n'était pas sans en connaître l'assez habituelle ingratitude pour les vivants, et à ses yeux la lumière dont elle voyait votre œuvre auréolée ne pouvait être que le soleil de l'audelà. Je l'ai joyeusement détrompée, assurée qu'il était d'autant moins question pour vous d'être mort ou de mourir un jour que vous aviez accédé à l'immortalité, — à une certaine immortalité, qu'on peut trouver « maigre » comme celle de Valéry, mais qui, à la différence de celle-ci, apparaît comme fort peu « dorée ».

Car vous étiez devenu membre de l'Académie. Vous n'avez cependant pas toujours nourri pour les Académies un respect sacro-saint, dont on ne trouverait d'ailleurs nulle trace dans votre caractère, même à l'endroit d'autres institutions. A trente ans, vous aviez foncé lance en avant, un des tout premiers, contre cette Grammaire de l'Académie française « promise depuis trois siècles », équipée finalement par un académicien à qui l'on s'en était remis pour cela sans assez de précautions, et à laquelle les attaques de Ferdinand Brunot, de vousmême et de quelques autres linguistes ne tardèrent pas à faire vider les arçons. Notre confrère M. Maurice Delbouille a relaté cette passe d'armes, où vous aviez déployé votre fougue généreuse, dans le discours qu'il vous adressa pour vous recevoir parmi nous, le 13 octobre 1956. C'est un épisode qui en effet mérite d'être signalé dans votre

biographie, car il caractérise votre instinct de vous porter en avant sans mesurer les risques et de prendre parti, dans une action à la fois impétueuse, lucide et habile, chaque fois qu'est en cause un grand intérêt moral, et à vos yeux l'intérêt de la langue française est un des tout premiers dans ce genre.

L'action, une incomparable capacité d'action, c'est l'apport que vous faites à l'Académie en venant y prendre place. Élu directeur pour l'année 1963, désigné comme membre du Comité de gestion du Fonds national de la littérature et comme membre de la Commission administrative, vous êtes parmi nous un des sages dont l'avis est prépondérant en toute occasion délicate ou importante, mais vous êtes aussi l'initiateur toujours vigilant des petites ou grandes réformes, l'animateur du mouvement et le promoteur d'idées. Je ne pourrais dénombrer les occasions où, soit en séance, soit par une lettre substantielle et rapide ou par un coup de téléphone, vous êtes intervenu pour me proposer la solution d'un problème, me signaler un écueil, me faire apercevoir une orientation possible que votre œil vif venait de découvrir. Vous êtes un des collaborateurs les plus féconds de notre Bulletin, auguel vous avez confié certaines de vos plus importantes études ; vous êtes, et l'on voudra bien que le secrétaire d'une compagnie souvent en pénurie d'effectif dise ici combien souvent il a pu s'en féliciter, vous êtes celui à qui l'on peut faire appel, même à l'improviste, pour un discours à prononcer au nom de la communauté académique dans une circonstance inattendue, pour une émission à la radio, pour une communication de séance si un incident vient nous priver de celle qui était prévue. Comment faites-vous pour réussir ce petit miracle quotidien d'être toujours présent et disponible, surtout si l'on pense à la multiplicité de ces travaux que vous menez de front, ceux de votre professorat, ceux de votre œuvre critique et philologique, ceux de l'Académie, et tous ceux, que je vais évoquer aussi, des organisations de défense et de promotion de la langue française auxquelles vous vous êtes voué? Le ressort de cette activité innombrable, il est dans un tempérament naturellement avide de se dépenser en travail, en dévouement, et s'il le faut, en combat. Vous marchez à la tâche, quelle qu'elle soit, avec une sorte d'allégresse qui quelquefois se traduit en un rire où on dirait que se libère une pression d'énergie. Je me suis souvent demandé à quoi devait ressembler le rire de Kléber, immortalisé par un hexasyllabe de Victor Hugo; il me semble que je puis me le représenter quand j'entends le vôtre.

Et j'en viens à votre rôle dans ces organismes que depuis quelques années, depuis le grand sursaut de la francophonie, nous avons vu se créer comme spontanément dans les pays de langue française. Comme spontanément, dis-je, mais il ne faut pas s'y tromper ; il n'y a pas de génération spontanée dans cette grande levée de la solidarité française. et même si le terrain était mûrement préparé par des évolutions historiques qui se sont trouvées concorder — en Afrique le relais d'une civilisation coloniale par une communauté culturelle, au Canada le victorieux effort du Québec pour sauver sa personnalité française, chez nous la solidarisation naturelle et nécessaire des francophones devant la pression de la nouvelle nation flamande — il n'en reste pas moins qu'il a fallu des hommes, une énergie d'hommes, pour donner forme concrète à ce large sentiment impérieux qu'il fallait s'unir dans la lutte pour le français. Oue vous soyez de leurs fondateurs ou bien que l'on vous y ait appelé à une place dirigeante, on vous voit, mon cher ami, dans tous ces groupes qui suivant des modalités diverses se sont constitués vers la même époque pour un même idéal. Pour ne citer que ceux où vous militez au tout premier rang, vous êtes vice-président de la Fondation Charles Plisnier, président de l'Office du bon langage, qui organise chaque année ces campagnes dont chacun de nous peut apprécier l'heureuse influence, président du Conseil international de la langue française. Avec Alain Guillermou vous avez présidé la première Biennale de la langue française à Namur en 1965, la deuxième à Québec en 1967, et vous allez présider la semaine prochaine la troisième, qui va s'ouvrir à Liège dans le cadre de cette grande Quinzaine dont l'éclatant Bonjour, France ! aura, je crois le pressentir, un retentissement mémorable.

Mesdames, Messieurs, vous voyez que j'avais raison quand je voulais laisser parler les faits. Ce n'est pas un curriculum que nous venons de parcourir, le suffixe diminutif serait gênant; c'est un imposant cursus honorum, un cursus operum aussi. Mais parmi ces œuvres je vois bien que j'ai à peine touché à celle qu'avec raison, mon cher ami, vous devez tenir pour essentielle, celle qui à nos yeux aussi est bien votre premier titre, même si les autres ont toute leur importance. L'ai à peine effleuré en passant le domaine de votre œuvre d'historien de la littérature française des provinces belges, de grammairien, de critique, de linguiste, d'éditeur de textes. Et c'est ici, Mesdames et Messieurs, que je sens tout le vide que crée parmi nous l'absence du cher Fernand Desonay, qui devait prendre la parole à cette place et qui en est empêché par la maladie. C'est lui qui aurait eu qualité pour parler de l'œuvre de Joseph Hanse en praticien des mêmes disciplines, alors que pour l'aborder je ne suis pas armé des connaissances du spécialiste et que je ne pourrai dire qu'une chose, souvent en sentiment plutôt qu'en raison justifiée, c'est mon plaisir de lecteur profane devant ces livres où la science a pourtant sa large part.

Il est vrai qu'ils appartiennent à cette zone agréablement mitoyenne sur laquelle l'art littéraire et la science philologique ont des droits qui se confondent, et où le plaisir peut par conséquent valoir comme critère si l'on doit confesser, comme c'est mon cas, qu'on est incapable d'y exercer un contrôle scientifique. Il en est ainsi même dans la partie des ouvrages de Joseph Hanse qui relève purement de la technique du langage. Plaisir à la grammaire : c'est une proposition qui aurait paru audacieuse à beaucoup, en dehors des spécialistes, au temps de ma jeunesse. Des travaux comme les vôtres ont fait qu'au contraire aujourd'hui beaucoup l'accepteraient. Je pense par exemple à cette magistrale leçon sur La valeur modale du subjonctif, que l'Académie a eu la faveur de publier, et où, des jeux du mode subjonctif sur le clavier bien tempéré des doutes, des atténuations, du regret, du vœu, voire des intentions secrètes qui demeurent des énigmes poétiquement voilées, vous avez fait une interprétation où l'artiste a sa part autant que le savant. Je prendrai un exemple où vous appelez par son nom cette poésie de la grammaire. Vous écrivez : « Il peut paraître indifférent de dire : C'était le premier jour d'automne qui fît songer à l'hiver ou C'était le premier jour d'automne qui faisait songer à l'hiver. Et pourtant... Puis-je dire que la première phrase, où l'indécis au précis se joint, et où se glisse une idée de possibilité, me paraît plus poétique?... C'est toute une saison qui est par là entrevue... Il s'agit... d'un halo très particulier. »

C'est bien l'attrait d'études comme celle-là, leur piquant, leur saveur, leur don de caresser la langue comme on caresse une bête en faisant rouler ses muscles sous la fourrure, c'est bien cet attrait qui explique la vogue de la chronique grammaticale dans les journaux quotidiens et qui explique aussi qu'on assiste de nos jours à des vocations de grammairien comme on a connu de tous temps des vocations de poète. Nous connaissons bien le cas de M. Hector Renchon, licencié en sciences commerciales, commerçant de son état, qui s'est épris de grammaire comme on s'éprend de poésie et qui nous a donné deux gros volumes de Syntaxe descriptive qui obtiennent un grand succès auprès de la critique spécialisée comme auprès du public. Cette évolution-là vers le plaisir de la grammaire, vous en êtes, mon cher ami, un des grands responsables. Ferdinand Brunot, au moment de cette joute avec l'Académie française où vous étiez venu hardiment pousser votre botte, vous écrivait : « Vous êtes un grammairien de race ». Il y a trente-six ans de cela; depuis lors la race n'a fait que s'affirmer.

l'ai pris vos travaux par leur côté le plus scientifique, celui de la lexicologie et de la syntaxe. On peut inférer de votre métier de professeur que c'est l'exercice et les nécessités de votre enseignement, consciencieusement approfondi comme vous faites de tous vos devoirs. qui vous auront ainsi versé dans la grammaire au point que vous aboutissez à la porter jusqu'aux finesses d'un art. Avec vos études de critique et d'histoire littéraire, nous sommes au contraire dans le domaine choisi par votre penchant originel. C'est vers la littérature française de Belgique que vous vous êtes orienté au début ; vous êtes resté fidèle à cette vocation. Après l'édition définitive de La Légende d'Ulenspiegel que vous nous avez donnée en 1959 est venue une série d'études sur Maeterlinck, couronnée en 1965 par l'édition critique — depuis longtemps attendue — de ses poésies, avec notes et variantes. Cet ensemble, auguel s'incorporent vos collaborations, d'une part avec Gustave Charlier pour diriger la grande Histoire des lettres françaises de Belgique, ce mammouth qu'on appelle familièrement le Charlier-Hanse. d'autre part avec Robert Vivier pour diriger le grand ouvrage collectif sur Maeterlinck paru en 1962 à l'occasion du centenaire, cet ensemble vous vaut en 1965 le prix Albert Counson, la plus haute distinction dont dispose l'Académie pour récompenser une œuvre de philologie.

Cependant un autre ordre de devoirs vous requiert de plus en plus, celui dont j'ai indiqué déjà quelles charges vous y avez assumées, celui dont les événements démontrent tous les jours l'urgence grandissante; car vous n'êtes pas l'homme d'une tour d'ivoire, fût-elle adaptée de Vigny à Maeterlinck; vous êtes l'homme de votre siècle, l'homme de votre terre française aussi, et vous ne vous dérobez pas aux exigences de l'heure. C'est pourquoi se sont multipliés vos écrits sur la situation du français dans le monde, sur le destin de la langue française, sur la brûlante question de la maîtrise de la langue maternelle menacée par un système qui ne veut le bilinguisme que pour servir ses fins politiques. En même temps on vous voit sur la brèche partout où la cause du français est débattue, que ce soit à Paris dans les assises d'où sortira le Conseil international de la langue française, en Suisse, au Ouébec, au Val d'Aoste, et, laissez-moi terminer sur ce beau souvenir qui m'est personnel cette énumération bien incomplète des champs clos où vous avez milité pour notre langue, à Niamey, où nous nous sommes trouvés côte à côte sur les bords du Niger au milieu des délégués de vingt-sept pays qui scellaient leur union dans la première conférence de la Francophonie.

C'est sur cette image de l'homme de science et de bibliothèque devenu pèlerin du désert pour l'amour de la langue française que je veux m'arrêter.

Mgr Massaux, recteur de l'Université catholique de Louvain, congratula M. Hanse en un discours dont voici des extraits.

La dette de l'Université catholique de Louvain envers le Professeur Hanse est de deux ordres. Gratitude lui est due pour sa participation inlassable, quotidienne, aux activités de recherche et d'enseignement de la section de philologie romane dont il est une figure capitale. Gratitude aussi lui est due pour la contribution qu'il ne cesse d'apporter au rayonnement extérieur de notre institution et à la défense généreuse de ses intérêts.

En lui apportant ici le témoignage public de ma chaleureuse sympathie, je crois respecter la vérité des choses, et à la fois la hiérarchie des valeurs observée par le Professeur Hanse lui-même, en donnant la première place à la reconnaissance que mérite l'activité la plus cachée, sans laquelle l'autre n'aurait pas tout l'éclat et la force qu'on lui connaît.

Car c'est bien sur la tâche de tous les jours, fidèlement accomplie à ses divers niveaux de service, que s'appuie en fin de compte le pouvoir de représentation que les circonstances le plus souvent, mais parfois aussi sa propre volonté généreuse ont amené le Professeur Hanse à exercer pour notre bénéfice, ou en tout cas à notre bénéfice, fût-ce par une sorte de surcroît dont nous avons toute raison de nous féliciter qu'il rejaillisse sur nous.

Ainsi, le rôle de vigie de la langue française que celui que nous fêtons aujourd'hui remplit avec autant de lustre que d'enthousiasme au plan international, ses étudiants et ses collègues les plus proches savent à quel point il est comme authentifié par la passion qu'il met à étudier, en grammairien, rigoureux et souple à la fois, une langue qu'il veut simltanément fidèle à son passé et sainement ouverte aux requêtes légitimes de notre siècle comme aux vraies recherches de l'artiste. Ils savent d'ailleurs que le grammairien se double d'un fervent de la littérature. D'une part, il reprend à neuf chaque année l'étude des œuvres françaises de l'âge classique. D'autre part, il ne cesse de s'occuper des auteurs modernes de la littérature française de Belgique, domaine qui fut celui de ses premières recherches personnelles et auquel il a consacré le plus de publications importantes.

Mgr Massaux rappelle alors les titres que ses travaux ont valu à M. Hanse, les bienfaits que son enseignement plein de ferveur autant que de science rend aux étudiants, la serviabilité, le don d'accueil qui

marquent ses rapports avec tous. Il le remercie spécialement de sa participation à la défense de l'Université de Louvain, et cela dès que les menaces commencèrent à poindre jusqu'à la crise qu'il évoque pour finir:

En des temps devenus plus difficiles encore, alors que nous ne considérions pas ni ne pouvions accepter de considérer que la paix publique supposait cet acte de guerre qu'est notre déménagement forcé. M. Hanse a accepté pendant de longs mois de siéger dans la commission dite « des dix sages », instituée alors par le pouvoir organisateur pour tenter de résoudre le problème tel qu'il se posait à ce moment. On sait ce qu'il en est advenu. Mais ce n'est certes pas M. Hanse qui parmi ces sages a manqué de sagesse. Il arrive seulement que la sagesse ne parvient pas, disons, à se faire pleinement entendre. Mais ce n'est pas ici le lieu d'épiloguer là-dessus. Ce que je voulais seulement souligner, et qui prouve la fidélité de M. Hanse à son Université, fidélité généreuse comme toutes les siennes, c'est qu'il n'a pas hésité en cette circonstance qui apparaissait importante à s'ajouter ce lourd surcroît de tâches, dont ses familiers seuls savent ce qu'il lui en a coûté. Il me plaît de saluer avec gratitude dans son acceptation d'alors la même générosité qu'on trouve toujours chez lui au service des causes qui font sa vie et dans les occasions où ils les sent vraiment menacées.

Cher M. Hanse, il y a quelques semaines, en recevant votre collègue M. Bal à l'Académie, vous lui disiez, en évoquant les problèmes de Louvain: « A un moment chargé de tant d'inquiétudes, on cherche et on trouve un réconfort dans la présence d'hommes de votre trempe qui savent faire face et dont la force est une des vertus premières. »

Comme on se dépeint souvent un peu soi-même en parlant d'autrui, souffrez que je vous retourne à vous-même ces paroles. Elles bénéficient d'ailleurs de l'incisivité bien connue, de la griffe magistrale de votre plume.

Permettez seulement que j'y ajoute deux choses.

La première à l'adresse de ceux qui n'ont pas entendu le remarquable discours d'où cette citation est extraite. Il était clair dans le contexte que la « force » dont vous parliez était nourrie par la conviction généreuse d'un idéal. C'est bien encore ainsi — et ceux qui m'ont écouté l'ont compris — que le mot doit être entendu avant que je l'applique aujourd'hui à l'enfant de Floreffe dont notre Université est heureuse de venir dire ici qu'elle est fière.

Ma seconde glose (manie d'exégète ?) c'est à vous que je l'adresse. Puisque ces « moments chargés d'inquiétude » dont parlait votre phrase ne sont pas tous, tant s'en faut, dissipés pour la communauté qui est la nôtre et pour son Université catholique, j'ajoute à l'expression de tant de remerciements qui vous étaient dus celle de mon espoir que votre « présence » dans la lutte nous sera longtemps maintenue. Pour Louvain, le départ forcé, bien plutôt qu'un déménagement spécialement difficile, est devenu une espèce de nouveau départ. On est heureux de pouvoir compter encore pour sa pleine réussite sur « des hommes de votre trempe ».

M. Alain Guillermou, dans une improvisation spirituelle et chaleureuse où il trouva le moyen d'apprendre à de nombreux Floreffois beaucoup de jolies choses historiques sur leur propre village, évoqua les surprenantes qualités d'entreprise et le don de réussite de celui avec qui, côte à côte, il a travaillé, depuis la genèse, à l'élaboration de ce Conseil international de la langue française dont M. Hanse est le président. Puis ce fut à M. Joseph Hanse de se lever, longuement applaudi, pour un dernier discours dont nous reproduisons une grande partie:

Un collègue m'a dit : « Alors, on va t'enterrer dimanche à Floresse ? » Sa férocité bien connue faisant sort bon ménage avec la sidélité de ses sentiments, il est venu assister au « service funèbre, corps présent ».

Je l'observe discrètement depuis ce matin : il n'a pas une mine d'enterrement. Comment d'ailleurs pourrait-il penser encore à des funérailles? Cette musique, ces marches allègres, ce village en fête, cette bonne humeur qui éclate sur toutes les figures, ces discours dont la chaleur et l'humour n'ont assurément rien de funèbre, tout clame ici la joie de vivre.

Au reste, je me sens bien vivant et j'ai nettement l'impression d'être venu me plonger dans un bain de jouvence. N'est-ce pas ma jeunesse que je retrouve à chaque pas, dans les sonorités wallonnes, dans un horizon, une rue, une ruelle, les pierres d'une maison, un toit, un seuil, une silhouette, un sourire, une voix, un regard?

De la jeunesse à l'enterrement, il y a le long chemin de la vie, et c'est vers celle-ci que vont mes réflexions. Vivre, c'est se donner : voilà, me semble-t-il, une des leçons que je dois à mes parents et aux maîtres qui ont influencé mon enfance, notamment au curé Culot et à mon excellent instituteur M. David.

J'ai choisi une carrière et des activités dont la devise est « servir » et où l'on a quotidiennement l'occasion de se donner. J'ai d'ailleurs beaucoup reçu, chaque jour, de ceux avec qui je travaillais. Mais une matinée comme celle-ci est exceptionnelle, parce que je ne fais que recevoir, jusqu'à l'excès.

M. Joseph Hanse exprime ensuite sa gratitude à toutes les personnes présentes et à celles qui de loin s'étaient associées à cette fête. S'étant adressé particulièrement à chacun des orateurs, il en vient à Mgr Massaux et à M. Alain Guillermou:

Que Mgr Massaux, recteur de l'Université française de Louvain, ait tenu à prendre lui-même la parole en cette circonstance, je mesure le prix de cet honneur.

Parmi les règles qui ont dominé ma vie, il y a celle du devoir d'état. Elle s'impose à chacun; dans l'enseignement toutefois, comme dans un sacerdoce, on ne peut fixer les limites de ses impératifs. Réussit-on à faire toujours son devoir? On s'interroge souvent. Et l'on est heureux de s'entendre rassurer par l'affection et la confiance de ses étudiants, de ses anciens étudiants, de ses collègues et, comme aujourd'hui, de son chef.

Les circonstances ont voulu, Monseigneur, que nous soyons aussi frères d'armes dans un douloureux combat que nous n'avons pas cherché, mais où notre devoir était clair. En eussions-nous douté, nous n'aurions eu qu'à écouter la voix de notre cher évêque; je dis bien: notre évêque, car si vous êtes resté une des illustrations du diocèse de Namur, je n'ai jamais cessé de me sentir un fils de ce diocèse, bien que je fusse in partibus infidelium, et mon pasteur est Mgr Charue, que je connais et admire avec affection depuis les années que nous avons vécues ensemble au séminaire de Floreffe.

Il m'est arrivé, dans ce combat, de livrer quelques escarmouches. Qu'est-ce à côté de votre stratégie, de votre bravoure ardennaise, de tout ce que vous avez fait, de ce que vous faites chaque jour, de ce que vous ferez, avec lucidité et fermeté, pour la rénovation de notre Université, à laquelle nous vouons le meilleur de nous-mêmes?

Vivre, pour vous, c'est assurément agir et se donner; c'est aussi construire, créer, imaginer. Telle pourrait être également votre devise, mon cher Alain Guillermou. Comment vous dire toute ma gratitude, tout ce que je vous dois? Dès que vous avez su que mon village natal préparait cette journée, vous avez décidé d'être présent. Rien n'a pu vous retenir, ni vos occupations ni vos soucis. Vous avez bondi de Paris à Floreffe pour m'apporter la chaleur de votre amitié et représenter le Conseil international de la langue française, dont vous êtes l'âme sous le titre de Secrétaire général.

Ce soir, nous serons à Liège pour préparer la 3º Biennale de la langue française. Dans quelques jours nous nous retrouverons à Paris, puis à Liège. Car nous aussi nous sommes frères d'armes dans un pacifique et incessant combat pour la défense du français à travers le monde. Et une fois de plus cette fraternité d'armes se double d'une amitié fraternelle. Nos deux noms, depuis quelques années, sont associés dans bien des esprits, en France, en Belgique, en Suisse, au Val d'Aoste, au Canada, en Afrique. Ils devaient donc l'être à Floreffe, mais mon souci de justice veut qu'on sache que dans ce jumelage de nos deux noms le vôtre a bien plus de poids que le mien...

## En péroraison c'est le beau village qui est salué:

A toute cette amitié humaine s'ajoute, si je puis dire, l'amitié de mon village. Je dois beaucoup à Floreffe, autant qu'un arbre doit à ses racines. C'est une chance d'être né dans un beau village, au pied de cette abbaye et de cette vieille église qui ont été mon horizon quotidien et qui ont tenu tant de place dans mon enfance!

Jamais ceux qui sont nés dans un quartier urbain ne sauront ce que dépose dans notre cœur l'intimité villageoise. Le commerce de mes parents les mettait en rapport avec toute la commune, tout le monde nous connaissait, nous connaissions tout le monde.

En ces temps légendaires où la rue nous appartenait, où l'on aimait à marcher, nous avons parcouru tous les hameaux de cet immense village: 1831 hectares, nous enseignait M. David, dont j'ai retenu bien d'autres leçons.

Beaucoup d'endroits ont changé de visage. L'un des plus transformés est, hélas, cette place du Vieux Moulin où je suis né et qui restait agreste et pierreuse, terrain idéal pour des jeux un peu sauvages. Je garde encore les cicatrices de certaines chutes qui auraient pu être graves... Qu'est-ce à côté du souvenir de ce jour où, du côté de Sainte-Renelde, je suis resté empalé sous le genou, à une des pointes d'une haute grille que je voulais enjamber, comme l'avaient fait mon frère et mes camarades plus âgés ? De tous ces accidents il est resté dans ma famille une injuste légende : lorsqu'un de mes petits-enfants se montre imprudent ou espiègle, il y a toujours quelqu'un pour hocher la tête en disant : « On sait à qui il ressemble ».

Pour moi, chaque coin de Floreffe évoque un souvenir et je me plais à retrouver ces prairies, ces bois, ces coteaux, ces horizons que de récents travaux de voirie ont mieux dégagés.

J'ai eu à Floreffe une enfance heureuse. Un confrère que son âge empêche d'être ici m'a écrit une bien gentille lettre où il me dit qu'il rêvera aujourd'hui à ce Floreffe qu'il ne connaît pas ; il méditera—je m'excuse de le citer— « sur le secret des origines de cette haute

vibration qui parcourt votre action et votre œuvre ». Il est tout entier dans cette rêverie affectueuse et indulgente. Mais je pense sincèrement que j'ai été fortement influencé par ce beau et vieux village. J'ai été mêlé à l'existence de ses braves gens, à ses fêtes, à ses réjouissances, à ses drames, à ses querelles, à son folklore, car Floreffe avait gardé vivaces de très anciennes traditions.

Et je crois que sans cet enracinement, à l'heure où le sort de la Wallonie s'est trouvé mis en cause, certaines cordes n'auraient pas vibré en moi avec autant de force si je n'avais pas été cet enfant du Namurois.

Aujourd'hui je suis venu à Floreffe resserrer encore les liens qui m'unissent à ma terre natale, à ma langue natale, à mes langues natales. Je repartirai ce soir bien décidé à servir plus fidèlement encore si possible cette Wallonie qui m'a fait ce que je suis et à laquelle, en même temps qu'à la langue française dont elle est inséparable, je consacrerai mes forces jusqu'à mon dernier jour.

### A Orléans : M. Lucien Christophe salue Charles Péguy

Ainsi que chaque année à la date de sa mort héroïque, la mémoire de Charles Péguy a été célébrée à Orléans, le 14 septembre 1969, en une cérémonie où c'est M. Lucien Christophe qui a prononcé le discours d'hommage, comme l'avaient fait en 1967 M. Maurice Genevoix et en 1968 M. le pasteur Boegner. Ensuite, le maire d'Orléans, M. Roger Secretain, en se félicitant de la haute qualité du discours qu'on venait d'entendre et de la présence à cette pieuse réunion traditionnelle d'un membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, a souligné tout ce qui unit (ou devrait unir penseront amèrement beaucoup d'entre nous) les deux pays. «La Belgique et la France», a-t-il dit, « c'est la même chose, la même langue, la même pensée, les mêmes courants de poésie. Les mêmes épreuves, les mêmes sacrifices, les mêmes espérances, les mêmes cicatrices sur le chemin des grandes invasions.»

Voici le texte du discours de M. Lucien Christophe.

Je serais un ingrat et je me mentirais à moi-même si je ne proclamais d'abord la reconnaissance que j'ai à l'Amitié Charles Péguy et à son infatigable animateur, Auguste Martin, qui m'a appelé par deux fois à m'associer à ceux pour qui le culte de Péguy est un principe d'exaltation, d'abord à Villeroy où s'acheva son destin, ensuite à Orléans où

sous les incertains méandres des commencements d'une vie, on peut voir se rassembler les idées-forces qui orienteront ce destin.

Il est un passage de Péguy que je ne peux relire sans sourire. C'est, dans la Suite de Notre Patrie, celui où il fait le relevé des peuples de culture et de liberté « d'un petit peu de culture et d'un petit peu de liberté ». Il énumère : France, Angleterre, Italie, Amérique, Suisse, Belgique. Mais un instant après il se reprend, et pour plus de rigueur : France, Angleterre, Italie (du Nord), quelques fragments de l'Amérique. des fragments de la Belgique et de la Suisse, précise-t-il. Je ne peux qu'admirer ici l'information et l'intuition de Charles Péguy qui, sous l'agitation linguistique déjà attisée en Flandre, semble pressentir les progrès des théories pangermanistes en Belgique. Mais je ne peux m'empêcher, en ce moment et à cette place, d'évoquer cette immense vibration historique qui, sur un signe de Jeanne, unit pour jamais au siège d'Orléans tel « fragment de Belgique ». Le vendredi 24 juin 1929, Jeanne quitte Orléans et il n'est pas possible qu'elle ne songe pas dès lors à la lettre que le lendemain elle enverra de Gien : « gentils loyaux français de la ville de Tournay, la Pucelle vous fait savoir des nouvelles de par de ça qu'en huit jours elle a chassé les Anglais de toutes les places qu'ils tenaient sur la rivière de Loire, par assaut ou autrement... Maintenez-vous bien, loyaux Français, je vous en prie, et vous prie et requiers que vous soyez tout prêts de venir au sacre du gentil roi Charles à Reims où nous serons brièvement et venez au devant de nous quand vous saurez que nous approchons. »

« Maintenez-vous bien ». La Wallonie, à laquelle Tournai appartient, est plus que jamais terre de maintenance et, sous les branlants échafaudages politiques qui partagent le sol, elle reste fidèle à cette langue française dont le secret n'est pas dans les grammaires, mais dans la sûreté du jet et la netteté de frappe dont Jeanne nous fournit l'exemple merveilleux.

Boursier à Sainte-Barbe, caporal dans l'armée française, « se promenant seul avec soi longeant la Loire », quand il réfléchissait à cette illumination spontanée du verbe de Jeanne, cette liaison mystérieuse entre la vie et le langage, qui se produisit une seule fois dans l'histoire de France, à l'appel d'une bergère lorraine, ne lui paraissait pas un phénomène miraculeux. Enfant du peuple, se heurtant quand il interrogeait son passé, à une barrière de silence et de ténèbres, il en faisait hommage au génie anonyme de sa race, à cette impénétrable forêt des siècles dont les massifs livraient parfois un de leurs secrets. Aussi faut-il moins voir un acte de reconnaissance filiale dans la

fameuse dédicace à sa grand'mère qu'une attestation solennelle des vertus de l'instinct et des sèves primitives.

> A la mémoire de ma grand mère, paysanne, qui ne savait pas lire, et qui première m'enseigna le langage français

Au nom des écrivains français de Belgique, solidaires du langage français, plus habitués que d'autres peut-être à méditer sur ces bouillonnements de source, j'élèverai ou j'abaisserai ma pensée, comme on voudra, vers l'aïeule vénérable dont l'énergie vitale insuffla à Péguy la certitude d'être en harmonie avec les puissances élémentaires de la terre et du sang.

Tout le monde connaît cette citation, mais on sait moins d'où elle est tirée et les étrangetés dont elle s'accompagne.

Elle n'est pas signée Charles Péguy. Elle est signée Pierre Baudouin. Elle est datée d'«Orsay-en-Hurepoix», inclus aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise. Elle est extraite d'un cahier qui a le caractère d'une mystification, publié « pour le premier avril de la quatrième série », et intitulé la chanson du roi Dagobert, première chansonnée. Qu'est-ce à dire sinon qu'il n'entend pas tirer cette aïeule de son insignifiance et de son rang d'humilité pour en faire un personnage représentatif, la mandataire de ceux qui n'ont pas de mémoire, la déléguée de ceux qui n'ont pas de tombeau.

« Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille. » C'est leur honneur d'être ce piétinement qui remonte le temps, fidèle au rendezvous des fleuves et des villes. Et lui Péguy, se juge et se place au même niveau d'âme, parce que ce n'est que là qu'il est à l'unisson du peuple et des poètes dont il a la mémoire pleine. Il n'hésite pas à égaler aux illustres « l'homme qui ne sera jamais inscrit dans la mémoire des hommes, le paysan né dans la vallée de la Loire, le complice du génie dans l'histoire de l'humanité, le père nourricier du génie ».

En fait, sa position est antithétique, ou on pourrait la considérer comme antithétique, car la contradiction n'est qu'apparente, de celle de Baudelaire dans les Phares.

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage Que nous puissions donner de notre dignité Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge Et vient mourir au bord de votre éternité. Sans ces « phares », sans ces hommes de génie, dit Baudelaire, comment sentirions-nous la grandeur et la noblesse du monde; sans ce soulèvement de houle, dit Péguy, sans ce mouvement venu des profondeurs, comment s'articulerait et s'alimenterait cet « ardent sanglot qui roule d'âge en âge ». « Cet homme de génie que vous voyez dans les hauteurs voisiner avec cet autre homme de génie, ce n'est point avec lui qu'il est apparenté; il n'est point apparenté à son voisin du ciel, il est apparenté à son humble voisin de la profonde glèbe ». Pour l'homme de la profonde glèbe, il ne revendique pas une part de dignité; il revendique la même part que celle que Baudelaire reconnaît à l'homme de génie.

Lors de sa querelle avec Halévy, son compagnon de promenade, son compagnon de lecture et d'érudites discussions, avec Halévy qui fait des voyages: « Vous faites de grands voyages, Halévy... vous aimez surtout aller voir, aller causer dans cette vallée de la Loire. Vous aimez faire causer les vignerons au bord de la vigne... Quand vous êtes avec moi, Halévy, quand vous êtes dans mon pays, dans mon pays de pensée et dans mon pays de parole... ce que je vous demande... c'est de n'oublier point, malgré les apparences trompeuses, malgré de trompeuses ressemblances, malgré l'École Normale et tant d'apparences... c'est de bien faire attention que quand vous êtes avec moi, c'est que vous avez en réalité fait le même voyage. »

La phrase chemine, interminable, s'interrompt, se reprend, trébuche, recommence, coupée de détails superflus, gorgée d'incidences qui s'égarent. C'est la manière qu'a Péguy de s'enfoncer, de se perdre dans son peuple, jusqu'au moment où il engage le dialogue et parle sérieusement. « Je suis ce même peuple, Halévy ». Comme il prend bien ses distances! C'est l'acquis et le spontané qui sont face à face et dans la hiérarchie du réel, c'est le plus vieux, c'est la plus vieille couche qui vient d'abord. D'un côté c'est les cadres, et de l'autre c'est la France.

« Il ne faut pas nous le dissimuler, Halévy, nous appartenons à deux classes différentes et vous m'accorderez que dans le monde moderne, où l'argent est tout, c'est bien la plus grave, la plus grosse différence, la plus grande distance qui se puisse introduire. Quoi que vous en ayez, quoi que vous fassiez, quoi que vous y mettiez... vous appartenez à une des plus hautes, des plus anciennes, des plus vieilles, des plus grandes et puisqu'aussi bien nous nous expliquons,... une des plus nobles familles de la vieille tradition bourgeoise libérale française. Vous êtes un doctrinaire, j'entends que de race vous êtes doctrinaire. Et moi. Moi vous le savez. Voyons, vous le savez bien. Tout le monde le sait.

« Moi vous le savez bien. Les tenaces aïeux, paysans, vignerons, les vieux hommes de Vennecy et de Saint-Jean-de-Braye, et de Chécy et de Bou et de Mardié, les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquirent tant d'arpents de bonne vigne n'ont pas été longs, les vieux, ils n'ont pas tardé; ils n'en ont pas eu pour longtemps à reconquérir sur le monde bourgeois, sur la société bourgeoise, leur petit-fils indigne, buveur d'eau en bouteilles. Les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui comme les sarments sont retournés en cendre. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient la lessive à la rivière. Ma grand'mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis...»

C'est une effusion, certes, mais ce n'est pas seulement une effusion; c'est une proclamation de titres et une revendication. L'enfant du faubourg Bourgogne qui, plusieurs fois par jour, passait sur les lieux même où Jeanne d'Arc entra la nuit à Orléans, pouvait par sa mère et sa grand'mère avec qui il mangeait la soupe à onze heures, quand sonnait la cloche de la fonderie en face de chez eux, retrouver le terreau humain où se déroula cette page de sainteté et se rappeler chaque jour que la grande sainte qui en fut l'héroïne « était une fille de chez nous, une fille de France; une fille de la campagne, une fille de paysans ».

Il revoyait la prodigieuse aventure comme deux volets d'un diptyque et l'un c'était la condamnation, avec tous les personnages importants et imbus de leur importance et l'autre la réhabilitation où Monseigneur Pierre Cauchon, Messire Jean d'Estivet, Maître Nicolas Loiseleur, Maître Guillaume Evrard, et d'autres nobles et puissants hommes s'effacent soudain, s'effondrent soudain, pour laisser la place à des hommes de peine et de misère, ne vociférant pas, mais apportant simplement leur témoignage au triomphe de l'innocence : « Pensez, mon cher Halévy, n'est-il pas effrayant de penser que son père et sa mère, son oncle Durand Lassois, ses trois frères, sa grande sœur, ses amies Mengette, Hauviette, madame Gervaise étaient des gens comme nous en avons tant connus étant petits, comme nous eussions été nous-mêmes, comme nous allions être nous-mêmes (or si nous pouvions tranquillement le redevenir), étaient exactement, étaient identiquement des gens comme tous ceux où nous avons vécu

étant petits. Et que toute cette grande histoire est sortie de là.»

Dans ce château de la Belle au Bois dormant qui vient de se réveiller après des siècles, Péguy s'émerveille de mettre des noms sur des visages: Jean Moreau, de Greux, près Domrémy, soixante-dix ans environ, Béatrice, veuve d'Estelin, laboureur de Domrémy, quatrevingts ans, Michel Lebuin, de Domrémy, cultivateur à Burey; Catherine Royer, de Vaucouleurs, cinquante-quatre ans, Henri Royer, mari de la précédente, soixante-quatre ans, Jean Luillier, mercier d'Orléans, d'autres encore. Il remue ces noms et chacun d'eux pose une énigme. Ici se noue une contradiction. Quand Péguy se lève de bon matin le dimanche 19 novembre mil-huit-cent-quatre-vingt-dix-neuf, pour aller manifester place de la Nation, autour du Triomphe de la République, le bronze de Dalou qu'on inaugurait, il ne se voulait qu'un manifestant parmi trois cent mille; quand Péguy, le jour de mai 1905, se répandait dans la foule qui venait saluer le roi d'Espagne, il voulait se dissoudre dans la masse, participer à une émotion du peuple de Paris jusqu'à être ce peuple lui-même; mais dans le moment où sa personnalité s'abolit pour marquer son ralliement à une force collective, il s'apercoit que son adhésion ne vaut que si elle affirme son intégrité, si elle laisse une trace, une référence, si elle s'insère dans l'instant du monde où il vit. s'il peut répondre à son appel « présent ».

Aussi malgré le désir irrésistible de se fondre dans une foule qui s'annihile, enivrée d'une pensée commune, Péguy sentira-t-il toujours l'attirance du nom propre, la déférence qu'il mérite, le respect d'une égalité d'une autre essence que celle qui s'étale dans les devises officielles et sur les cartes d'identité. Dès le premier et en tête du premier des onze articles qu'il signa à la Revue Blanche en 1899, se manifeste cette volonté d'honorer « son voisin de la profonde glèbe ». Il s'agit d'apporter de la clarté — ou de l'obscurité, on ne sait pas —, dans une des innombrables escarmouches à laquelle l'affaire Dreyfus, alors en pleine virulence, donna lieu. Quel plaisir éprouve Péguy à citer les noms d'honorables témoins inconnus :

« Je ne connais pas M. Pahin, ni M. Rétet, ni M. Gaudot, ni M. Grandclément, meunier à Émagny, (Doubs), parce que je ne suis pas du pays; mais ce fut un rare défilé de beaux noms, de noms bien français, comme disent les autres; et il est toujours agréable que les députés se taisent un peu pour laisser la parole à quelques-uns qui ne sont pas députés. »

Sous l'ironie légère qui tord le cou à l'éloquence, c'est l'accent de fraternité de l'homme d'un terroir qui s'adresse à l'homme d'un autre terroir. Et tout cela, mêlant les choses qui ont des frontières à celles qui n'en ont pas, le labeur de la charrue et le labeur de la pensée, dans un brassage où domine la piétaille, mais où « vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois » se fondent, sans distinction de genre et sans classement de statistique, pour faire, dans son mystère et sa limpidité, la France.

L'histoire de France est faite d'une suite d'images très précises et bien découpées, qu'anime un souffle insaisissable. Ce bel album dit tout sauf l'indicible. Lorsqu'on parle de l'unité française et de ses conditions, on n'a rien dit tant qu'on n'a pas dit la France, tant qu'on ne l'a pas nommée par son nom.

Il est un cas où l'idée que se fait Charles Péguy du peuple français dans la machine sociale, apparaît avec une netteté affirmative et c'est comme si souvent dans Péguy, au cours d'une contestation. Il venait de publier dans les Cahiers le Jean Coste d'Antonin Lavergne, refusé par le conseil d'administration de la Société nouvelle de Librairie et d'Édition, Lucien Herr, Léon Blum etc. C'est un tableau de la misère et particulièrement de la misère intellectuelle, de la misère des instituteurs au village. Georges Sorel l'avait présenté aux lecteurs des Cahiers, mais en faisant état d'arguments politiques et sociaux. « Point de tirades cornéliennes débitées par des guignols » et « il faut un courage qui dépasse celui des héros cornéliens pour subir les impurs contacts de certaines misères » avait écrit Sorel. Péguy n'est pas d'accord.

« S'il y avait contrariété des personnages cornéliens aux hommes ordinaires, il nous serait impossible de nous retrouver en eux. Mais parce qu'ils sont nos représentants éminents, nous nous reconnaissons en eux et ils se reconnaissent en nous. C'est pour des raisons d'art et non pour des causes d'une matière sociale, qu'ils sont éminents. Ils ne sont pas d'une classe éminente mais ils sont toute l'humanité considérée sur un plan éminent, comme le roi représentait le royaume. »

Il dit toute l'humanité et rien n'empêche qu'il n'ait et qu'on n'ait avec lui cette vision triomphale de l'humanité, mais c'est en ouvrant tout large le rideau français qu'il la voit.

Je me suis demandé, en recopiant ce texte de 1901 du très républicain Péguy, pourquoi il avait ajouté ce membre de phrase : comme le roi représentait le royaume. Il ne songeait assurément pas à faire la cour à Maurras. C'est l'amour conjugué de la France et de la République qui lui fait invoquer, dans le langage de l'ancien régime, une forme ou une habitude de vie française, qu'on la nomme âme ou génie.

Et ce grand général qui saisit un royaume (Et ce n'était pas rien, le royaume de France) Dans le dernier climat et sous le dernier dôme N'aura pas plus vieilli que la jeune espérance

Et voici l'espérance couchée maintenant au pied du monument du Faubourg Bourgogne. Il ne pouvait pas manquer de la rencontrer. passant et repassant ici tous les matins. « Désormais toute ma production se réalisera dans le cadre de ma Jeanne d'Arc » disait à Lotte le Péguy de 1910. C'est l'année du Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc. Un an plus tard paraît le Porche du Mystére de la deuxième vertu. Il y est très peu question de Jeanne d'Arc, mais il y est partout question de l'espérance. « La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance. » Jeanne d'Arc n'est-elle pas le symbole de l'espérance. le trait d'union de tous ceux qui espèrent quand il n'y a plus rien à espérer? « On va attaquer Orléans, (on, ce sont les Anglais) tant mieux et qu'on en finisse. » C'est Hauviette qui parle. Elle répète ce qu'elle a entendu dire. Elle est la voix populaire. Et que répond Jeanne? « Tu me dis que les Anglais ont mis le siège devant Orléans. Tu ne dis pas qu'ils ont pris Orléans ». Ceci est du Péguy 1807, ce n'est pas du Péguy 1914. Nous le connaissons le Péguy 1914. C'est du Péguy du temps de sa grand'mère incrovante et illettrée, de sa mère qui rempaillait les chaises, le Péguy des lettres à Camille Bidault, du père Boitier, charron, son plus « ancien maître » pour qui il traduisait du latin et qui lui fait connaître Hugo, c'est le Péguy du Faubourg Bourgogne, le Péguy du terreau éternel.

Aussi, quand Auguste Martin m'a fait le très grand honneur de m'inscrire dans la phalange de ceux qui se succèdent chaque année à cette tribune, j'ai concu cette mission comme un pèlerinage. A Rocroi. devant les immenses horizons d'Ardenne, j'ai donné une pensée à Condé et à Michelet, mais je n'ai salué la France qu'à Rethel où passe l'Aisne. Il y a entre toutes les rivières de France une parenté de protection, un chuchotement liquide de poésie, mais à Rethel ce murmure fait silence et sur le pont de Rethel, des dates disent pourquoi. C'est le passage des invasions: 1411, 1543, 1814, 1870, 1914, 1940. « Ce n'est pas innocent une route » écrira Péguy, quelques jours avant sa mort, parmi les dernières pages qu'il écrira. Une heure après, j'étais à Reims, la ville du sacre et j'abordais la Loire à Gien d'où Jeanne écrivit à ses gentils amis tournaisiens. Atteint de cette façon, considéré dans cette perspective, le buste de Péguy, ce petit site banal, prend sa signification de haut-lieu où tout l'humanité nous apparaît sur un plan éminent.

Aux heures de découragement où nous souffrons des bassesses du monde et plus encore peut-être de ses habiletés, parce que de la bassesse peut parfois sortir de la grandeur, mais que de la médiocrité il n'y a rien à attendre, quel thème de méditation sereine que celui de ces deux grands rassembleurs d'espérance, surgissant du peuple et se répondant à cinq siècles de distance pour faire entendre les mêmes paroles à l'angoisse du même appel. Il n'y a pas de miracle et des roseaux de la Meuse aux sables de la Loire, ce sont des paroles que la raison transmet dans le plus limpide langage qui soit. Elles s'inscrivent immédiatement dans la vérité française en lettres de feu, car il y a dans l'espérance, une lumière surnaturelle, celle qui illumine les drapeaux.

### La quinzaine française de Liège

Du 4 au 19 octobre 1969, sous un soleil constant et inespéré, s'est déroulée à Liège une fête ininterrompue pour célébrer le 50° anniversaire de la remise à la ville, par le président Poincaré, de la croix de la Légion d'honneur. Autour de la cérémonie centrale, consacrée aux souvenirs héroïques et aux fastes militaires et où M. Michel Debré prononça un discours important, des manifestations multiples se déroulèrent dans les domaines de la science appliquée et de la technique, des beaux-arts, de la littérature, etc. L'Académie a participé activement à la réalilisation de ce vaste programme. Elle a spécialement patronné la Biennale de la langue française, qui s'est tenue dans le cadre de cette quinzaine pour la troisième fois après avoir siégé à Namur et à Québec, et le Colloque Sainte-Beuve qu'accueillait l'Université. C'est à ce Colloque que M. Maurice Piron a fait la communication reproduite dans ce Bulletin.

### Cours et conférences hors de Belgique

M. Robert Guiette a fait, au cours des mois de septembre, octobre et novembre 1969, à l'Université de Wisconsin (à Madison) : des cours sur la poésie française d'Apollinaire à René Char et des conférences sur la poésie médiévale et sur François Villon; à l'Université de Chicago (Evanston) sur la poésie formelle en France au XII<sup>e</sup> siècle; et à l'Université catholique de Washington, sur la poésie d'Henri Michaux.

Dans la pratique de visites mutuelles instituée entre l'Académie tchécoslovaque des Sciences (Institut de littérature comparée) et notre Compagnie, M. Maurice Piron a fait à Prague, le 4 décembre 1969, une conférence sur le théâtre des marionnettes populaires.

#### Distinctions

MM. Albert Ayguesparse, Fernand Desonay et Gustave Vanwelkenhuyzen ont été promus au grade de grand officier de l'Ordre de Léopold.

M. Adrien Jans a été promu au grade de grand officier de l'Ordre de la Couronne.

# **OUVRAGES PUBLIÉS**

PAR

## l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

## BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

Académie. — Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie. Années 1922 à 1959. 1 brochure in-8° de 78 p. — 1960.	35 fr.
ACADÉMIE. — Le centenaire d'Émile Verhaeren. Discours, textes	
et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La	
Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de	
Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb,	
Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean	
Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot)	
ı vol. in-8º de 89 p. — 1956	110 —
ACADÉMIE. — Le centenaire de Maurice Maeterlinck. Discours,	
études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse	
de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Ros-	
tand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave	
Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouilliart, Fernand Desonay,	
Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964	240 —
Angelet Christian. — La poétique de Tristan Corbière. 1 vol.	
in-8° de 145 p. — 1961	110 —
Bayor Alphonse. — Le Poème moral. Traité de vie chrétienne	
écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de	
300 p. — 1929	250
BERVOETS Marguerite. — Œuvres d'André Fontainas. I vol. in-8º	5
de 238 p. — 1949	18o —
BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.	
Tome I (A-Des) établi par Jean-Marie Culot. 1958. I vol. in-8º	
de VII-304 p	180 —
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean	
WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1966. I vol.	
in-8° de xxxix-219 p	250 —
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne	
BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1968. 1 vol. in-	
8º de x1x-310 p	250 —
BODSON-THOMAS Annie. — L'Esthétique de Georges Rodenbach.	
1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942	150
BOUMAL Louis. — Œuvres (publiées par Lucien Christophe et	<i>5</i> 70
Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 .	150
BRAET Herman. — L'accueil fait au symbolisme en Belgique,	5
1885-1900 I vol. in-80 de 203 p	200 —

BRONCKART Marthe. — Etudes philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin. 1 vol. in-8°	
de 306 p. — 1933	210 —
BUCHOLE Rosa. — L'Évolution poétique de Robert Desnos. 1 vol.	
14 × 20 de 328 p. — 1956	200 —
CHAINAYE Hector. — L'Ame des choses. Réédition 1 vol. 14 × 20	
de 189 p. — 1935	130 —
CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie.	- 3-
ı vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952	150 —
CHARLIER Gustave. — Le Mouvement romantique en Belgique.	1 30
(1815-1850). I. La Bataille romantique. 1 vol. in-8° de 423 p.	
— 1931	300 —
CHARLIER Gustave. — Le Mouvement romantique en Belgique.	300
(1815-1850) II. Vers un Romantisme national. I vol. in-8° de	
546 p. — 1948	300
CHARLIER Gustave. — La Trage-Comédie Pastoralle (1594) 1 vol.	300
in-8° de 116 p. — 1959	140 —
CHRISTOPHE Lucien. — Albert Giraud. Son œuvre et son temps.	140 —
The state of the s	110
I vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960	110 —
in-8° de 270 p. — 1955	210 —
Colloque Baudelaire. — Actes. Namur-Bruxelles, 10-13	210 —
octobre 1967. (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry,	
Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyes, Robert Guiette, Roger	
Bodart, Marcel Raymond, Robert Scheuren, Jean Follain,	
Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune,	
Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin,	
Daniel Vouga, François van Laere, Zbigniew Bienkowski,	
Francis Scarfe, Valentin Kataev, John L. Brown, Jan Vladis-	
lav, Georges Poulet). 1 vol. 8º de 248 p. — 1968	.00
Culot Jean-Marie. — Bibliographie d'Émile Verhaeren. 1 vol.	180 —
	-6-
in-8° de 156 p. — 1958	160 —
NAME AND ADDRESS OF A STATE OF THE STATE OF	-60
	160 —
DAVIGNON Henri. — L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955	
(Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955	90 —
roux. I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963	150 —
94999	222
468 p. — 1957	300 —
de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol.	
The state of the s	T
	175 —
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.	
1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965	210 —

DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. De Marie à Genèvre. 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965	240 —
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. III. Du poète	
de cour au chantre d'Hélène. I vol. in-8° de 415 p. — 1959 DE SPRIMONT Charles. — La Rose et l'Épée. Réédition. I vol.	300 —
14 × 20 de 126 p. — 1936	110 —
Doneux Guy. — Maurice Maeterlinch. Une poésie. Une sagesse. Un homme. 1 vol. in-8° de 242 p. — 1961	180 —
Doutrepont Georges. — Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique. 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938	160 —
Dubois Jacques. — Les Romanciers français de l'Instantané au	100
XIX' siècle. I vol. in-8° de 221 p. — 1963	180 —
de 159 p. — 1923	160 —
François Simone. — Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charlus). I vol. in-8° de 115 p. — 1956	*
GILLIS Anne-Marie. — Edmond Breuché de la Croix. I vol. 14 ×	140
20 de 170 p. — 1957	130 —
vains belges de 1830 à nos jours. I vol. in-8° de 418 p. — 1936.	300 —
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. I vol. in-8° de 342 p. —	
1953	240 —
GIRAUD Albert. — Critique littéraire. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951	130 —
GUIETTE Robert. — Max Elskamp et Jean de Bosschère. Corres-	-3-
pondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963	75 —
Guillaume Jean S.J. — La poésie de Van Lerberghe. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962	180 —
GUILLAUME Jean S.J. — Essai sur la valeur exégétique du sub- stantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van	
Lerberghe. I vol. in-8° de 303 p. — 1956	240 —
Guillaume Jean S.J. — Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe. I vol. in-8° de 108 p. — 1959	140 —
GUILLAUME Jean, S. J. — « Les Chimères » de Nerval. Édition cri-	-0-
tique. I vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. htexte	180 —
naire Namurois du XIVº (manuscrits 815 à 2.700 de Darm-	
stadt). 1 vol. in-80 de 215 p. — 1941	180
Heusy Paul. — Un coin de la Vie de misère. Réédition. 1 vol.	
14 × 20 de 167 p. — 1942	130 —
Houssa Nicole. — Le souci de l'expression chez Colette. 1 vol.	2.00
14 × 20 de 236 p. — 1958	150 —

«La Jeune Belgique » (et «La Jeune revue littéraire »). Tables générales des matières, par Charles Lequeux (Introduction par	
Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964	140 —
Lecoco, Albert. — Œuvre poétique. Avant-propos de Robert Sil-	•
vercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits.	
ı vol. in-8° de 336 p	250 —
LEMONNIER Camille. — Paysages de Belgique. Réédition. Choix	5
de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p.	
— 1945 · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	110 —
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898). Ouvrage cou-	
ronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952	240
MARET François. — Il y avait une fois. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. —	
1943	110 —
MICHEL Louis. — Les légendes épiques carolingiennes dans	
l'œuvre de Jean d'Outremeuse. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935	300 —
Noulet Émile. — Le premier visage de Rimbaud. 1 vol. 14 × 20	,
de 324 pages. — 1953	200 —
OTTEN Michel. — Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme. 1 vol.	200
in-8° de 256 p. — 1962	210
	210
Paquot Marcel. — Les Étrangers dans les divertissements de la	- 0 -
Cour, de Beaujoveulx à Molière. 1 vol. in-8° de 224 p	180 —
PICARD Edmond. — L'Amiral. Réédition. 1 vol 14 × 20 de	
95 p. — 1939	90 —
PIRMEZ Octave. — Jours de Solitude. Réédition. 1 vol. 14 × 20	
de 351 pages. — 1932	200 —
Pohl Jacques. — Témoignages sur la syntaxe du verbe dans	
quelques parlers français de Belgique. — 1 vol. in-8º de 248 p.	
— 1962	180 —
RENCHON Hector. — Études de syntaxe descriptive. Tome I:	
La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales. 1 vol. in-80	
de 200 p	160 —
Tome II: La syntaxe de l'interrogation. I vol. in-80 de 284 p.	210 —
REICHERT Madeleine. — Les sources allemandes des œuvres poé-	
tiques d'André Van Hasselt. 1 vol. in-80 de 248 p. — 1933	180 —
REIDER Paul. — Mademoiselle Vallantin. Réédition. (Introduc-	
tion par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p.	
— 1959	150 —
REMACLE Louis. — Le parler de la Gleize. 1 vol. in-80 de 355 p. —	
1937	240 —
REMACLE Madeleine. — L'élément poétique dans « A la recherche	-
du Temps perdu » de Marcel Proust. 1 vol. in-8º de 213 p. —	
1954	180 —
ROBIN Eugène. — Impressions littéraires (Introduction par	
Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957	150 —

RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. 1 vol, in-8° de 200 p. — 1953	180 —
Sanvic Romain. — Trois adaptations de Shakespeare: Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempite. Introduction et notices	
de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p	2 <b>7</b> 5 —
vol. in-8° de 42° p. — 1962	300 —
mentées par Léon Kochnitzky. I vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960 Soreil Arsène. — Introduction à l'histoire de l'Esthétique fran-	110 —
çaise (nouvelle édition revue). 1 vol. in-8º de 152 p. — 1955 .	160 —
Sosset L. L. — Introduction à l'œuvre de Charles De Coster. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937	160 —
THOMAS Paul-Lucien. — Le Vers moderne. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1943	185 —
Vandrunnen James. — En pays wallon. Réédition. I vol. 14 $\times$ 20 de 241 p. — 1935	150 —
Vanwelkenhuyzen Gustave. — L'influence du naturalisme français en Belgique. 1 vol. in-8° de 339 p. — 1930	240 —
VANWELKENHUYZEN Gustave. — Histoire d'un livre : « Un mâle »,	
de Camille Lemonnier. 1 vol. 14 $\times$ 20 de 162 p. — 1961 Vanzype Gustave. — Itinéraires et portraits. Introduction par	130 —
Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969. VERMEULEN François. — Edmond Picard et le réveil des Lettres	130 —
belges (1881-1898). I vol. in-8° de 100 p. — 1935 VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (réimpression	110 —
revue par l'auteur, suivie d'une note). 1 vol. in-8° de 296 p. — 1965	210 —
VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage. I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954	160 —
VIVIER Robert. — Traditore. I vol. in-8° de 285 p. — 1960 . « LA WALLONIE ». — Table générale des matières (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. Lequeux. — I vol. in-8° de 44 p. —	210 —
1961	95 —
de 255 p. — 1949	210 —
14 × 20 de 212 p. — 1941	150 <del>-</del>
Journées Baudelaire. — Actes du Colloque. Namur-Bruxelles 10-13 octobre 1967. 1 vol. 8° de 248 p. — 1968	18o —

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part. Le présent tarif annule les précédents.

## TABLE DES MATIÈRES

Tome XLII — Année 1969

## Séances publiques

Réception de M. Willy Bal (10 mai 1969)	
Discours de M. Joseph Hanse	79
Discours de M. Willy Bal	95
Séance publique du 13 décembre 1969 : Faut-il enseigner la litté- rature ?	
Discours de M. Georges Sion	163
Discours de M. Gaëtan Picon	176 187
Hommages	
Albert Guislain, par M. Gustave Vanwelkenhuyzen  Dom Hilaire Duesberg, par M. Gustave Vanwelkenhuyzen	
Communications et articles	
De quelques aspects des événements de mai 1968. (Communication de M. Robert-Léon Wagner, à la séance mensuelle du 11 janvier 1969)	3
14 juin 1969)	10

Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel. (Communication de	
M. Gustave Vanwelkenhuyzen, à la séance mensuelle du	
	121
Histoire merveilleuse d'une fleur nommée Stachys. (Communication de Mme Marie Gevers, à la séance mensuelle du 13	
	195
Le problème de « Poison perdu ». (Communication de M. Robert	
The state of the s	203
En attendant Godot. (Communication de M. Roger Bodart, à	
	209
« L'héroïque baiser », par M. Jacques Thomas	55
	132
Liege et l'ayaire Saime-Deave, par M. Maurice I ron	230
Chronique	
Séances mensuelles de l'Académie	156
A Floreffe: hommage à Henry Kistemaeckers et à M. Joseph	
The second of th	243
A Orléans : hommage à Charles Péguy	257
Hors de Belgique 73, 157,	265
Distinctions	265
Table des matières	275